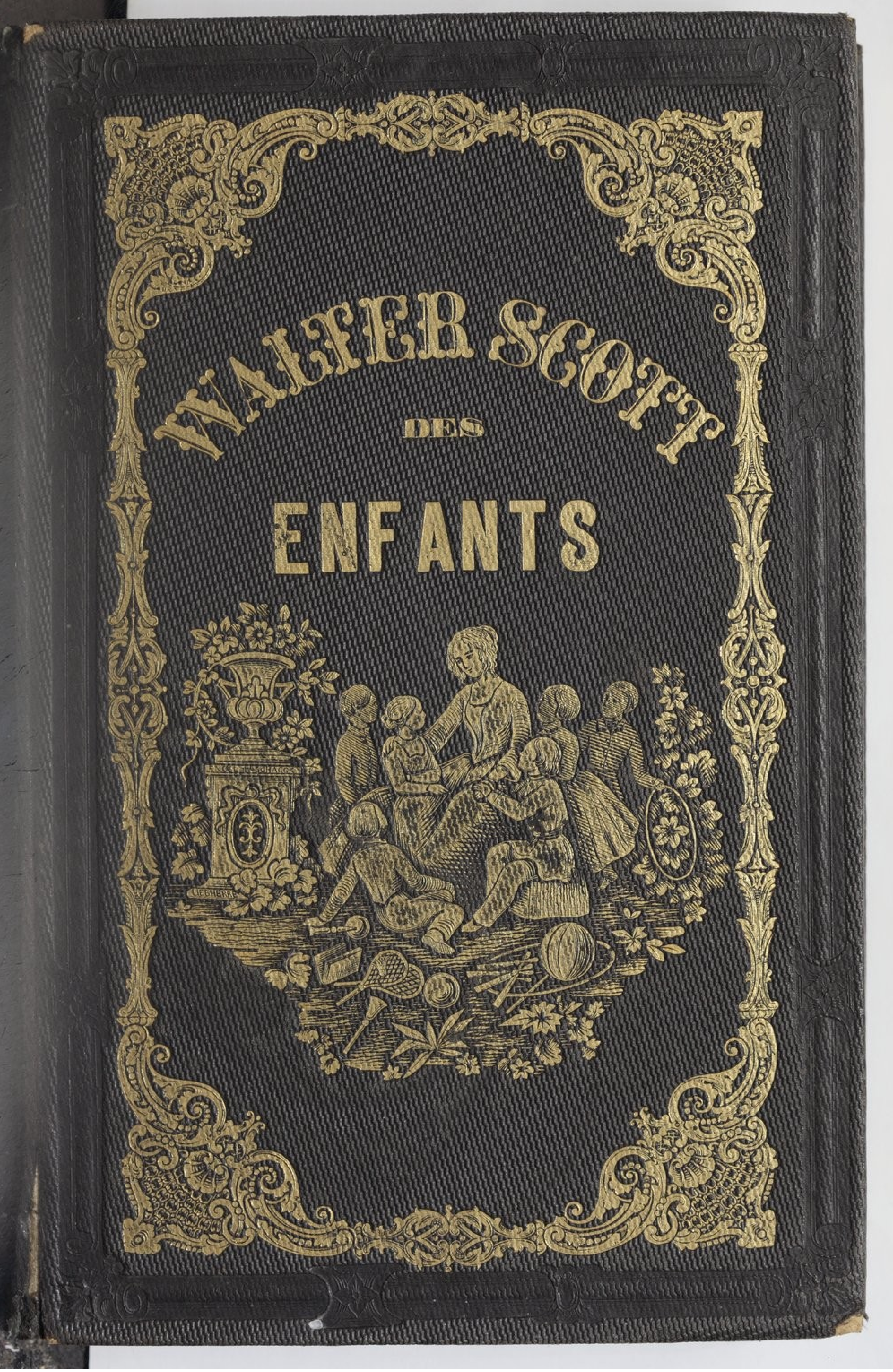


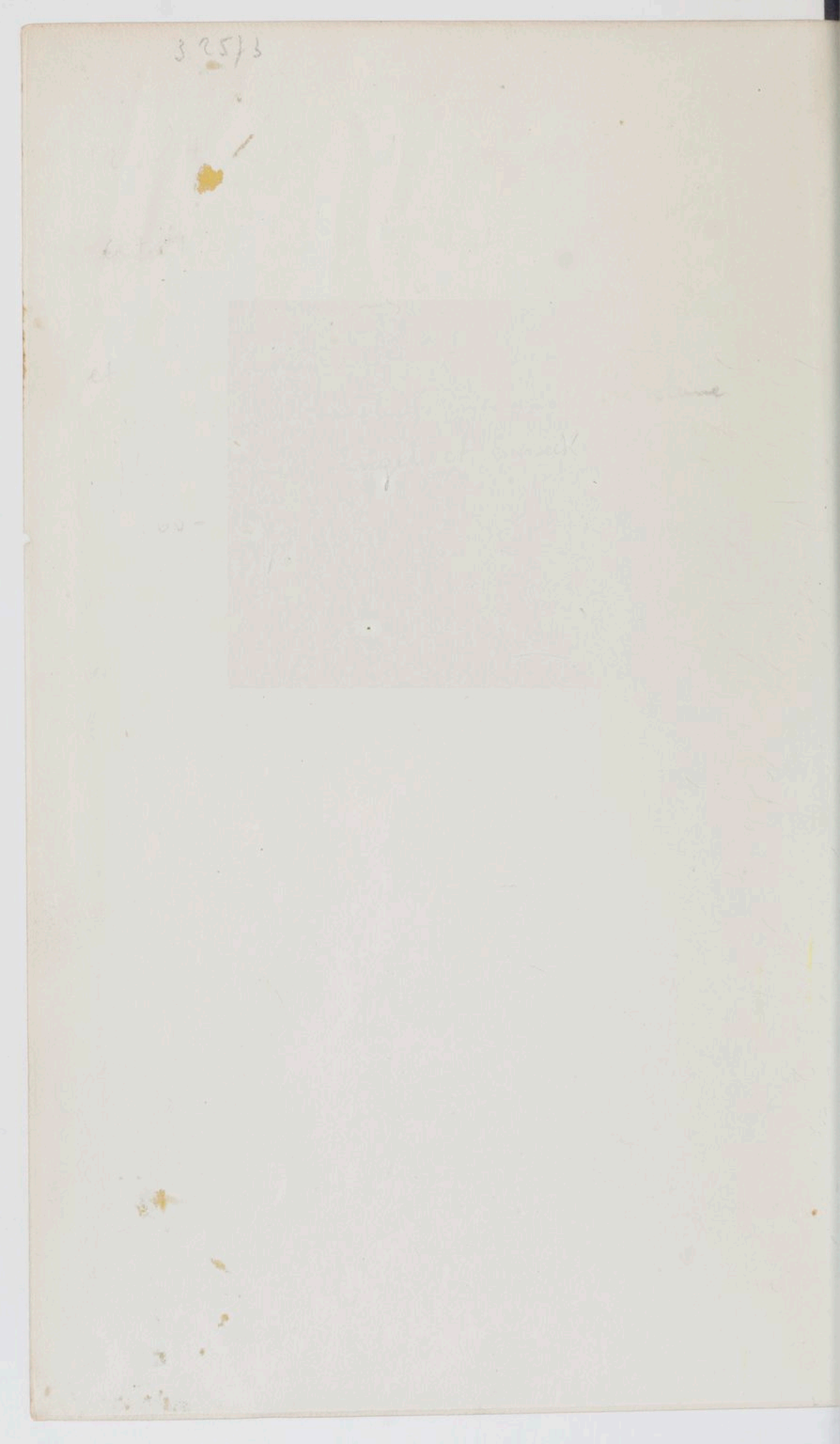
Le Walter Scott des enfants / par divers auteurs

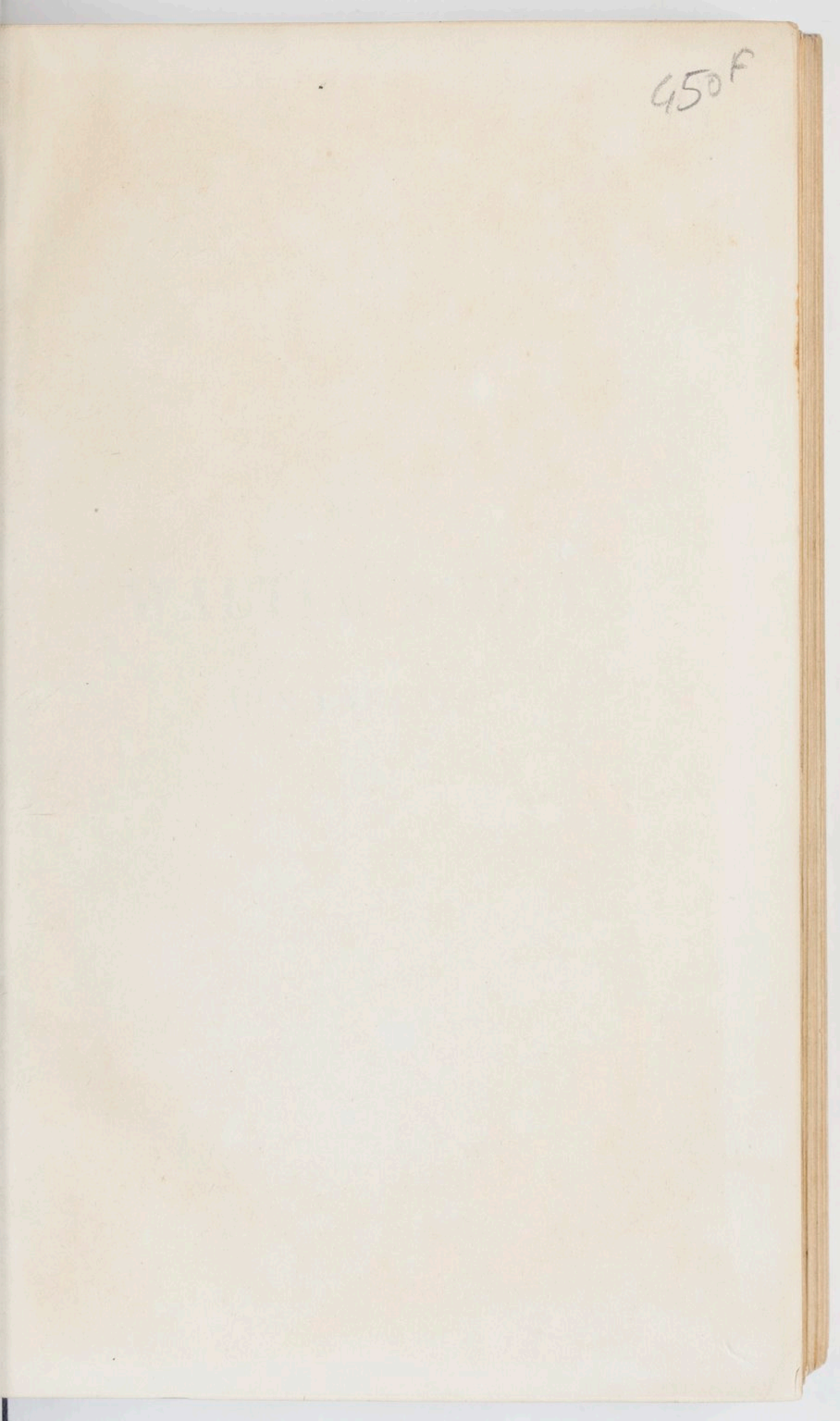


. Le Walter Scott des enfants / par divers auteurs. 1850.


WALTER SCOTT
DES
ENFANTS


Librairie
de
P. DURAND,
RUE
des Taules 5, Limoges.




450F

LE
WALTER SCOTT
DES ENFANTS

Paris. — Imprimerie Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Augustins.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

LISTE

DES VIGNETTES DE CE VOLUME

DESSINS

DE LOUIS LASSALLE.



LES RÉALITÉS MERVEILLEUSES.

PAR

Mme LOUISE LENEVEUX.



C'était un jour de bonheur pour moi! Je venais de passer avec succès, je dirai presque avec gloire, mon premier examen de droit. La soirée menaçait d'être fraîche et pluvieuse, je rentrai chez moi quelque peu fatigué des émotions de la journée; je fis allumer du feu, et, tout en fumant ma cigarette, je préparais ce qu'il fallait pour me faire une tasse de thé : cela fait, les deux pieds allongés sur les chenets, je m'étendis le mieux possible dans l'unique fauteuil qui meublât ma petite chambre garnie, située rue de l'Estrapade, n° 1, au cinquième étage au-dessus de l'entresol; la tête renversée en arrière, je poursuivais d'un regard apathique les bouffées plus ou moins épaisses qui s'échappaient de mes lèvres et j'en suivais les contours avec un nonchalant plaisir; bientôt le bruit de l'eau qui chantait dans la bouilloire me fit penser à Charles Dickens, ce rêveur heureux qui comprend si poétiquement le cri du grillon dans l'âtre ou le chant de la bouilloire, et j'essayais,

en l'imitant, de lui prêter un langage. Au milieu de cette espèce d'hallucination, de fascination, il me sembla entendre distinctement les mots *bonheur*, *avenir*. Je fermai doucement les yeux et je songeai à cette époque, qui n'était pas éloignée, où je devais être le défenseur de la veuve et de l'orphelin, à ce jour heureux où mon premier client viendrait sonner à ma porte : c'était un pauvre père de famille, victime de la cupidité d'un spéculateur millionnaire; j'écoutais sa plainte avec un vif intérêt; je me transportais au barreau, où je commençais avec la chaleur d'un cœur de vingt ans un plaidoyer dont mes convictions faisaient la force et l'éloquence. Je faisais couler des larmes de tous les yeux; j'entendais les applaudissements, les trépignements de la foule; j'enlevais l'auditoire, ma cause était gagnée..... Puis les remercîments de toute la pauvre famille, ses bénédictions, sa reconnaissance, ses embrassements; je refusais les honoraires...

Ma cigarette était au bout, et l'eau de la bouilloire, après avoir chanté sur trois notes bien distinctes, se tut tout à coup; un nuage de cendres qui m'arriva dans les yeux m'avertit que je venais de renverser ma cafetière en dirigeant maladroitement mon pied.

En cet instant on frappa doucement à ma porte, et je vis entrer Bernard mon portier, brave garçon qui cumulait les doubles fonctions de concierge et de domestique dans mon modeste hôtel.

« C'est vous, Bernard, que me voulez-vous?

— Monsieur, c'est une lettre que je vous apporte.

—Une lettre! bon, donnez vite. Elle est de mon oncle, de mon bon oncle! » dis-je en jetant les yeux sur une écriture bien connue et bien chère; et déjà le rouge du plaisir me montait au visage... Vous le connaissez, mon oncle, mes chers petits lecteurs, je vous ai déjà parlé de M. Pichegru, brave et digne homme, maître d'école, par inclination, du village de Matour en Bourgogne; lequel oncle bien-aimé, grâce à un goût très-prononcé pour l'histoire naturelle, avait reçu de ses malicieux élèves le surnom de Piquemouche. Vous vous souvenez peut-être aussi que moi, son neveu, pauvre orphelin, je

devais à sa générosité les soins les plus touchants, une première éducation bien dirigée, et un goût prononcé pour l'étude, qu'il savait toujours rendre agréable; mais ce que vous ne savez pas, c'est que depuis, ma reconnaissance a dû s'accroître de mon entrée dans un des meilleurs colléges de Paris, et de la possibilité de faire mes études en droit à Paris.

Le bien vient quelquefois en dormant, a dit un vieux proverbe, qu'il ne faudrait pas prendre à la lettre; il fut cependant applicable à mon oncle, qui se réveilla un beau matin possesseur par héritage d'un petit revenu fort honnête, eu égard à ses goûts modestes. Il conçut alors pour moi une bienveillante ambition et la survivance de la place de maître d'école qu'il me destinait d'abord ne satisfit plus ses vues à mon égard, et il m'assura qu'il mourrait content lorsqu'il m'aurait entendu plaider ma première cause.

Quant à lui, toujours simple et modeste, il se borna à donner sa démission de maître d'école, fonction que les cinq années qui se sont écoulées depuis notre chasse aux abeilles lui avaient rendue quelque peu pénible, et il se livra exclusivement à son goût favori pour l'histoire naturelle.

J'ouvris donc la lettre de mon oncle et je lus :

« Petit,

(On se souvient que c'est ainsi que m'appelait mon oncle.)

« Aussitôt ton examen passé et quel que puisse en être d'ailleurs le résultat, fais ton paquet et accours près de moi; j'ai résolu de te garder ici tout le temps des vacances. Tu verras mes nombreuses collections : j'ai découvert ici le *nécrophore fossoyeur* et quelques autres variétés de cet intéressant insecte; Philibert, qui est à Paris depuis quelques jours pour la vente de son vin, te remettra l'argent nécessaire pour ton voyage. Adieu, petit, je t'attends avec impatience.

« Ton vieil oncle et ami. »

Or il faut que vous sachiez, mes chers lecteurs, que le *petit* de mon oncle a maintenant cinq pieds six pouces, et une

constitution mâconnaise que trois années de séjour à Paris n'ont pu étioler.

Malgré mes cinq pieds six pouces je sautai follement de joie dans ma chambre; car depuis mon arrivée à Paris je n'avais vu mon oncle qu'une fois et je n'étais pas retourné dans le pays natal.

Huit jours s'écoulèrent, et ce fut un dimanche, par un soleil resplendissant, que j'arrivai à Matour. Oh! comme mon cœur soulevait ma poitrine en apercevant le clocher de mon village! J'approchai, palpitant d'émotion.... Rien n'a changé d'aspect; oh! mon bon oncle, vous comprenez la poésie des souvenirs! voici bien les deux cerisiers qui ombragent la porte, la fraîche charmille à côté; voici le banc où Madeleine berçait mon enfance, le petit rosier que j'ai planté moi-même; comme ses branches ont tapissé la muraille! Voici la niche de *Dragon*, fidèle et bon serviteur!

Je frappai du bout de mon bâton : Dragon aboya d'abord avec force; mais bientôt j'entendis à travers la porte sa respiration haletante; des cris de joie et d'impatience s'échappaient de sa poitrine et sa queue battait avec violence contre les parois de la porte. Dragon avait reconnu l'ami de son enfance.

Madeleine ouvrit enfin.

« Jésus! c'est toi!... c'est vous, M. Édouard! »

Et Madeleine se jetait à mon cou.

« *Monsieur* me le disait bien, que je vous trouverions ben grandi; mais comme te v'là beau garçon, comme vous êtes fort, monsieur Édouard!

— Tu peux dire Édouard, ma chère Madeleine; ne m'as-tu pas élevé, soigné! va, je suis toujours ton enfant.

— A la bonne heure, Édouard, je l'aimons mieux comme ça... Mais Monsieur qui est sorti!

— Bah! où est-il donc? mon bon oncle, que je suis si pressé d'embrasser!

— Où il est! pardienne, faut-il le demander? il est parti avec ses épingles à insectes, ses boîtes, ses filets; c'est un train ici avec toutes ces bêtes! Est-ce qu'il ne lui a pas pris une

nouvelle idée d'avoir dans sa chambre des couleuvres, des serpents, des tortues, toutes sortes d'animaux de tous les pays et de toutes les régions à faire fuir les moins poltrons; sans compter que la semaine passée il voulait amener un petit loup, qui avait été pris au nid dans la forêt de Pramenoux; c'est au point que les voisins pensent qu'il est devenu fou; il ne parle que d'entomologie, d'ornithologie, toutes sortes de noms plus ou moins barbares auxquels on ne peut rien comprendre.

— Allons, Madeleine, calme-toi, et n'oublie pas surtout que les goûts, les fantaisies et même les défauts (s'il pouvait en avoir) du digne homme que nous aimons doivent être respectés par nous...

— C'est vrai, mais c'est qu'avec tout cela Monsieur se fatigue, se tue, et...

— Où est-il? où est-il, ce cher neveu? » dit tout-à-coup M. Pichegru, en ouvrant la porte et la figure rayonnant de joie. Édouard se précipita dans les bras de son oncle, les larmes aux yeux et le cœur plein d'une vive reconnaissance.

« Et l'examen, petit?

— Satisfaisant, mon oncle.

— Viens m'embrasser encore; Madeleine, tuez le veau gras, non pour l'enfant prodigue, mais pour le neveu qui paie mes soins par une bonne conduite. »

Le lendemain, il était à peine quatre heures que le bon M. Pichegru était dans la chambre d'Édouard.

« Petit, lève-toi, le soleil dore la montagne; nous allons faire une promenade dans le bois.

— Oh! oui, mon oncle; j'ai toujours tant de plaisir à causer avec vous, surtout d'histoire naturelle; se promener avec vous, s'est s'instruire bien mieux que dans les livres des grands maîtres, dont le langage tout spécial ne nous est pas connu.

— Et tu peux ajouter que l'homme qui n'étudie que dans les livres ne sera jamais véritablement savant; car la science ne saurait consister en l'assemblage plus ou moins burlesque de syllabes grecques ou latines ajustées les unes au bout des

autres, et les mœurs des animaux offrent certainement plus d'intérêt que leur nomenclature et leur classification. Va, le merveilleux plaît toujours aux hommes; l'enfant le cherche dans les contes du bon Perrault, et plus d'un ouvrage a dû son succès à notre amour pour l'invraisemblable ; et pour moi aussi le merveilleux a du charme, mais j'aime à le trouver sous ma main, quand je promène mes rêveries sur les bords d'un ruisseau, ou sous l'ombrage silencieux des forêts. Je veux le voir à travers les ondes transparentes qui fuient en murmurant. Je veux le rencontrer sous cette touffe d'herbe, sous l'écorce brune de ce vieux chêne, sous le feuillage nonchalant de ce beau saule-pleureur, je veux n'avoir qu'à me baisser pour le saisir à chaque pas en me promenant dans les bois ou dans la forêt de Pramenoux ; là, cent peuples divers m'ouvrent leurs archives, et il ne manque dans ces singulières archives ni fantastique ni merveilles. »

Je m'étais habillé, et je suivais sans l'interrompre mon oncle dans son jardin.

« Tiens, me dit-il, commençons au hasard. Soulève une poignée de ce sable et regarde : vois-tu ce petit insecte d'un fauve vif, long de quatre à cinq lignes, aux élytres d'un bleu verdâtre, c'est le *Brachine pétard*; il a pour mortel ennemi le carabe doré, que l'on pourrait surnommer le tigre des coléoptères, et qui dévore jusqu'aux enfants de sa propre espèce. Eh bien, lorsqu'il est poursuivi par ce dernier, que sa grande taille et ses longues jambes protégent et qui lui donnent un immense avantage sur le pauvre petit brachine, ce dernier s'arrête tout-à-coup, il élève la partie postérieure de son corps en la dirigeant vers son ennemi comme un artilleur qui pointe une pièce. Au moment où le carabe va le saisir avec ses effroyables mandibules, une détonation se fait entendre, un jet de feu, un nuage de fumée bleuâtre s'échappent, enveloppent l'insecte cruel, l'étourdissent et le forcent à se sauver en toute hâte, heureux s'il n'a pas la figure brûlée par ce coup de pistolet tiré à brûle-pourpoint. Si sa férocité naturelle le ramène à l'attaque, une seconde, une troisième, même une dixième détonation le contraignent toujours à battre en retraite. Il y

a en Afrique des brachines assez gros pour brûler sensiblement les doigts des observateurs qui s'en emparent.

« Tu connais sans doute la merveilleuse transformation d'une grande partie des insectes au printemps. Voici un doux rayon de soleil qui, pénétrant dans le sein de la terre, vient tomber sur une larve hideuse, au corps lourd et rampant, à la peau écailleuse et grisâtre ; aussitôt ce ver informe et repoussant se renferme dans une coque soyeuse, y développe de nouveaux organes, et par un miracle inexplicable qui se renouvelle pour tous les insectes, le voilà qui subit une métamorphose aussi complète qu'étonnante ; il en sort avec une forme élégante et nouvelle ; de chaque côté de son corselet brille une escarboucle jaune, lançant pendant la nuit des gerbes de la plus vive lumière, c'est le *Taupin lumineux* de l'Amérique méridionale. Les Indiens utilisent ces insectes en les réunissant dans un petit bocal de verre blanc. Ils se procurent ainsi une lumière assez vive pour lire pendant la nuit l'écriture la plus fine ; les femmes indiennes les renferment dans de petites coques de verre et en parent leurs cheveux dans les promenades du soir. Les voyageurs en attachent à leurs chaussures afin de s'éclairer dans leurs voyages nocturnes. La femelle du ver luisant nous présente dans ce climat le même phénomène. La *Luciole*, plus heureuse que cette dernière, a des ailes, et pendant les belles nuits d'Italie elle se promène dans les airs, qui en paraissent étincelants. Il est peu de spectacle aussi curieux que celui de ces gerbes d'étincelles qui s'élancent de tous côtés lorsque vous secouez un buisson où les lucioles ont leur habitation. On dirait des centaines de petits météores qui tantôt se balancent dans le ciel, ou se précipitent comme des étoiles tombantes, ainsi que ces feux follets si bien racontés dans les histoires merveilleuses dont nos nourrices ont bercé notre enfance.

« Écoute le rossignol, les fauvettes et mille autres sortes d'oiseaux, muets ordinairement, célèbrer l'approche du printemps ; vois-les se parer de robes superbes pour l'époque de leur hyménée ; les uns chamarrent leur léger plumage des couleurs les plus éclatantes ; les autres se parent d'aigrettes,

de collerettes, de caroncules bleues, blanches, roses ou rouges, qu'ils déposent après leurs noces. Qui reconnaîtrait dans ce papillon étincelant des couleurs de l'or, de la nacre, de la pourpre et de toutes les nuances de l'arc-en-ciel, une chenille rampante et velue qui vient de se vêtir de sa robe printanière ?

« Descends avec moi au fond de cette mare, dont l'eau est douce et limpide; vois ces *tritons,* sorte de petits lézards si communs qu'on les rencontre partout; une fois par an ils se parent d'orange, de pourpre, de bleu, de rouge éclatant. Fier de sa nouvelle toilette, le mâle se présente à sa femelle avec une haute crête, élégamment colorée et frangée, qui vient de prendre naissance sur sa tête et se prolonge le long de son corps jusqu'au bout de la queue; c'est un animal élégant et gracieux; mais bientôt, dépouillant ces ornements passagers, que la nature ne lui accorde que passagèrement, il reprend la robe terne et grisâtre qu'il porte à toutes les autres époques de sa vie. Privé de cette belle crête qui lui donnait la puissance de se tenir sur les eaux en s'y dirigeant avec grâce, il redescend lourdement ramper sur la vase, et toute sa personne reprend cet aspect stupide et dégoûtant qui caractérise la famille des salamandres à laquelle il appartient.

« Tu le vois, mon cher Édouard, il n'est point de mystère pour l'homme qui observe; et du sein des eaux, des entrailles de la terre ou du milieu des airs, il voit jaillir des merveilles. Vois-tu cette croisée abritée d'un auvent et qui se trouve précisément au-dessus de ma chambre à coucher? J'ai été témoin au commencement du printemps d'un petit drame fort singulier. Une hirondelle était venue y suspendre son nid; chaque jour, je m'amusais à suivre les rapides progrès de son travail. Bâtir son nid avec de la terre délayée dans de l'eau, le garnir d'herbes sèches et de crins, placer au milieu une couche molle de plumes et de duvet, tout cela fut l'affaire de cinq à six jours au plus, parce que le mâle et la femelle travaillaient avec une égale ardeur à préparer ce berceau de leurs plus douces espérances. Un matin, j'entendis le jeune ménage jeter tout-à-coup des cris de détresse, et je les vis voltiger autour

du nid avec une inquiétude très-remarquable ; je ne tardai pas à en connaître la cause : un effronté moineau avait jugé plus commode de s'emparer du nid douillet de mes deux petits ouvriers que d'en construire un pour lui ; il avait épié le moment de leur absence pour s'y installer, et le corps à couvert, ne présentant à l'entrée du nid que des yeux insolents et un bec fort et pointu, il avait l'air de se moquer impitoyablement de la douleur des deux pauvres hirondelles. Toutes les fois qu'elles voulaient s'approcher du trou, sans doute pour faire de légitimes réclamations et lui reprocher son injustice, le voleur répondait à leurs plaintes à grands coups de bec ; et à la façon peu généreuse dont il se carrait et se mettait à son aise, on aurait dit vraiment que son intention était de narguer ses victimes.

« La dispute dura une heure environ, puis les hirondelles abandonnèrent le brigand et s'élevèrent à perte de vue en poussant un cri aigu et particulier. Toutes les hirondelles qui planaient alors sur le village répondirent à-la-fois à ce cri, et s'élancèrent dans les airs à la suite des deux premières. Je les vis quelques instants se promener et s'entre-croiser près des nues poussant toujours le même cri, et leur nombre augmentant à chaque seconde ; puis, quand la troupe fut très-nombreuse, toutes se dirigèrent vers les rives de la Saône et disparurent à mes yeux.

« Pendant ce temps-là, Pierrot jouissait avec effronterie du prix de sa rapine, et il donnait à l'intérieur du nid une nouvelle disposition afin d'y arranger commodément sa femelle, qui était venue le joindre. Une demi-heure à-peu-près s'écoula pour lui dans ce doux passe-temps ; mais, hélas! il fallut bientôt changer de ton : voilà nos deux hirondelles qui reviennent à tire-d'aile, non pas seules, mais suivies de quatre ou cinq cents autres, c'est-à-dire de toutes celles qui se trouvaient dans le pays. Pierrot, qui les aperçoit et qui est brave, ne se laisse pas intimider par le nombre ; il repousse sa Pierrette au fond du nid, présente à l'entrée sa tête noire et grise et un bec entr'ouvert prêt à repousser les assaillants. J'étais curieux de voir comment se terminerait la querelle ; mais

j'étais loin d'en prévoir l'issue. Deux ou trois hirondelles tenaient constamment Pierrot en haleine, en le harcelant de manière à le forcer à lever toujours la tête, et à se défendre vers le haut du nid. Pendant cette manœuvre, les autres hirondelles venaient une à une se cramponner sous le nid, elles y restaient chacune à leur tour une ou deux secondes, puis elles partaient de toute la vitesse de leurs ailes. Je ne comprenais pas d'abord ce qu'elles faisaient; mais l'entrée du nid qui diminuait graduellement de grandeur m'en donna bien vite l'explication. Chacune apportait son plein bec de mortier de terre et travaillait à son tour à murer la porte du nid.

« Pierrot, toujours harcelé, occupé de la défense et ne soupçonnant pas leur projet, les laissa faire et lorsqu'il s'aperçut qu'on voulait le renfermer, il n'était déjà plus temps de s'y opposer. L'ouverture était devenue très-étroite : dix ou douze hirondelles s'y précipitèrent à-la-fois, et le moineau fut prisonnier. Après avoir muré solidement la porte toutes disparurent et je ne vis ni n'entendis plus rien. Le lendemain, voyant que le trou était toujours bouché, je pris une échelle, je démolis le nid, et je trouvai Pierrot et sa femelle étouffés, morts victimes de leur obstination.

« Tu vois, mon cher Édouard, que les hirondelles ont entre elles un langage, et que toutes s'entendent parfaitement. A l'époque où elles quittent notre pays pour ne revenir que le printemps suivant, peu de jours avant les premières gelées, on aperçoit quelques hirondelles s'élever très haut dans les airs en tournoyant et en poussant un cri particulier; ce sont les vieilles qui appellent les jeunes, et les avertissent de se préparer au départ. Ces dernières répondent par un autre cri et se réunissent sur un arbre desséché, sur le toit d'un clocher, ou sur une ruine élevée. Là, elles attendent le signal de l'émigration, et lorsqu'il est donné, toutes s'élèvent à la fois dans les airs à une très-grande hauteur, dirigent leur vol vers le sud et disparaissent promptement aux yeux. Rarement il reste quelques traînards dans un pays où la veille on en voyait par centaines. Ainsi que les cailles, elles traversent les mers

et s'en vont dans les pays chauds trouver une nourriture abondante en insectes.

« Lorsque le printemps vient ranimer nos contrées, les hirondelles, averties par leur admirable instinct, se réunissent de nouveau et reviennent d'Afrique comme elles y avaient été. Arrivées sur nos côtes, ces bandes se partagent ordinairement en trois ou quatre qui filent au nord ; les unes dérivant un peu vers l'ouest, les autres vers l'est. A mesure qu'elles avancent, chacune reconnaît son pays natal, sa patrie, et abandonne la troupe pour reprendre possession des bâtiments et même des nids qu'elle habitait l'année précédente. Il est arrivé maintes fois que pour s'assurer que c'étaient bien les mêmes oiseaux qui revenaient à leur ancienne demeure, des observateurs ont marqué des hirondelles, soit en leur coupant quelques plumes de la queue, ou leur attachant un bout de ruban à la patte. Ils les ont toujours vues revenir pendant trois ou quatre ans, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'un oiseau de proie, des filets ou quelque autre accident aient interrompu le cours de leur vie et de leurs voyages.

« En Allemagne, une hirondelle était entrée étourdiment dans une vaste salle d'audience alors déserte ; un concierge vint, ferma les fenêtres et les portes de l'appartement et le pauvre oiseau resta prisonnier. Un mois après, le concierge revint dans cette salle, où personne n'était entré après lui ; il fut très-étonné d'y trouver une hirondelle pleine de vie et de santé, et ne put jamais deviner comment elle avait pu trouver à manger. Cet homme était né avec un esprit observateur : il referma doucement la porte, se mit en embuscade, caché dans un endroit noir de l'appartement, et eut la patience de rester là assez longtemps pour attendre l'instant de satisfaire sa curiosité.

« Au bout d'une heure environ, il vit la prisonnière se cramponner contre la croisée à l'angle d'une vitre où se trouvait une mince ouverture à peine assez large pour qu'elle pût y passer le bec, et les hirondelles du dehors venir tour-à-tour lui apporter sa nourriture comme elles font à leurs petits, et cela plusieurs fois dans la journée.

« Le concierge s'empressa de rendre l'hirondelle à ses compagnes et les paya ainsi de leur fidélité au malheur.

« Ce ne sont pas seulement les hirondelles, mon cher Édouard, qui se secourent entre elles, et qui font honte en ce cas à l'espèce égoïste des hommes. Les mésanges à longue queue se portent aussi une affection qui va quelquefois jusqu'au dévouement le plus généreux. Les mésanges sont de petits oiseaux, noirs dessus, blancs dessous, à queue étroite, et plus longue que le corps; ils sont très-vifs, voltigent sans cesse de branche en branche, grimpent et se suspendent en tous sens; ils nichent dans des troncs d'arbres et se construisent artistement un nid entrelacé dans les tiges des joncs. Les mésanges vivent et voyagent en groupes de quinze à vingt; si l'une d'elles se trouve en danger, elle appelle ses compagnes; toutes se précipitent à son secours, sans égard pour le péril qui les menace; s'agit-il d'un oiseau de proie? elles l'entourent hardiment, l'attaquent de tous côtés, le harcèlent, et à force d'importunités le contraignent bientôt à abandonner sa poursuite et à fuir à tire-d'aile. Si un chasseur s'est emparé de l'une d'elles et l'a enfermée dans une cage, les autres lui apportent à manger et ne négligent rien pour la rendre à la liberté; pour cela, elles savent merveilleusement juger dans quelle partie le bois de la cage a le moins d'épaisseur et à force d'en enlever des parcelles avec leur petit bec pointu et fort dur, elles finissent par faire un trou assez grand pour que la prisonnière puisse y passer; lorsqu'elle est libre, toutes poussent spontanément un cri d'allégresse, et la troupe joyeuse quitte le canton pour n'y plus revenir.

« Si une mésange se prend par la patte dans un lacet, rien n'est plus curieux que de voir leur adresse à défaire le nœud qui la retient, et elles y parviennent presque toujours; il m'est arrivé plusieurs fois d'en attacher une par la patte avec une petite ficelle et de faire cinq ou six nœuds très-serrés les uns sur les autres; elles les dénouaient tous avec une patience et une adresse vraiment admirables. Les chasseurs qui connaissent l'affection que ces pauvres petits animaux se portent entre eux, en profitent pour les prendre. Quand ils en ont

attrapé une au trébuchet ou de toute autre manière, ils l'attachent à une ficelle qu'ils engluent dans toute sa longueur; elle crie, et aussitôt il en vient une pour la délivrer ; mais elle reste prise à la glu. Elle se met à crier et une troisième accourt et se prend de même, puis une quatrième, puis une cinquième, et ainsi de suite jusqu'à ce que toutes, sans en excepter une, soient arrêtées au fatal cordeau.

« Tu as vu Pierrot disputant avec courage, si ce n'est avec droit, son vol effronté ; mais il est d'autres oiseaux plus habiles et moins braves, qui savent fort bien accorder leur paresse avec les devoirs de la paternité. Les coucous sont célèbres pour ce fait. Celui de notre pays arrive au printemps quelques jours plus tard que le rossignol ; il est de la grosseur d'un petit pigeon, d'un gris cendré ; il a le ventre blanc, rayé de noir en travers. Lorsque la femelle est disposée à pondre, elle cherche le nid d'une fauvette ou d'un rouge-gorge, oiseaux qui vivent comme elle, d'insectes. Elle commence par avaler les œufs qu'elle y trouve, puis elle en pond un pour les remplacer; ce qu'il y a de singulier, c'est que lorsque la mère rouge-gorge revient à son nid, elle ne paraît pas surprise de voir ses cinq œufs remplacés par un seul, trois ou quatre fois plus gros qu'eux, et qu'elle se met à couver sans hésitation. Cependant cet oiseau est très-facile à détourner de son nid, et pour peu que la main indiscrète d'un enfant ait touché ses œufs, elle s'en aperçoit et les abandonne. Lorsque le petit coucou est éclos le mâle et la femelle rouges-gorges en prennent soin avec la plus vive tendresse. Tant qu'il est petit, ils lui fournissent assez d'insectes pour le nourrir; mais l'étranger en grandissant devient tellement vorace que ces pauvres petits oiseaux s'excèdent de fatigue et tombent malades. Ce n'est pas sans frayeur qu'ils approchent de cet énorme bec ouvert, capable de les engloutir tout entiers, pour y déposer de la nourriture.

« Si l'on s'en rapporte à quelques anciens naturalistes, leur frayeur serait bien fondée : car le jeune coucou, quand il se sent assez fort, ne manque pas d'avaler sa mère et son père nourriciers. Nos naturalistes modernes, sans nier positivement ce fait, le regardent au moins comme douteux. »

En cet instant, la petite cloche du déjeuner se fit entendre.

« Déjà ! m'écriai-je, et notre promenade ? »

Mon oncle se leva en riant.

« A demain, enfant, me dit-il, l'ardeur du soleil est déjà trop grande pour que nous puissions grimper le coteau et gagner les bois ; mais tu vois que sans sortir de chez soi on peut trouver le temps trop court. »

A demain donc, mes chers lecteurs, et si la conversation instructive de mon oncle vous a amusés autant que moi, je m'empresserai de vous raconter notre prochain entretien ; j'espère que notre promenade ne sera pas sans fruits pour vous.

LA TABLE DE MOSAÏQUE

PAR

M. FABIEN DE SAINT-LÉGER.



Sur la pente d'une de ces collines couvertes d'oliviers, de mûriers et de vignes qui forment une verdoyante enceinte à la capitale de la Toscane, s'élève la villa Parisini, dont l'élégante colonnade et la terrasse chargée de statues de marbre et d'arbustes odoriférants sont masquées aux regards explorateurs du touriste par un rideau de cyprès. Néanmoins, des échappées de vue, habilement ménagées entre les arbres, permettent aux habitants de cette villa de jouir des riants aspects que présente la vallée de l'Arno. Coupée par ce fleuve en deux parties inégales, Florence étale ses rues spacieuses et pavées en dalles de pierre de taille, ses places décorées de fontaines et d'arcades, ses palais et ses églises également magnifiques, au milieu d'une campagne fertile, parsemée de maisons de plaisance et de métairies.

Un matin du mois de mai de l'année 1821, une jeune et jolie personne de quinze à seize ans se promenait sur la terrasse de

la villa Parisini, à l'ombre de myrtes touffus et d'énormes lauriers-roses; soudain elle s'arrêta et se mit à cueillir quelques branches fleuries qu'elle réunit en un bouquet, puis elle alla s'accouder sur la balustrade, aux piliers de laquelle s'enroulaient diverses plantes grimpantes. Les regards de la jeune fille, après avoir erré pendant quelque temps sur le panorama qui s'étendait à l'entour de l'habitation, s'arrêtèrent sur le chemin ombreux qui montait, en serpentant, du fond de la vallée au haut de la colline.

En ce moment, un voyageur gravissait ce chemin en tenant les yeux fixés sur la villa, dont il était assez proche pour que cet appel : « Béatrice! ma chère sœur! » fût distinctement entendu de celle à qui il s'adressait.

« Cosimo! mon bon frère! » répondit-elle en quittant la nonchalante attitude qu'elle venait de prendre, pour courir au-devant du jeune homme.

Ils se rencontrèrent à quelques pas en dehors d'une grille qui donnait accès du jardin de la villa dans la campagne.

« Comme notre bon aïeul va être agréablement surpris! Il ne t'attendait pas avant la semaine prochaine.

—En effet, le prince Morano, avec lequel il était convenu que je reviendrais de Rome, ne devait pas se mettre en route si tôt. L'arrivée à Florence d'un général russe, dont il a reçu un parfait accueil lors de son séjour à Saint-Pétersbourg, l'a déterminé à avancer son voyage de quelques jours... Et dis-moi, ma sœur, comment se porte mon père? »

C'était sous ce titre que les jeunes gens désignaient habituellement le comte leur aïeul.

« Il se porte assez bien, quoique depuis la faillite de ce négociant de Livourne, chez lequel il avait placé, comme tu le sais, une grande partie de sa fortune, une profonde mélancolie ait succédé à cette douce gaîté qui nous charmait tous, et que des infirmités prématurées n'avaient même pas réussi à altérer..... Je suis sûre que c'est surtout à cause de nous que ce bon père a été si vivement affecté de cette perte : je le disais encore ce matin à l'abbé Rovera, qui m'a répondu par un signe de tête affirmatif. »

En discourant ainsi, le frère et la sœur avaient franchi avec la vivacité de leur âge le perron, la terrasse et le péristyle, d'où ils passèrent dans la salle à manger. Là, ils trouvèrent leur vénérable aïeul, le vieux comte Parisini, qui, bien qu'à peine sexagénaire, avait presque entièrement perdu la vue. Comme l'heure du déjeuner venait de sonner, il était déjà à table, ainsi que l'abbé Rovera, l'ami de la famille, qui venait de temps en temps passer la matinée ou la soirée à la villa. Une exclamation de surprise et de joie, poussée simultanément par ces deux hommes, qui portaient une affection paternelle à Cosimo et à Béatrice, accueillit l'arrivée du jeune Parisini. Après avoir reçu les embrassements de son grand-père et serré respectueusement les mains de l'abbé dans les siennes, Cosimo s'assit à table à côté de sa sœur.

Un saucisson de Bologne, des olives et des raisins secs composaient, avec une tasse de chocolat très-léger, qu'un vieux serviteur apporta ensuite à chacun des convives, ce repas du matin, pendant lequel Cosimo dut répondre aux questions que lui adressèrent le comte et Béatrice sur son séjour à Rome, dont cependant le jeune homme leur avait déjà communiqué, par lettres, les plus intéressantes particularités.

Le goût très-prononcé que Cosimo avait montré dès son enfance pour les arts en général et pour la peinture en particulier, aussi bien que le désir de complaire à un cardinal fort riche et parent éloigné des Parisini, auxquels il comptait léguer une grande partie de sa fortune, avait décidé le comte à envoyer son petit-fils passer quelques années dans la ville sainte. Mais le prélat dans le palais duquel demeurait le jeune Parisini étant venu à mourir sans avoir fait de testament, des parents presque inconnus, quoique très-proches du défunt, recueillirent son héritage. Néanmoins, Cosimo était encore resté quelque temps à Rome sous la surveillance du prince Morano, ami du cardinal, et, comme lui, né en Toscane, où il avait ramené ensuite le petit-fils du comte. Aussitôt arrivé à Florence, le jeune homme s'était mis en marche pour la villa, où sa famille résidait toute l'année.

Peu après le déjeuner, arriva le portefaix que Cosimo avait

chargé de lui apporter son bagage; de sorte que le désir manifesté à plusieurs reprises par Béatrice de voir les ouvrages d'art exécutés à Rome par son frère, put être immédiatement satisfait.

Nous ne donnerons pas à nos jeunes lecteurs la nomenclature des paysages à la gouache ou à l'huile, des dessins en camaïeu, des statuettes en stuc ou en marbre que renfermaient les caisses de notre voyageur; mais nous accorderons une mention particulière à un bracelet en corail dont le fermoir était orné d'une mosaïque représentant une figure de femme pittoresquement coiffée, et vêtue comme le sont celles d'Albano.

«Que c'est joli!» s'écria Béatrice, qui comprit sur-le-champ que son frère lui destinait ce bijou, sur lequel le comte jeta un coup-d'œil; mais la faiblesse de sa vue ne lui permettant pas d'en apprécier l'exécution, il loua seulement l'éclat des couleurs de cette miniature. M. Rovera, lui, qui était un *connaisseur*, s'extasia sur le *fini* du travail, dont ajouta-t-il, les meilleurs mosaïstes de Florence seraient jaloux.

On sait que c'est à Rome et à Florence que s'exécutent les plus beaux ouvrages en mosaïque; aussi existe-t-il une grande rivalité entre les maîtres en ce genre de ces deux villes.

« Il ne faudra pas montrer ce bracelet au général Korowin, continua en riant l'abbé, car il serait capable de retirer à la capitale de la Toscane la commande qu'il est venu y faire au nom de l'empereur de Russie, pour en charger l'artiste romain qui a composé cette mosaïque.

— De quelle importante commande s'agit-il donc? demanda le comte.

— Quoi! s'écria l'abbé, vous ne savez pas que le czar veut avoir, pour son palais de Péterhof, une table en mosaïque que le général a reçu l'ordre de faire exécuter en Italie? En conséquence, il a ouvert à Florence une sorte de concours entre les mosaïstes de cette ville, s'engageant à compter la somme de vingt-cinq mille roubles d'argent[1] à celui dont l'ouvrage serait reconnu le plus digne de décorer la splendide maison de plaisance de son magnifique souverain.

[1] Environ cent mille francs.

Béatrice avait à peine entendu cette explication de l'abbé, que Cosimo paraissait, au contraire, écouter avec beaucoup d'intérêt.

« Mon Dieu, que c'est joli! répétait la jeune fille... Mais, ajouta-t-elle plus bas en s'adressant à son frère, de ta part c'est une folie que de me faire un semblable cadeau. Le peu de fortune qui nous reste aujourd'hui ne nous permettant plus d'aller dans le monde, je n'ai besoin d'aucun bijou; et celui-ci, j'en suis sûre, t'a coûté fort cher.

—Presque rien, ma sœur : les petites pierres ou les émaux dont on se sert pour former ces tableaux, sur lesquels le temps ne peut exercer aucune influence, ne sont pas très-précieux ; c'est le travail des ouvriers, ou plutôt des artistes qui les composent, qu'on évalue à un haut prix. Or c'est moi, ma chère Béatrice, qui ai accompli ce travail.

— Sans aide ni conseil? demanda l'abbé.

— Non vraiment.

— Je vous en fais mon compliment, cher Cosimo, car, sans flatterie, cette figure de fantaisie, imitée, à ce qu'il me semble, d'un tableau de Guido Reni... »

A cette insinuation, Cosimo fit un signe de tête affirmatif.

« Cette figure, reprit M. Rovera, est un petit chef-d'œuvre.

— Je suis enchanté de votre approbation, dit le jeune Parisini.

— Maintenant que je sais que ce médaillon est ton ouvrage, j'y attache encore plus de prix qu'auparavant! s'écria Béatrice.

— Je crois, murmura à demi-voix le vieux comte en s'adressant à l'abbé, je crois que votre bienveillante amitié pour mes enfants vous fait juger avec trop d'indulgence les essais de Cosimo. »

L'abbé allait répondre au comte, évidemment désireux d'entendre répéter à son ami l'éloge du talent de son petit-fils, lorsque la porte du salon, où la famille était passée en sortant de la salle à manger, s'ouvrit, et un domestique annonça le prince Morano.

L'empressement que mettait le prince à rendre visite au

comte prenait sa source non-seulement dans les sentiments d'amitié qui unissaient depuis longtemps les deux familles Parisini et Morano, mais encore dans le désir qu'éprouvait le noble romain d'entamer au plus tôt la négociation dont l'avait chargé un grand personnage, sujet de Sa Sainteté, et dont cependant le fils unique occupait à la cour du grand-duc de Toscane une haute position. En résumé, il s'agissait de demander pour ce jeune homme, au nom de son père, la main de Mlle Parisini.

Cette alliance eût certainement comblé les vœux du comte, qui chérissait sa petite-fille et avait autrefois rêvé pour elle un brillant mariage; mais la faillite du négociant de Livourne, dans laquelle venait d'être engloutie une somme de deux cent mille francs que l'excellent père se proposait de partager entre ses petits-enfants quand arriverait le moment de les établir, lui ôtait l'espoir de voir se réaliser ses espérances. Par suite de cette perte considérable, la dot de Béatrice se trouvait alors réduite à cinquante mille francs.

Lors donc que le prince, qui, ainsi que le personnage dont il était le délégué, ignorait encore cette diminution dans la fortune de la jeune fille, profita d'une courte absence de cette dernière pour faire, en présence de M. Rovera et de Cosimo, la première allusion à la mission qu'on lui avait confiée, le comte l'interrompit en lui disant que la situation actuelle de ses affaires ne lui permettait pas de songer à un aussi splendide établissement pour sa fille.

Cette réponse fut faite de ce ton bref qu'emploient quelquefois les gens habituellement sincères, qui, par excès de réserve, de délicatesse ou de sensibilité, cherchent à dissimuler leurs pensées. Il s'ensuivit que le prince Morano, qui ne possédait pas une connaissance approfondie du caractère ni de la physionomie du vieillard, ne sut à quoi il devait attribuer la brusquerie avec laquelle il interrompait ses ouvertures; aussi se contenta-t-il de s'incliner d'un air froid; et comme à ce moment-là Béatrice rentra dans le salon, on changea de sujet de conversation.

Pendant le reste du temps que dura la visite du prince,

Cosimo demeura plongé dans une si profonde méditation, que sa sœur, qui, de l'autre côté de la chambre, le regardait attentivement, crut qu'il s'était endormi. Cependant, lorsque le noble visiteur prit congé du comte, le jeune homme se leva avec une promptitude suffisante pour prouver que ce n'était pas le sommeil qui le retenait, depuis près d'un quart d'heure, immobile et silencieux sur son siége.

A peine le prince eut-il quitté la villa, que Cosimo, au grand étonnement de Béatrice, laissa la jeune fille tenir compagnie à leur aïeul, et, prenant le bras de l'abbé, entraîna ce dernier sur la terrasse, où ils se promenèrent tout en s'entretenant, à ce qu'il paraissait, d'une manière très-animée. Quand ils reparurent dans le salon, ils avaient tous deux un air de satisfaction qui contrastait avec l'expression un peu assombrie du visage de M. Parisini.

« M. le comte, dit l'abbé, j'ai à vous faire, au sujet de votre petit-fils, une proposition que vous accueillerez, du moins je le suppose ainsi, favorablement.

— Parlez, mon cher abbé. Du moment où une idée a votre approbation, il n'est guère douteux qu'elle obtienne la mienne.

— Cosimo, expliqua M. Rovera, est assurément fort instruit pour son âge ; néanmoins, il lui reste encore bien des connaissances à acquérir... Outre cela, la culture des arts, pour lesquels il a des dispositions très-marquées, exige des études suivies, que la distance qui sépare votre *villa* de Florence interromprait fréquemment. Je viens donc vous proposer de me confier pendant un ou deux ans le soin de faire achever sous mes yeux, à votre petit-fils, l'éducation à-la-fois solide et brillante que vous avez voulu lui donner. »

Au grand déplaisir de Béatrice, qui attendait beaucoup de distractions de la présence de son frère sous le toit paternel, le comte, reconnaissant la justesse des observations de M. Rovera, accepta avec gratitude l'offre de l'abbé.

La semaine suivante, le jeune homme s'établit chez son nouvel instituteur, qui possédait une belle bibliothèque et une collection de tableaux appartenant à l'école flamande. Sa

demeure, commodément distribuée, était contiguë à un vieux bâtiment entièrement vacant depuis plusieurs années.

Peu de temps après l'installation de Cosimo chez l'abbé Rovera, un homme aux épaules voûtées, à la voix grêle et un peu criarde, et dont il n'était guère possible de deviner l'âge, tant sa chevelure touffue et inculte, sa barbe épaisse et ses grandes lunettes bleues rendaient sa physionomie et même les traits de son visage difficiles à saisir, se présenta chez le propriétaire de cette maison, qu'il loua en totalité pour deux ans, et dont il prit en même temps possession. Mais le portier de cette habitation fut assez étonné de ne point voir arriver d'autres meubles qu'un lit de repos, deux tables en bois fort ordinaire et divers siéges; aussi se promit-il d'épier toutes les démarches du locataire, que nul ne connaissait dans le quartier, et qui lui paraissait suspect. Malheureusement, ou pour mieux dire, heureusement pour le curieux Florentin,—car une place beaucoup plus lucrative lui fut immédiatement procurée par M. Rovera,—cet étranger hétéroclite, qui, en sa qualité de principal locataire, avait le droit de confier la garde de sa porte à qui bon lui semblait, congédia ce concierge, que, d'ailleurs, il ne remplaça pas.

Bientôt le bruit se répandit, d'abord dans les maisons voisines, puis dans tout le quartier, et enfin dans la ville entière, que le solitaire habitant du vieux bâtiment contigu à la demeure de l'abbé Rovera était soit un criminel qui avait fui son pays, soit un fabricant de fausse monnaie, ou, ce qui était encore plus effrayant, l'agent secret de gens mal intentionnés qui voulaient, sinon une révolution, du moins des émeutes dans la paisible capitale de la Toscane. Bref, la police, avertie, fit une descente dans la maison suspecte; mais, au grand désappointement des voisins, elle n'y effectua ni arrestation ni saisie, et l'homme aux lunettes bleues et à la chevelure inculte resta pour eux, pendant plusieurs mois, à l'état de problème.

Mais tout-à-coup, une rumeur sourde, dont l'origine demeura inconnue, surgit du sein des ateliers de mosaïque.

« C'est un Romain, murmuraient les maîtres; c'est un

Romain venu traîtreusement à Florence pour confectionner la table commandée par l'empereur de Russie, et enlever ainsi à notre ville l'honneur d'avoir fait un grand ouvrage capable de rivaliser avec ceux de la ville sainte. »

On sait que les ouvrages de mosaïque exécutés en Toscane sont d'une dimension très-inférieure à celle des tableaux du même genre dus au talent des artistes de Rome.

Il s'en fallait, d'ailleurs, que ce dernier bruit fût, comme le premier, tout-à-fait dénué de fondement, et l'abbé Rovera, questionné un jour à ce sujet par la femme du général Korowin, chez laquelle se trouvaient précisément en visite la princesse Morano et Mlle Parisini, répondit qu'en effet cette maison était occupée par un habile ouvrier mosaïste, qui désirait garder l'incognito jusqu'à ce que son travail fût achevé.

« Cependant continua l'abbé, en ma qualité de voisin discret, j'ai mes entrées dans son atelier, avec lequel ma bibliothèque communique par une porte très-anciennement percée dans le mur mitoyen des deux maisons, et que nous avons fait rouvrir d'un commun accord. S'il peut vous être agréable, mesdames, d'y pénétrer aussi, je me ferai un plaisir de vous y conduire. »

Cette offre fut acceptée avec empressement par les trois dames, qui se rendirent chez M. Rovera. Celui-ci les invita à se reposer dans sa bibliothèque, tandis qu'il irait prévenir son voisin de leur visite.

« C'est dommage que Cosimo soit sorti, remarqua Béatrice en apprenant que son frère ne se trouvait pas en ce moment chez l'abbé ; il serait venu avec nous, et comme il se connaît en mosaïques, d'autant mieux qu'il en a fait lui-même lorsqu'il habitait Rome, il nous aurait donné son avis sur le mérite du travail de cet ouvrier inconnu. »

A ces dernières paroles de la jeune fille, un sourire d'une expression indéfinissable passa sur le visage de M. Rovera.

Après avoir laissé quelques instants les dames seules dans sa bibliothèque, d'où il pénétra chez le mosaïste par une porte que masquait une grande tapisserie, l'abbé revint et les engagea à le suivre.

C'était la première fois que Mlle Parisini visitait un atelier de ce genre. L'artiste était debout devant une table sur laquelle on voyait une boîte à cases toute remplie de petites pierres et d'émaux de couleurs variées, coupées en plaques très-minces. A côté de cette boîte, il y avait un marteau tranchant d'un côté et plat de l'autre, Cet instrument sert à donner à chacune des plaques la forme et la dimension nécessaires pour les enchâsser dans les endroits creusés à cet effet dans une pierre brune sur laquelle on a préalablement tracé au burin le dessin du modèle qu'on copie. Ces creux sont remplis d'un ciment très-clair, où l'on enfonce les pierres colorées ; puis, lorsque l'ouvrage est parfaitement sec, on le polit de la même façon que les glaces. La jonction des différentes pièces dont se composent ces tableaux est si exacte, qu'on ne peut la distinguer qu'au moyen d'une loupe.

Tous ces détails eurent d'autant plus d'intérêt pour Béatrice, que l'artiste, tout en les lui expliquant, travaillait sous ses yeux à son tableau, qui, au reste, n'était pas assez avancé pour qu'on pût reconnaître ce qu'il représentait. Quant au tableau original, il était posé contre le mur, de façon à ce qu'on ne pouvait le voir, et aucune des trois dames ne commit l'indiscrétion d'aller le retourner.

A la première visite que Cosimo fit à sa famille, auprès de laquelle il passait régulièrement la journée du dimanche, sa sœur l'égaya beaucoup par ses plaisanteries sur la voix de polichinelle, sur la chevelure exubérante et l'énorme barbe du mosaïste étranger, qu'il lui dit connaître, lui aussi, depuis longtemps.

Enfin arriva l'époque fixée par le général Korowin pour le concours des artistes florentins.

« Nous allons donc voir, disaient ceux-ci, ce qu'a produit ce Romain !... Mais, en admettant que son travail ne soit pas inférieur au nôtre, il ne l'emportera pas sur nous, car la commande a été faite aux maîtres florentins, et c'est seulement parmi leurs ouvrages que le général russe doit choisir la table de son souverain. »

Le concours eut lieu en présence d'une imposante réunion

d'artistes et d'amateurs, qui tous donnèrent la palme à une table représentant une fête villageoise d'après Rubens.

« C'est l'ouvrage d'un Romain qui n'avait pas le droit de concourir avec nous, murmurèrent les jaloux mosaïstes.

— Lisez ma signature, cria un homme en blouse qui se tenait à l'écart dans l'embrasure d'une fenêtre. »

On se précipita vers la table, sur le rebord de laquelle étaient gravés en lettres très-fines les noms de « COSIMO PARISINI. »

En même temps, le mosaïste, laissant tomber sa blouse, se dépouilla en un clin-d'œil de ses lunettes, de sa perruque et de sa barbe.

En reconnaissant le petit-fils du comte Parisini, les artistes de Florence éclatèrent en acclamations et en applaudissements. Peu s'en fallut qu'ils ne le portassent en triomphe jusqu'à la maison de son aïeul.

« Il a voulu gagner la dot de sa sœur et il a réussi, » dit l'abbé Rovera au vieux comte, en lui ramenant, le soir même de ce jour, Cosimo tout radieux.

MOEURS AMÉRICAINES

PAR

Mme LE BASSU D'HELF.



Les côtes du Brésil, semées de villes commerçantes et peuplées, ont vu s'arrêter à leurs limites la civilisation et les lumières de l'Évangile. L'intérieur du pays est habité par des peuplades sauvages dont la plupart n'ont ni lois, ni prince, ni culte apparent. Ce n'est pas que le zèle ou le courage ait manqué aux ouvriers évangéliques, dont la vie est consacrée à porter dans toutes les parties du monde la connaissance du christianisme. Ils ont pénétré dans ces régions incultes et brûlantes, ils y ont répandu la parole de Dieu, les secours de

Mœurs Américaines.



Sa femme, espérant le distraire, alla prendre le plus petit de ses enfans qui dormait dans un réseau suspendu et attaché à deux arbres

Imp. de A. Godard

Ve L. Janet, éditeur

l'âme humaine ; mais le fruit de leurs prédications n'a pas été ce que désirait leur ardente charité. Néanmoins, le nom du Christ est connu de quelques tribus, celles qui avoisinent les villes, et parfois sous la hutte sauvage se trouve l'instrument sacré de la rédemption : une croix formée de deux morceaux de bois coupés à l'arbre de la forêt. Plusieurs missionnaires ont été mis à mort par les Margajats, ce qui n'a pas empêché de leur trouver des successeurs résolus de toucher le cœur de ces peuplades indomptées, ou de partager le martyre de ceux qui les ont précédés.

En 1815, c'était un missionnaire français qui avait recueilli l'héritage de souffrance et de danger. Et soit que le sang de ses prédécesseurs eût porté des germes de bénédictions, soit que la parole du jeune apôtre trouvât mieux le chemin des cœurs, la moisson se préparait plus belle, le travail céleste était animé d'une sainte espérance. La tribu des Topinams était celle où s'était établi le missionnaire. Un grand nombre d'hommes et de femmes accouraient avec un empressement curieux autour du prêtre, qui, debout devant un autel rustique formé d'une saillie du roc, et n'ayant pour nappe que les herbes des savanes et les fleurs des bois, parlait à son auditoire avec une simplicité pleine d'onction.

Parmi ceux qui déjà s'étaient convertis au christianisme était un jeune homme nommé Otrie. Sa mère l'avait devancé dans la voie où il marchait maintenant d'un pas égal avec elle.

En voyant l'ardeur généreuse du néophyte, le missionnaire pensa qu'il pourrait un jour l'amener à embrasser le saint ministère, et l'aide d'un religieux indigène est le plus puissant secours que puissent obtenir les missions. Otrie, en apprenant le désir du saint prêtre, s'y prêta avec joie, et sa ferveur en fut augmentée.

Ainsi disposé, Otrie passait un jour près de la demeure d'un ami qu'il avait inutilement pressé d'aller entendre le missionnaire. Des chants remplissaient l'air, et, en approchant, Otrie vit une troupe d'hommes, de femmes et d'enfants, parmi lesquels figuraient son ami Maoroua et sa famille. Tous dansaient autour d'un arbre dépouillé de ses branches, et sur le

tronc duquel était sculpté grossièrement une espèce de visage. Des fruits et des fleurs étaient déposés au pied de l'arbre, simulacre du dieu de la nature.

Maoroua, homme puissant et fier, exerçait une grande influence sur sa tribu. Jaloux de l'autorité du missionnaire, il avait pris la résolution de la balancer en rétablissant un culte jadis observé chez quelques peuplades, et qui depuis longtemps s'était perdu. La tradition, conservée par quelques vieillards, indiquait à Maoroua ce qu'il avait à faire. Un arbre tailladé représenta le génie de l'univers; les productions de la terre furent les dons qu'on lui offrit; la danse et les chants furent son culte.

C'était l'orgueil de Maoroua qui venait de ranimer des croyances éteintes. N'ayant jamais connu d'autre loi que sa volonté, il se révoltait contre la soumission imposée aux chrétiens. Libre comme le vent des plaines, hardi comme la tempête, fort comme le roc, il se complaisait dans ses allures vagabondes, dans sa vie indépendante. Puis cette lutte contre un homme qui avait de puissantes paroles, qui se disait l'interprète du ciel, cette lutte animait l'âme avide et ardente de Maoroua. Le paisible missionnaire était loin de se douter de l'antagonisme opposé à ses pieux desseins.

C'était la première fois qu'Otrie était témoin de la cérémonie païenne. Il s'avança, le sourire du dédain sur les lèvres, et regarda d'un air de pitié les mouvements bizarres, la danse frénétique des adorateurs du *Soubile*. En voyant venir Otrie, Maoroua alla à lui d'un air riant, et l'invita à prendre part à la fête. Mais Otrie, retirant brusquement sa main de celle de Maoroua, parla de l'idole en termes de mépris.

Le feu de la colère fit rougir le front de Maoroua; il répondit à Otrie par des expressions blessantes. Celui-ci était trop nouvellement chrétien pour pratiquer la douceur évangélique; il se laissa aller, comme Maoroua, à la fougue de son humeur. La querelle s'animait de plus en plus, et les deux champions s'exaltaient au bruit de leurs voix et de leurs injures. Otrie, ayant par un mouvement du pied dispersé les offrandes déposées autour de l'arbre, Maoroua, hors de lui,

délirant de fureur, saisit rapidement son couteau et l'enfonça dans la poitrine d'Otrie, qui fit un tour sur lui-même et roula sur la terre.

A cette vue, un morne silence régna un moment parmi les assistants, puis des murmures s'élevèrent contre Maoroua. On releva Otrie, doutant s'il existait encore. Un flot de sang inondait la place où il était tombé. Ses lèvres étaient blanches, son cœur ne battait plus.

Plusieurs hommes, ayant fait un brancard avec des branches d'arbres, y posèrent le corps et l'emportèrent dans la cabane où la mère d'Otrie attendait le retour de son fils.

Pendant ce temps, Maoroua, le visage pâle, le regard hautain, s'était assis à la porte de sa demeure : là, immobile, les bras croisés sur sa poitrine, il attendait que quelqu'un se présentât pour venger la mort d'Otrie.

Il est d'usage parmi ces peuplades que lorsqu'un homme est tué par un autre, le père ou le frère de la victime vienne trouver le meurtrier pour lui proposer le combat. Si le meurtrier le refuse, il est chassé de la tribu ; s'il l'accepte, l'issue de ce duel, quelle qu'elle soit, est regardée comme le terme de la satisfaction à laquelle ont droit les parents du mort. Mais Otrie n'avait que sa pauvre vieille mère : il fallait donc que ce fût un ami qui se chargeât du soin de le venger. Maoroua avait été jusqu'alors le meilleur compagnon du défunt !

Beaucoup d'hommes passaient devant la porte de Maoroua en le regardant d'un air de reproche, mais aucun d'eux n'osa le défier, tant on était accoutumé à le respecter.

Cependant sous son aspect farouche, Maoroua cachait un cœur profondément déchiré ; le regret avait immédiatement suivi le coup funeste qu'il avait porté à Maoroua ; il se rappelait combien il l'avait aimé, et ne comprenait pas qu'il eût pu lui donner la mort pour une insulte qui maintenant lui semblait légère.

La femme et les enfants de Maoroua, rangés autour de lui, gardaient un silence de consternation.

Quand il se fut passé deux heures sans que personne eût

fait mine de s'approcher de Maoroua, celui-ci, fatigué de l'attention dont il était l'objet et de la contrainte qu'il s'imposait, rentra dans sa hutte et en laissa la porte ouverte, afin qu'on ne crût pas qu'il voulait se cacher.

Pourtant l'agitation croissait dans le village. Les vieillards se rassemblaient pour se concerter sur ce qu'il y avait à faire. Le missionnaire, averti du malheur qui venait d'arriver, se rendit chez la mère d'Otrie, tenant le crucifix dans ses mains, et accompagné des chrétiens qui allaient avec lui pour s'occuper des funérailles. L'air affligé du prêtre, le maintien grave de ceux qui le suivaient firent une vive impression sur les spectateurs. Après avoir vu défiler le morne cortége, un grand nombre se porta vers la demeure de Maoroua et se mit à crier :

— Il faut le tuer ! il faut le tuer !

En entendant ces paroles, Maoroua sortit de sa cabane ; il s'arrêta un moment sur le seuil, promenant sur la foule un regard froidement tranquille. Puis voyant que nul ne s'avançait, il marcha vers la place où était tombé Otrie. La terre avait bu son sang, mais il y restait une teinte rouge. Maoroua s'assit à cette place, et bientôt après il se coucha comme pour montrer qu'il ne voulait par se défendre. Il avait laissé chez lui son tomahawk.

Tous le regardaient avec étonnement. Cette soumission de l'homme fort les rendait interdits. Les cris cessèrent de se faire entendre, et les spectateurs s'éloignèrent successivement.

Alors se voyant seul, Maoroua se releva pour rentrer dans sa cabane ; il jeta un sombre regard sur la place rougie, et marcha lentement vers sa demeure.

Sa famille témoignait de la joie de sa présence ; mais lui, restait le front soucieux, et sans répondre aux questions qui lui étaient faites.

Sa femme, espérant le distraire, alla prendre le plus petit des enfants qui dormait dans un réseau suspendu et attaché à deux arbres. Elle le posa, sans rien dire, sur les bras de Maoroua, qui regarda machinalement l'enfant et le rendit à sa mère.

Mille pensées tumultueuses se pressaient dans sa tête. D'après les mœurs sauvages, sa vie ne lui appartenait plus, et il se demandait pourquoi personne n'était venu pour Otrie demander le prix du sang.

Quand la nuit arriva, ne pouvant plus supporter l'état d'agitation où il se trouvait, il prit des armes et se disposa à sortir.

— Où veux-tu aller? lui demanda sa femme d'un air inquiet.

— Je n'en sais rien, répondit-il, mais j'étouffe ici; je vais chercher de l'air dans un autre lieu.

— Pourquoi n'irions nous pas avec toi?

— Parce que j'ai besoin d'être seul; mais je reviendrai.

— Quand?

— Bientôt.

Et il s'éloigna.

Toute la nuit il marcha sans but, sans direction, entièrement dominé par le trouble de son esprit. C'était une de ces nuits magnifiques comme on en voit seulement dans le Nouveau-Monde. La clarté bleuâtre et veloutée de la lune pénétrait par intervalles dans les ténèbres de la forêt, où régnait une brise embaumée. Le fleuve que côtoyait Maoroua répétait dans ses eaux limpides tous les astres du firmament; un silence solennel enveloppait la terre et n'était troublé que par le bruit des pas de Maoroua et par les rares gémissements de la hulotte, auxquels s'unissait par moments le frémissement des bouleaux agités par la fraîche haleine de la nuit. Ces tableaux si bien faits pour répandre le calme dans l'âme, sont absolument sans effet sur des hommes accoutumés aux magnificences de cette nature, et dont les sens n'ont point été développés par la civilisation. Maoroua n'y prêtait aucune attention, n'y trouvait aucun soulagement; même à mesure qu'il s'éloignait en pénétrant dans des lieux inhabités, il sentait se joindre à son chagrin un malaise du cœur, causé par la privation de ses enfants et de sa femme.

Il marcha durant huit jours en côtoyant le fleuve ou s'enfonçant dans des forêts sombres, dont l'humidité chaude

et vivifiante entretient une verdure abondante et perpétuelle.

Quand la faim le pressait, il mangeait des fruits sauvages, ou bien il chassait dans la forêt et faisait cuire l'animal tombé sous ses coups. Après ces longues journées de marche que rien ne distrayait, il s'étendait le soir à l'ombre d'un arbre, ou se couchait dans l'anfractuosité du roc.

Un matin il arriva dans un lieu semé de quelques tentes. Ce fut pour lui une espèce de satisfaction de retrouver la demeure des hommes : cependant il n'en voyait point paraître. En avançant toujours, il aperçut une femme qui pleurait et tenait dans ses bras un enfant immobile. Son regard allant d'un arbre à l'autre indiquait une intention que Maoroua ne devina pas d'abord. Il s'approcha de cette femme et lui demanda quel était le sujet de ses pleurs.

Elle répondit en montrant son enfant mort.

— Et tu cherches un arbre pour y déposer l'enfant? dit Maoroua.

— Oui, répondit-elle tristement. Elle ajouta : Aide-moi à courber les rameaux de cet érable.

Maoroua saisit les branches inférieures de l'arbre toutes chargées de fleurs rouges, et les abaissa à la hauteur du bras de cette femme. Elle baisa une dernière fois l'enfant et le déposa sur les rameaux, qui, n'étant plus retenus, reprirent leur position naturelle emportant dans leur épais feuillage la dépouille du jeune enfant confié à ce tombeau aérien. Au même moment un essaim d'oiseaux aux couleurs éclatantes s'envola de dessous l'arbre, voletant à l'entour d'un air effrayé, et cherchant de nouveaux nids pour remplacer ceux dont l'enfant venait de prendre la place.

Après cette courte et gracieuse cérémonie des funérailles, Maoroua demanda à cette femme s'il ne lui restait pas d'autres enfants.

—J'en ai eu deux autres qui sont morts avec leur père dans le combat de notre tribu contre celle des Ehvans. Celui-ci était mon dernier-né, mon seul espoir, car je ne puis plus avoir ni époux ni enfant. Et maintenant je voudrais aussi

que mon corps reposât sur l'érable près de celui que je viens d'y abandonner.

La douleur de cette femme rappelait à Maoroua qu'il était la cause d'une douleur semblable. Pour ne pas s'arrêter à cette pensée, il s'informa pourquoi il n'apercevait aucun homme.

La femme répondit :

— Les Ehvans ayant trouvé notre terre plus à leur gré que la leur, s'y sont établis malgré nous. Ne pouvant parvenir à les en chasser, la tribu s'est mise en route pour choisir un autre lieu d'habitation. Nous sommes arrivés ici, où nous campons depuis deux jours, et ce matin les hommes sont partis pour mesurer l'enceinte où ils veulent former un nouveau village.

Après cette explication, Maoroua quitta ce lieu pour ne pas avoir à parler à d'autres femmes qui sortaient de dessous les tentes et le regardaient avec curiosité.

Cette communication l'avait un moment soulagé du poids de la solitude; il se décida à retourner chez lui, quel que pût être le résultat de son retour. Retournant donc sur ses pas, il marcha rapidement trois jours et trois nuits, ne prenant que peu d'instants de repos afin de revoir plutôt sa famille. Cependant vers le milieu du quatrième jour, il fut pris d'une fatigue extrême qui le força de ralentir sa marche. Le soleil lançait sur la terre des rayons brûlants, une poussière corrosive s'élevait du chemin crevassé par la chaleur. Maoroua sentait ses forces défaillir, et son regard cherchait un peu d'ombre pour s'y reposer. Il n'en voit pas d'autre que celle que présentait un rocher encore éloigné.

Maoroua s'y traîna, et il vit avec joie une source d'eau qui coulait au pied de ce rocher. Il y trempa ses lèvres desséchées et but à longs traits dans le flot limpide. Puis ayant jeté son arme sur le bord du ruisseau, il alla s'asseoir contre le rocher, et l'accablement le plongea bientôt dans un profond sommeil. Tandis que Maoroua se livrait au repos qui lui était si nécessaire, le soleil avait avancé dans sa carrière; il enveloppait le rocher d'une vapeur embrasée dont Maoroua éprou-

vait l'influence. La sueur coulait sur ses membres endoloris; un sentiment de malaise troublait son sommeil. Il fait un mouvement, ouvre les yeux, et reste pétrifié de terreur devant l'objet qui frappe son premier regard!

A quelques pas de lui, un lion est arrêté, l'œil en feu, la gueule béante et près de s'élancer sur lui!

Maoroua cherche de l'œil son arme qu'il a laissée près de la source; il essaie de la saisir, mais le lion qui l'observe entre en fureur; il bat ses flancs de sa large queue et pousse un formidable rugissement. Maoroua redevient immobile, mais il attache sur son terrible ennemi un regard si puissant de terreur et de domination que le lion fasciné se calme et se couche sur la poussière sans perdre de vue le malheureux Maoroua.

Cette affreuse position se prolongeait, et le lion ne paraissais pas disposé à la faire cesser. C'était un étrange et terrible spectacle que cet échange de regards entre l'homme et l'animal, par lequel ils se maîtrisaient l'un l'autre.

Par moment le magnétisme du regard humain semblait peser sur les paupières du lion; il les fermait rapidement comme pour se soulager et les rouvrait presque aussitôt.

En d'autres instants, c'était Maoroua, qui, en sentant cette prunelle large et ardente invariablement attachée sur lui, éprouvait une sorte de vertige. En vain il essayait de diriger son rayon visuel au-delà ou aux alentours du lion, sans cesser de le surveiller; il ne pouvait voir autre chose que cette flamboyante prunelle, qui lui semblait étendue sur toute la nature.

La nuit étant venue, la lune monta blanche et radieuse au ciel. Un calme réparateur descendit sur l'hémisphère, et rien ne changea dans la situation de Maoroua.

Il ne songeait plus à sa famille; il avait oublié le meurtre d'Otrie, ses sombres regrets. Toute sa vie était là, sur cet aride rocher! sa vie! qu'il défendait vaillamment dans un effrayant silence!

Parfois il se demandait si cette lutte allait ainsi durer jusqu'à ce que la défaillance et la faim le réduisissent à tomber

sous la dent du lion! et alors il calculait combien de jours pouvaient fournir à cette agonie.

Une nouvelle aurore éclaira la terre. Elle retrouva l'homme et le lion à la même place!...

Cependant vers l'heure de midi le lion se leva, secoua sa crinière et marcha lentement vers la source en fixant un regard oblique sur Maoroua.

Celui-ci, au premier mouvement du lion, pensa qu'il allait être attaqué. Il voulut se mettre en garde, mais ses membres engourdis ne purent se mouvoir. D'ailleurs le lion, au premier essai de Maoroua, s'arrêta subitement, se mit à rugir comme la veille, et parut de nouveau prêt à s'élancer sur sa victime.

Rassuré en voyant Maoroua reprendre son immobilité, il continua sa marche vers la source de la manière que nous avons dite.

Après s'y être désaltéré, il regarda autour de lui en ramenant toujours les yeux vers Maoroua, puis il monta au sommet du rocher où il se plaça comme en sentinelle.

Maoroua n'en pouvait plus douter, il était une proie que le lion réservait à sa faim!

Il regardait avec un sombre désespoir son arme à quelques pas de lui, et pourtant, dans l'état de faiblesse où il était, il n'aurait pu s'en servir avec avantage.

Le soleil vint comme la veille envelopper le rocher et lui donner un degré de chaleur insupportable. Maoroua ne pouvait y poser ses pieds nus; il les soulevait en l'air l'un après l'autre. Les déchirements d'estomac produits par le manque de nourriture, le besoin de sommeil vinrent ajouter aux horreurs de cette position.

Ainsi se passa cette seconde journée, ainsi se passa la seconde nuit!

Les forces de Maoroua s'éteignaient; un nuage brûlant flottait sur sa vue, des bruits étranges frappaient son cerveau et bourdonnaient à ses oreilles. Par moments il se soulevait, retenait sa respiration pour mieux écouter; il espérait que ces bruits venaient des pas de quelque Indien traversant le pays; puis ne voyant rien paraître et retrouvant les mêmes sons

autour de lui, il étreignait le rocher de ses mains crispées, et jetait sur son ennemi un regard de rage et de désespoir. Plusieurs fois il eut la pensée d'en finir avec cette agonie en allant au-devant du lion, et chaque fois son état de faiblesse le fit retomber sur le rocher.

Vers l'heure de midi, le lion alla comme la veille boire à la source. Maoroua le suivait d'un œil morne et rendu stupide par la souffrance. Tout en buvant, le lion relevait la tête d'un air inquiet; un sourd grondement sortait de sa poitrine, et ses yeux roulaient terribles et menaçants sous son large front plissé par la crainte.

Tout-à-coup un coup de feu partit derrière les broussailles: le lion poussa un rugissement et s'enfuit du côté opposé.

La décharge de cette arme fit jeter un cri de surprise à Maoroua; il se trouva sur ses jambes comme par un mouvement électrique.

— A moi! cria-t-il.

Puis il voulut faire un pas; mais ses ongles et la peau de ses pieds brûlés par le soleil se détachèrent, ses genoux fléchirent, il tomba sur le chemin.

Son cri avait été entendu par le voyageur qui avait tiré pour faire fuir le lion; ce voyageur était le missionnaire se rendant chez les Ehvans pour y porter les enseignements chrétiens. Il descendit de cheval et s'approcha de Maoroua. En le voyant presque inanimé, il approcha des lèvres du mourant une gourde remplie de la boisson favorite des sauvages, et lui demanda avec sollicitude s'il avait été attaqué par le lion.

Réconforté un moment par le breuvage qu'il venait de prendre, Maoroua regarda d'un air sombre le missionnaire en disant:

— Éloigne-toi, robe noire, je ne veux pas de tes secours.

— Je m'éloignerai, mon ami, puisque tu le désires, répondit le prêtre avec douceur, mais quand tu auras repris des forces pour retourner chez toi.

Maoroua ne répliqua pas; il sentait qu'il ne pouvait se passer d'un appui, et les mortelles heures qui venaient de

s'écouler lui rendaient trop précieuse la vue d'un être humain pour ne pas imposer silence à son ressentiment contre le saint homme.

Celui-ci tira de la boîte qui renfermait ses provisions les aliments dont Maoroua avait un si grand besoin, puis il enveloppa ses pieds saignants avec des feuilles de palmier trempées dans l'eau fraiche.

Après le repas, le prêtre aida Maoroua à monter à cheval, et se mit en croupe pour le soutenir en cas d'une nouvelle défaillance.

Vers le soir ils s'arrêtèrent. Le missionnaire conduisit Maoroua dans l'enfoncement d'un taillis, lui fit un lit de feuilles sèches, et après l'avoir obligé à prendre le reste des aliments renfermés dans la boîte, il s'éloigna pour lire son bréviaire, tandis que le cheval se délassait en broutant l'herbe de la forét.

Quand le missionnaire eut achevé ses prières, il revint auprès de Maoroua qui continuait à garder le silence ; il alluma du feu pour éloigner les bêtes féroces, et se coucha ensuite auprès du blessé.

Le lendemain ils se remirent en route et arrivèrent au village vers la fin du jour. Lorsque Maoroua entra dans sa cabane, sa femme et ses enfants poussèrent des cris de joie, et lui, se tournant vers le missionnaire qui se préparait à le quitter, il dit en lui serrant la main et le montrant à sa famille:

— Celui-ci est mon ami.

— Vous serez aussi le mien, répondit le prêtre en lui faisant un geste affectueux d'adieu.

Maoroua eut besoin de plusieurs jours de repos pour se rétablir. Il apprit de sa femme que le lendemain de son départ, le missionnaire, après avoir placé dans la terre le corps d'Otrie, s'était rendu dans l'assemblée des vieillards qui délibéraient sur la punition à infliger à Maoroua, et qu'il avait obtenu d'eux qu'aucune vengeance ne serait exercée contre le meurtrier.

Cette nouvelle obligation ajouta à la reconnaissance que Maoroua sentait déjà pour son bienfaiteur. A son tour il

raconta de quel danger l'avait délivré le missionnaire et les bons secours qu'il en avait reçus.

Sa famille écouta avec effroi le récit de Maoroua, et elle partagea ses sentiments pour la *robe noire.*

Maoroua, sentant ses forces revenues, reprit ses habitudes un moment interrompues; mais il ne put ressaisir avec elles la conscience de sa fière indépendance et de sa supériorité sur les habitants du village. Les cœurs et les visages n'étaient plus pour lui ce qu'ils avaient été. On ne venait plus le prendre pour arbitre, on ne recherchait plus ses avis; il semblait être devenu étranger à sa tribu. L'arbre qui avait servi un moment au culte improvisé par Maoroua avait été abattu ; enfin, sans que personne s'adressât à lui, il lisait le reproche dans l'aspect des habitants et dans les choses mêmes. Cet état lui devint insupportable; il tomba dans un sombre ennui dont les caresses des siens ne pouvaient le distraire, et qui le suivait dans ses courses pour la chasse ou la pêche.

Un jour, après avoir rêvé quelques moments, il se leva tout-à-coup en disant : Cela est juste. Et il marchait vers la porte.

Sa femme le regardait d'un air surpris :

— Tu ne prends pas tes armes? lui demanda-t-elle.

— Je n'en ai pas besoin, répondit-il, et sans rien ajouter il franchit le seuil de sa demeure.

Il se rendit auprès de la mère d'Otrie.

La pauvre vieille femme était assise devant sa cabane; elle tenait dans ses doigts un chapelet formé de graines noires. Ses lèvres murmuraient la prière de l'Ange à Marie ; mais l'expression triste de son regard montrait que sa pensée n'était pas avec ses paroles.

En entendant le bruit des pas de Maoroua, elle tourna la tête de son côté et fit un geste d'étonnement.

Lorsqu'elle le vit s'arrêter devant elle, elle dit d'une voix émue:

— Que viens-tu faire ici?

— Femme, répondit Maoroua, j'ai tué ton fils...

— Je le sais bien, dit la mère en l'interrompant et versant des larmes ; pourquoi venir t'en vanter?

— Ce n'est pas là ce que je veux, dit Maoroua avec l'accent du regret; mais écoute. Si j'ai frappé ton fils, c'est parce qu'il m'avait insulté; pourtant cela n'empêche pas qu'il ne t'appartînt et que sa vie ne fût précieuse pour toi. Je viens donc me mettre à ta disposition. Ordonne de moi comme tu le voudras; arme le bras d'un de tes amis, je ne me défendrai pas, car maintenant mes jours sont comme un poids sur ma tête.

— Il est vrai, reprit la mère, qu'en m'ôtant le fils qui m'était cher, tu m'as ôté l'appui de ma vieillesse; mais si à mon tour je prenais ta vie, cela ne me consolerait pas et n'améliorerait point ma situation. Donne-moi plutôt l'aîné de tes fils à la place du mien que tu as tué, et tout sera effacé.

— Mère, répondit Maoroua, le plus grand de mes fils n'a que dix ans, il ne pourrait te rendre aucun service et te serait même à charge.

— Du moins ma cabane ne serait plus vide, et tu lui dirais de m'aimer comme sa mère.

— Accepte plutôt ce que je te propose. Je suis en état de te nourrir et de t'aider, moi; si tu veux me prendre à la place de ton fils, je ne négligerai rien pour te rendre heureuse tout le temps que tu vivras.

— Eh bien! qu'il soit fait comme tu le désires. J'aurais pourtant voulu en parler au prêtre.

— Il ne t'empêchera pas de nous recevoir, car il est aujourd'hui mon ami comme le tien.

Et Maoroua raconta à la vieille femme la scène du désert. Puis il ajouta :

— Je sais encore que c'est la *robe noire* qui a plaidé pour moi dans l'assemblée des vieillards.

— Et à moi, reprit la mère, il disait que je devais te pardonner pour l'amour du dieu Christ, et afin de revoir mon cher fils dans les pays du ciel.

Maoroua se fit répéter les paroles du missionnaire, et il en paraissait touché.

Prenant ensuite la main de la vieille femme, il dit :

— Je vais chercher ma famille et t'amener d'autres enfants.

Cet arrangement, tout-à-fait dans les mœurs des sauvages de l'Amérique, satisfit tout le monde; et quand on vit les soins qu'avait la famille entière pour la mère d'Otrie, on cessa d'éviter Maoroua, qui reprit sa réputation d'homme fort et vaillant.

Le missionnaire revint peu satisfait de son séjour chez les Ehvans, trop cruels, trop dissolus pour accueillir la religion qui les condamnait et les aurait forcés de changer de vie. Après quelques tentatives infructueuses, le missionnaire dut les quitter pour revenir prendre la direction de son petit troupeau.

Maoroua parut heureux de ce retour, et sa conduite envers la mère d'Otrie fut approuvée du missionnaire.

Un jour Maoroua dit brusquement à celui qu'il appelait maintenant son ami :

— Je désire que tu me donnes le baptême; la mère m'a dit que les chrétiens se revoient dans les pays d'en haut: je veux aller serrer la main d'Otrie.

Le missionnaire encouragea les dispositions de Maoroua; et après l'avoir instruit ainsi que les membres de sa famille des devoirs du christianisme, il imprima sur leurs fronts le signe sacré des enfants du Christ.

PAUVRE LUCY!

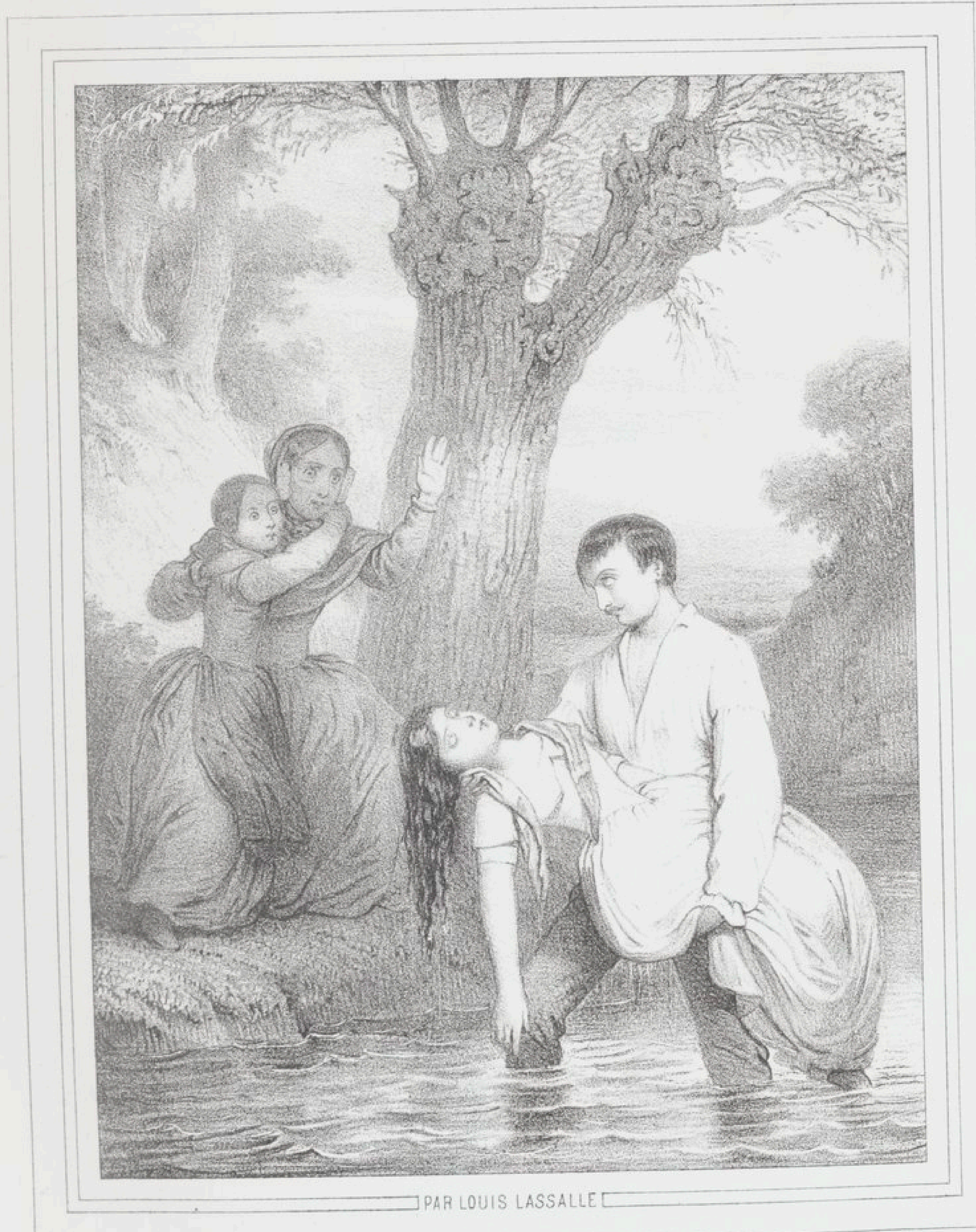
PAR

Mme ÉLISE VOÏART.



La sensibilité est une heureuse disposition du cœur qui rend aimable et bon celui qui la possède : mais cette charmante faculté, source des plus douces et des plus pures jouissances, devient trop souvent une sorte de malheur pour ce-

Pauvre Lucy!



Richard reparut tenant dans ses bras le corps inanimé de la jeune infortunée.

lui qui en est doué, lorsque la raison n'en règle pas les mouvements, ou n'en sait pas modérer les excès. Il en est de même des sentiments vers lesquels ce doux penchant nous entraîne : les meilleurs, comme les plus légitimes, ont besoin de sentir ce frein salutaire, qui n'est autre chose qu'une pieuse et confiante soumission à la volonté de Dieu. Un fait simple et touchant, qui m'a été autrefois raconté, servira de développement à cette vérité, qu'il est bon de répéter souvent aux jeunes filles, pour les prémunir contre les dangers d'une sensibilité trop exaltée.

Dans la partie méridionale du Yorkshire, en Angleterre, au fond d'une vallée ombreuse et retirée, et que traversait un frais ruisseau dont les eaux allaient alimenter un lac à son extrémité, on voyait, il y a peu d'années encore, une vieille ferme de l'aspect le plus pittoresque et en même temps le plus négligé. Le riche propriétaire, occupé d'exploitations plus considérables dans les environs d'York, avait laissé cette habitation isolée et de peu de rapport aux soins d'un ancien serviteur et d'une femme presque aussi vieille que lui, pour en tirer tout le parti qu'ils pourraient, y élever de la volaille, soigner quelques récoltes, et faire paître une couple de vaches dans les bois. Margerie, c'était le nom de la fermière, avait été attachée, en qualité de nourrice, au service d'une famille de riches marchands que de fausses spéculations avaient ruinés en peu d'années. L'enfant qu'elle avait nourrie, devenue une belle jeune fille, après avoir épousé, au temps de la fortune de ses parents, un officier de mérite, se vit tout-à-coup réduite à la plus fâcheuse position par la perte presque successive qu'elle fit de son mari et de son patrimoine.

Demeurée veuve avec trois enfants en bas âge, Mme Hettly chercha d'abord dans l'exercice de ses talents les moyens de subvenir aux besoins de sa jeune famille. Pendant quelque temps ses ressources y suffirent; mais bientôt la santé de la courageuse jeune femme se ressentit de cette existence trop laborieuse. Née à la campagne, et jusqu'à l'époque de ses malheurs presque habituée à y vivre, le séjour de la ville ajoutait encore aux désagréments de sa position. Ce fut alors

que le hasard, ou plutôt la bonté de la Providence, qui dispose les choses et place sur le chemin de la vie les éléments de ce qui doit en adoucir ou améliorer le cours, lui fit rencontrer la bonne femme qui avait soigné son enfance. Celle-ci, que des liens de reconnaissance autant que d'affection attachaient à la famille qu'elle avait servie, conjura sa chère enfant de venir partager la paix et l'espèce de bien-être dont elle et son mari jouissaient à la vieille ferme d'Aberleig. Cette proposition, faite de cœur, fut acceptée de même. On ne prit que le temps nécessaire à l'exécution de ce projet, et, au bout de quelques jours, Margerie, qui s'était hâtée de retourner chez elle pour prévenir son mari et tout disposer pour l'arrivée de ses hôtes, se trouva heureuse et fière de recevoir sous son toit hospitalier sa chère maîtresse et ses trois enfants.

Par suite de ce changement d'habitation, la santé de la jeune veuve se rétablit, et bientôt une circonstance favorable vint encore améliorer sa situation. Une nouvelle industrie venait d'être introduite dans le pays : c'était le tressage de la paille à la manière d'Italie, pour la confection des chapeaux de femmes. On proposa à Mme Hettly de s'adonner à ce travail léger, facile, et dont les résultats étaient alors très-avantageux. Elle accepta ; l'apprentissage ne fut pas long : bientôt la jeune dame devint habile, et en peu de temps, aidée par ses deux petites filles, elle se vit en état, non-seulement d'envoyer son fils au collége de *** pour y continuer l'éducation qu'elle-même avait commencé à lui donner, mais encore d'envisager l'avenir sans effroi, puisque maintenant, outre l'asile qu'elle devait à la reconnaissante amitié, elle trouvait dans ce travail modeste, mais assuré, du pain et un état à donner à ses enfants.

Toutefois, au bout de quelques années, cette humble prospérité, qui eût suffi longtemps à la pauvre mère, fut cruellement troublée. L'aimable Lucy, sa fille aînée, alors âgée de dix ans, à la suite d'une affection des yeux qui paraissait légère, perdit tout-à-coup la vue; la nature de cette cécité imprévue fut telle, que ni les plus habiles médecins appelés à grands frais, ni même la consultation des premiers oculistes de la

capitale, où la malheureuse mère avait conduit sa fille, rien ne put y porter remède; et la Faculté déclara que la malheureuse enfant était aveugle pour toute sa vie.

Ce funeste événement répandit une grande consternation dans ce petit cercle jusqu'alors si joyeusement animé par le contentement modeste et l'aimable gaîté de l'enfance, et il fallut à Mme Hettly tout ce qu'une grande soumission à la volonté de Dieu peut donner de force et d'énergie au cœur d'une mère pour accepter ce malheur sans murmure et aider son enfant à en supporter le poids.

En cela, elle fut puissamment aidée par son fils et sa plus jeune fille, qui redoublèrent de soins et de tendresse pour leur malheureuse sœur : c'était à qui préviendrait ses désirs ou inventerait quelque nouveau moyen pour l'affranchir des embarras de sa cécité. Richard, le jeune garçon, âgé alors de quatorze ans, lorsqu'il venait passer ses jours de congé à la ferme, en employait tous les instants au service de la pauvre aveugle.

Il lui avait fait un châssis de la dimension d'un cahier de papier, divisé à l'intérieur par des tringles de bois minces, pour qu'elle pût écrire facilement et nettement, en suivant dans les intervalles, comme sur autant de lignes, le bord des planchettes. Il lui avait apprivoisé une linotte dont les doux chants la réjouissaient pendant son travail ; car ses doigts intelligents n'avaient pas, malgré sa cécité, cessé de tresser la paille. Richard, attentif à tout ce qui aurait pu lui nuire ou embarrasser sa marche, disposait tout dans la cour, dans le verger, et jusque sur les bords du ruisseau, pour assurer la sécurité de ses promenades. Un pont solide, mais étroit, traversait le ruisseau : il le garnit d'une balustrade de bois rustique qui permettait à la pauvre Lucy d'aller s'asseoir sous un gros tilleul où, au printemps, elle aimait à entendre le doux bruit des abeilles voltigeant sur les fleurs, et, en automne, à écouter le chant mélancolique du rouge-gorge perché sur sa plus haute cime.

Martha, sa jeune sœur, ne se distinguait pas moins par des soins et des attentions délicates. C'était elle qui racontait à

Lucy tous les petits événements du jardin, de la basse-cour et du colombier. Elle lui disait le rosier qui avait fleuri le premier; le nombre des petits poulets nouvellement éclos; la couleur des nouveaux couples de pigeons roucoulant sur le toit; elle lui faisait tâter les couveuses sur leurs nids, et fourrer la main dans le chaud et moelleux duvet où gîtaient les petits lapins; enfin, son ingénieuse amitié n'oubliait aucun de ces petits détails pleins d'intérêt pour les enfants, et qui tenaient en quelque sorte la pauvre petite aveugle en communication avec tout ce qui l'entourait.

Toutefois, la vive et rare intelligence de Lucy venait merveilleusement en aide aux soins d'une affection si tendre. Lucy, douée d'une excellente mémoire, avait fidèlement conservé toutes les notions qu'elle avait reçues avant son malheur. Ainsi, non-seulement, devenue très-habile à tresser la paille, elle continuait à prendre part à ce travail, ressource de la famille, mais encore elle cherchait à n'être à charge à personne: elle savait se diriger partout seule, et même remplir une foule de petites fonctions domestiques avec autant de promptitude que de dextérité. A la voir ainsi occupée ou parcourir la maison, la basse-cour, la laiterie, se promener dans le verger, ou rassembler les blanches oies qui s'ébattaient sur la prairie et sur les bords du ruisseau, on n'eût jamais cru qu'elle fût aveugle; et quand, assise sous le vieux porche de la ferme, autour duquel le chèvrefeuille et le jasmin jetaient comme une odorante draperie étoilée, la charmante jeune fille, les doigts diligemment occupés de son travail, prêtant l'oreille au doux chant de son oiseau favori ou aux chansons non moins joyeuses de sa jeune sœur qui, plus vive et plus étourdie, quittait et reprenait dix fois son ouvrage en un quart-d'heure pour courir après un papillon, cueillir une fleur, ou apporter une fraise mûre à la bouche de sa sœur bien-aimée; en voyant l'une pensive et recueillie, l'autre folâtre et enjouée, on n'eût su à qui donner la préférence, de la vive Martha, aux yeux noirs et étincelants, ou de la paisible Lucy, aux yeux bleus si beaux, quoique sans regard, et dans lesquels luisait quelque chose de l'azur du ciel.

Margerie et le petit nombre des serviteurs de la ferme étaient également pleins de prévenances pour la jeune aveugle, que sa douceur et sa bonté faisaient adorer de tout ce qui l'entourait.

Avec un esprit moins juste, un cœur moins généreux, Lucy, objet d'une espèce d'idolâtrie, eût pu devenir, ce qui se voit tous les jours chez les enfants trop aimés, une parfaite égoïste ; mais une autre sorte de danger résulta de cet état de choses pour la pauvre jeune fille : ce fut de développer chez elle à l'excès toute la sensibilité d'une âme aimante et passionnée ; malheureusement pour elle, son éducation avait peut-être manqué de cette religieuse direction, base et solide appui de l'âme humaine dans les emportements de la joie comme dans les mornes stupeurs du désespoir, et qui, en nous apprenant à reporter au ciel nos joies avec reconnaissance et nos chagrins avec résignation, ôte aux uns leur plus cruel aiguillon, et ajoute encore aux autres une céleste douceur.

Lucy, que rien n'avertissait du danger de se livrer ainsi qu'elle le faisait à toute la vivacité de ses sentiments, s'y abandonnait sans réserve. Et, d'un autre côté, cette disposition la rendait si gracieuse et si aimable pour tous ceux qui l'entouraient, que même sa sage et tendre mère en jouissait sans en prévoir les dangers. Il y avait pourtant des circonstances où sa tendresse maternelle aurait dû s'alarmer : c'était quand Lucy, par l'effet d'une mélancolie moins due à son état de cécité qu'à la disposition de son esprit, se livrait à de tristes ou sombres prévisions sur le sort de ceux qu'elle aimait : son frère surtout, que ses études retinrent souvent loin du foyer domestique, et qui plus tard, lorsqu'après avoir terminé ses classes il entra dans la carrière militaire, pour laquelle il avait un irrésistible penchant, devint pour Lucy l'objet de pénibles et continuelles appréhensions.

Les années ne firent qu'accroître le fâcheux développement de sa sensibilité ; et telle était l'exaltation de ses sentiments pour Richard, que ses songes pendant le sommeil, ses profondes rêveries pendant le travail, une parole dite au hasard, mais que la jeune exaltée recueillait et rattachait à l'objet de

sa constante préoccupation, jusqu'aux petits accidents de sa vie habituelle, qu'elle accueillait comme autant d'augures funestes ou favorables, tout lui semblait avoir de mystérieux rapports avec l'existence de ce frère bien-aimé. Cette préoccupation de cœur lui parut à elle-même étrange et significative Son frère servait alors en Espagne, et l'idée des dangers dont elle le supposait entouré amena Lucy à se persuader qu'elle ne reverrait plus son frère, c'est-à-dire que celui-ci ne reviendrait jamais en Angleterre. Toutefois, et quelle que fût la profonde tristesse dont la pénétra cette crainte chimérique, Lucy, qui aimait tendrement sa mère et sa sœur, renferma longtemps en elle-même ses funestes pressentiments; mais son sommeil était troublé, ses joues pâlissaient, et ses beaux yeux, qui ne lui servaient plus qu'à pleurer, se ternissaient dans des larmes furtives; mais quel triste secret peut demeurer longtemps caché à l'œil attentif d'une mère? Celle de Lucy, inquiète du changement qu'elle remarquait en elle, employa tout ce qu'une tendresse aussi vive qu'éclairée lui put suggérer pour fortifier ce cœur malade contre des terreurs presque imaginaires; elle fit plus : quand elle en connut le touchant motif, elle écrivit à son fils, au risque de nuire à l'avenir de ce dernier, lui fit part de l'état de sa sœur, et l'engagea à demander un congé pour venir, dans le plus bref délai, détruire par sa présence les sombres prévisions auxquelles une sensibilité presque maladive livrait la pauvre Lucy. Quand elle eut reçu de son fils la certitude de sa prochaine arrivée, elle en instruisit Lucy avec toutes les précautions imaginables, mais sans la prévenir du moment précis, de peur que si quelque événement imprévu empêchait Richard d'arriver au jour prescrit, la pauvre Lucy n'en fût pas trop troublée.

La nouvelle du retour de son frère, qui semblait mettre à néant ce qu'elle appelait ses pressentiments; l'espoir, non de voir, hélas! mais de serrer ce frère chéri dans ses bras; la joie dont ce retour inespéré remplissait toute la maison où Richard était tendrement aimé, tout exerça d'abord une heureuse et salutaire influence sur l'état presque maladif de sa tendre sœur. Toutefois, s'il y avait des moments où, en écoutant sa

mère, sa sœur et les vieux serviteurs parler de la prochaine arrivée de Richard et prendre les dispositions nécessaires pour son séjour à la ferme, Lucy souriait comme un ange heureux et sentait son cœur se dilater à l'idée du bonheur qui s'apprêtait pour elle, il y en avait d'autres où ce cœur, trop tendre et trop peu maître de soi, se gonflait douloureusement à la pensée qu'elle ne devait plus revoir son frère, pensée funeste qu'elle avait imprudemment nourrie, et qui, comme un serpent, lui rongeait le cœur. Celui qui l'eût observée alors eût vu, dans la pâleur subite de ses lèvres, dans le tremblement de ses doigts, dans la douloureuse contraction de ses sourcils mobiles, le ravage intérieur occasionné par cette émotion trop vive. Ce fut ce que Mme Hettly remarqua le matin même du jour où l'on attendait Richard, et elle jugea urgent de lui dire la vérité. Toutefois, procédant par gradation, elle lui dit que son frère était, non-seulement arrivé à Portsmouth sain et sauf, mais qu'il était en route pour se rendre à la ferme ; enfin, qu'il pouvait arriver d'un moment à l'autre.

Tandis que la pauvre mère cherchait par ces préparations à la prémunir contre les effets d'une joie trop subite, Lucy, qui l'avait d'abord écoutée avec un peu d'incrédulité, ensuite avec plus de confiance, l'interrompit tout-à-coup et, frappée d'une de ces terreurs sans nom auxquelles elle ne savait pas résister, elle s'écria avec angoisse : « Maman ! vous oubliez que le ruisseau est débordé, le dernier orage l'a changé en torrent furieux : Richard, dans son empressement, voudra prendre le chemin de traverse, et passer par le gué d'Aberleig; il faut sur-le-champ envoyer à sa rencontre et l'engager à suivre la grande route plutôt que de risquer ce dangereux passage. Oh ! maman, Richard est perdu s'il traverse le gué ! » Et en parlant ainsi, la malheureuse enfant, en proie à toute l'agitation de ses pensées, versait des larmes, se tordait les mains avec désespoir et conjurait sa mère d'écouter cette fois, cette seule fois, ses pressentiments. Ce fut en vain qu'on s'efforça de lui démontrer que les effets du débordement qui avait eu lieu en effet depuis quelques jours étaient connus dans le pays, que Richard arrivait dans une chaise de poste, et que,

d'ailleurs, prît-il le chemin du gué d'Aberleig, le postillon aurait assez de prudence et de bon sens pour ne pas exposer lui et ses chevaux aux dangers du passage. Rien ne persuadait Lucy qui ne cessait de répéter : « Ma mère, si vous m'aimez, envoyez, je vous prie, au-devant de Richard, car mon cœur me dit qu'il arrivera aujourd'hui un grand malheur !... » Sa mère, pour la calmer, courut donner les ordres nécessaires pour que ce qu'elle demandait fût exécuté.

Cette scène se passait dans le verger qui s'étendait derrière la ferme et qui, terminé par la prairie où paissaient les blanches oies que Lucy aimait tant, descendait en pente douce jusqu'au ruisseau en question. Ainsi que l'avait dit Lucy, ses eaux, naguère si paisibles, roulaient en vagues torrentielles ; le petit pont que la jeune fille avait coutume de traverser avec sécurité avait perdu sa balustrade, et, quoique le passage fût encore praticable avec des précautions, Lucy avait été prévenue de cette circonstance afin de lui ôter l'envie d'aller de ce côté. Tandis que Martha, demeurée seule avec elle, s'efforçait, par de douces remontrances et des caresses, de dissiper le trouble de sa sœur, celle-ci se leva tout-à-coup, pencha la tête comme quelqu'un qui écoute et s'écria en pâlissant : « Il est trop tard ; une voiture s'approche : c'est Richard ! Mon Dieu, il sera trop tard !... » Et, obéissant avec une incroyable énergie à l'impulsion de sa pensée, elle s'arrache des bras tremblants de sa sœur, la repousse loin d'elle et part comme une flèche lancée dans la direction du petit pont, dans l'espoir, sans doute, d'arriver au gué par l'autre côté du ruisseau ; mais, parvenue sur les pièces de bois que l'eau couvrait encore naguère, son pied chancela, ses mains s'étendirent dans le vide, et la malheureuse fille, ne trouvant point d'appui pour se retenir, glissa dans le torrent, se débattit un instant au milieu des ondes furieuses et disparut aux regards désespérés de tout ce qui lui était cher ! car sa mère, attirée par les cris de Martha était là ! Richard lui-même, le frère bien-aimé qui, après avoir laissé sa voiture au gué, avait remonté le cours du ruisseau, et de l'autre rive avait vu Lucy prendre le chemin du pont, s'aventurer sur ses planches, n'avait pu

arriver à temps pour empêcher cet épouvantable malheur !

Aux cris lamentables de la malheureuse famille, tout ce qu'il y avait d'habitants aux environs accourut ; cordes, bateaux, tout fut employé ; et Richard, qui s'était tout d'abord précipité dans le torrent, à l'endroit où il avait vu disparaître sa sœur, reparut enfin après des efforts qui faillirent lui coûter la vie, tenant dans ses bras le corps inanimé de la jeune infortunée.

Ce fut ainsi que, par l'excès d'une qualité aimable et touchante, dont la raison n'avait pas su gouverner les mouvements, toute une honnête famille fut plongée dans la plus profonde désolation. Si avec le temps et par l'effet d'une religieuse résignation les tendres regrets du frère et de la sœur s'adoucirent, il n'en fut pas de même de la mère, au cœur de laquelle il demeura toujours comme un remords d'avoir peut-être imprudemment développé dans sa fille le germe d'une exaltation toujours dangereuse chez les femmes, et surtout de ne lui avoir pas assez enseigné que le préservatif à tout excès blâmable était une tendre confiance en la bonté de Dieu.

LE CHIEN ERRANT

PAR

Mme LA Ctesse STELLACY DE SÉRIGNAC.



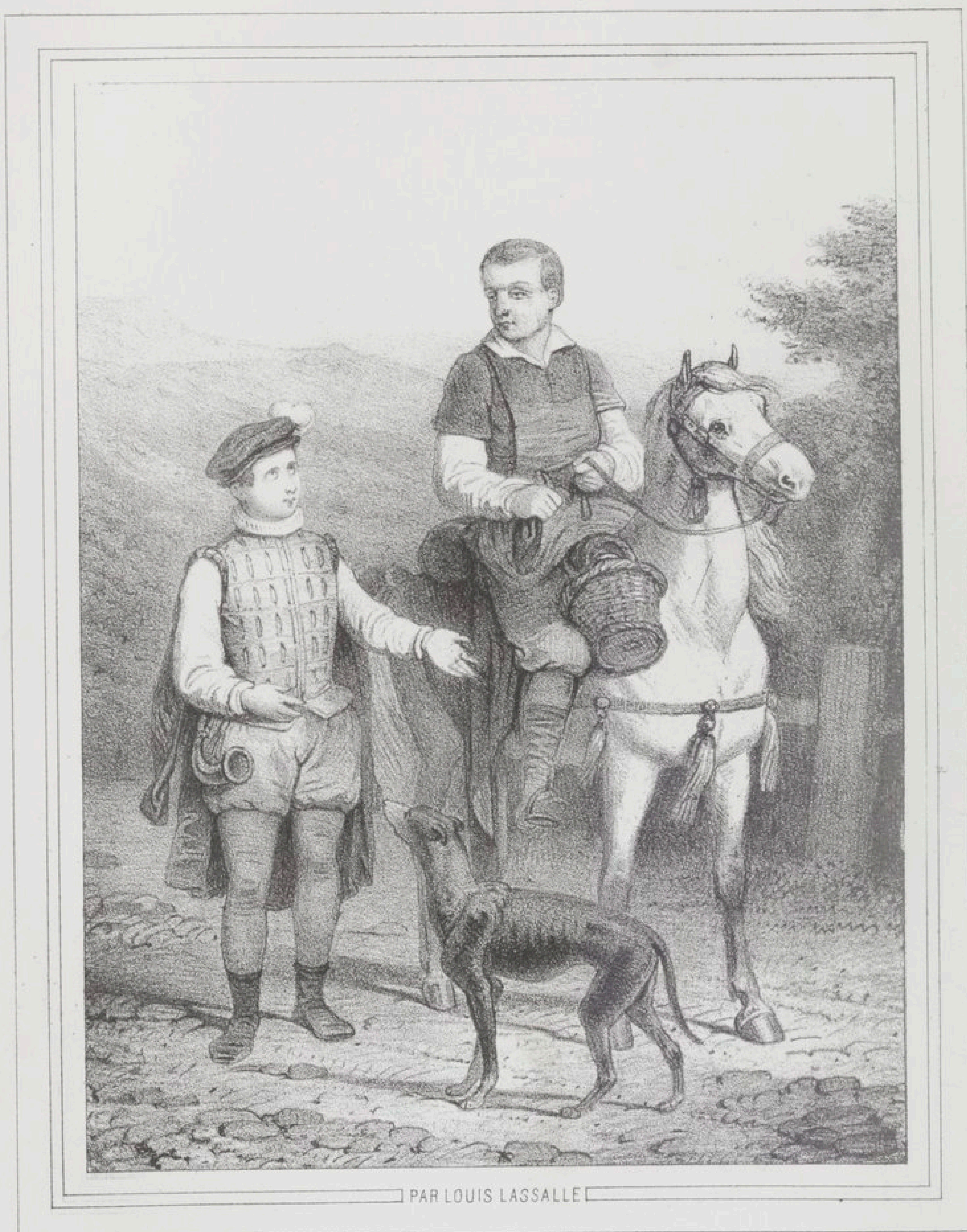
Pauvre animal errant, je traîne ma misère
En toutes les saisons, sur le bord du chemin.
Pour gîte et pour abri rien que la froide terre ;
Non, jamais au logis, jamais un peu de pain.

Jamais à mon oreille une parole amie
Ne dit de ces doux mots qui font du bien au cœur.
Pour souffrir seulement je supporte la vie.
Quoi! pas même un seul jour, un instant de bonheur!

J'entends dire de moi : « Ce chien n'a pas de race ;
« C'est un pauvre bâtard, un fort laid animal. »
Chacun impunément et m'insulte et m'agace,
Croyant qu'au malheureux tout outrage est égal.
Mais, tout laid que je suis, dans mon corps je sens battre
Je ne sais quoi pourtant qui me fait bien souffrir.
Ah! quand sur cette terre il faut toujours combattre,
Vivre un jour seulement c'est mille fois mourir.

Oui, je mourrai bientôt; je sens que je succombe
Sous le poids du malheur et des infirmités.
Qu'il est affreux, hélas! de descendre en la tombe
Quand des jours de douleur nous ont été comptés!
Lorsqu'on ne peut penser qu'après soi sur la terre
De doux yeux quelquefois se mouilleront de pleurs!
C'est jusqu'en l'autre monde emporter sa misère,
C'est traîner après soi d'éternelles douleurs.





Vous m'obligeriez, de me céder votre monture pour une couple d'heures ......

LE ROI DES MONTAGNES,

OU

LE TORT RÉPARÉ

PAR

Mme CAMILLE LEBRUN.



Non loin du village de Saint-Bonnet, et au bord du Drac, torrentueuse rivière qui prend sa source dans les montagnes du département des Hautes-Alpes et se jette dans l'Isère un peu au-dessous de Sassenage, on voit encore debout deux ou trois arceaux et quelques pans de muraille tapissés de lierre. Ce sont les seuls vestiges qui restent aujourd'hui du château de Lesdiguières qui, au seizième siècle, était la demeure de la noble mais peu opulente famille de Bonne.

L'unique héritier de cette pauvre seigneurie et de ce nom, jusqu'alors assez obscur, avait été envoyé, tout enfant, par ses parents à Grenoble, où l'un de ses oncles s'était chargé de diriger son éducation, aux frais de laquelle il subvenait généreusement. Le jeune François de Bonne, que la nature, en le douant d'une taille colossale, d'une vigueur athlétique et d'un caractère belliqueux, semblait avoir destiné à la carrière des armes, se préparait cependant par des études sérieuses à entrer dans la magistrature, selon le désir de son oncle, quand la mort soudaine de ce dernier vint mettre obstacle à l'accomplissement de ce projet. A cette époque, François avait dix-sept ans.

Notre jeune homme était de retour depuis cinq à six mois au château de Lesdiguières, où il passait presque tout son

temps à la chasse, lorsqu'un jour de l'an 1561, vers le tomber de la nuit, il se rencontra, sur la route qui longeait le Drac, avec le maître d'une petite hôtellerie située à l'entrée de Saint-Bonnet.

La poussière qui blanchissait les vêtements de ratine noire de l'aubergiste, ainsi que le harnais de la jument grise sur laquelle il était monté, indiquait que le brave homme revenait non d'une promenade aux environs de son village, mais d'une course lointaine. Effectivement, Pierre — c'était son nom — arrivait de Gap, ce que savait bien le jeune seigneur de Lesdiguières. Aussi, arréta-t-il l'hôtelier, qui l'avait salué en ôtant révérencieusement son bonnet de laine, pour lui demander quelles nouvelles il rapportait de la ville.

« Ma foi, monsieur de Bonne, répondit Pierre, je ne me suis informé à la foire de Gap de rien autre chose que du prix de l'huile d'olive, de l'orge et du porc salé, lequel prix m'a paru si élevé que j'ai renoncé à faire mes approvisionnements pour l'année, comme à l'ordinaire. On attribue la cherté excessive de ces denrées à la grande quantité de vivres que consomment les troupes de M. de Saint-André, qui...

— Comment! interrompit le jeune de Bonne, le maréchal est à Gap en ce moment?

— Non pas; mais une partie des troupes qu'il a sous son commandement, à Lyon, l'a devancé à Briançon, où on l'attend lui-même d'un moment à l'autre.

— Vraiment! s'écria François; et vous prétendiez, maître Pierre, ne savoir point de nouvelles? Celle-là est pourtant assez intéressante!... Pour que M. de Saint-André ait reçu de Sa Majesté l'ordre d'aller renforcer la garnison déjà nombreuse de la forteresse de Briançon, il faut qu'on s'attende à quelque attaque du côté de la Savoie.

— Tant pis, tant pis, murmura l'aubergiste. Notre pays est déjà assez appauvri... S'il doit être encore dévasté par les gens de guerre qui, amis ou ennemis, ne prennent point de souci de la misère du laboureur et de l'artisan, Dieu seul sait ce que nous deviendrons! »

En achevant ces mots, que le jeune seigneur de Lesdi-

guières n'avait probablement pas entendus, car il était devenu subitement pensif, Pierre donna à sa monture, pour la faire avancer, un léger coup de houssine; ce mouvement tira aussitôt François de Bonne de sa rêverie; saisissant la bride de la jument, afin de l'empêcher de se remettre en marche, il dit à l'aubergiste de ce ton insinuant que les nobles d'autrefois, tout hautains qu'ils étaient, savaient prendre avec leurs inférieurs quand ils n'avaient pas le moyen de forcer leur volonté :

« Mon brave homme, il n'y a pas loin d'ici à votre logis; vous pourriez le gagner à pied sans vous fatiguer, d'autant plus que voilà bien près d'une demi-journée que vous êtes en selle... Donc, vous m'obligeriez de me céder votre monture pour une couple d'heures...

— Oui dà, monseigneur, repartit Pierre, auquel la surprise causée par cette proposition inopinée n'ôta pas sa présence d'esprit, et qui, de même que son noble interlocuteur avait jugé à propos d'exprimer sa demande en termes polis et gracieux, crut devoir formuler son refus de la façon la plus respectueuse; oui dà, ce serait de grand cœur que je sauterais à bas de cette jument pour vous y laisser monter. Mais, outre qu'elle ne m'appartient pas et qu'il faut que je la reconduise à l'écurie du père Mallard le vigneron, qui me l'a prêtée pour me rendre à la foire, la pauvre bête, qui est vieille et poussive, ne saurait trotter plus longtemps.

— Ne vous inquiétez de rien de tout cela, maître Pierre, reprit le jeune homme. Le père Mallard est aussi aise que vous quand il peut être agréable en quelque chose à quiconque porte le nom de Bonne. Cela est si vrai qu'il m'a souvent offert de me prêter son cheval... D'ailleurs, c'est lui qui approvisionne de vin la cave de mon père...

— Ce qui n'est pas pour lui un grand avantage, se dit mentalement l'hôtelier, ayant lui-même plus d'une fois fourni des pâtés de gibier, des jambons et autres comestibles au seigneur de Lesdiguières, dont la table était peu délicatement et peu abondamment servie à l'ordinaire, et qui se trouvait obligé, lorsqu'il recevait quelque hôte ou quelque voisin de distinction, de recourir au garde-manger et au talent culi-

naire de l'aubergiste de Saint-Bonnet. Celui-ci savait par expérience que le paiement des fournitures faites à la maison de Bonne était difficile à obtenir.

— Quant à la crainte que votre monture soit hors d'état de me rendre le service que je désire d'elle, continua François, point n'est besoin, mon digne hôtelier, de vous en préoccuper... Nous irons au pas, je vous le promets, jusqu'à l'habitation du garde-chasse, qui est située, comme bien vous savez, à un quart de lieue du village, sur la lisière du bois de Charençay. Nous reviendrons de même, et je ramènerai la jument au père Mallard, afin d'éviter qu'il vous fasse aucun reproche pour avoir tardé à la lui rendre.

— Non, non, M. de Bonne! C'est à moi que le vigneron a prêté son cheval, c'est moi qui dois le lui ramener, et il me rendrait certainement responsable de... »

Mais François, dont le caractère était aussi impatient qu'opiniâtre, interrompit encore une fois Pierre dans l'énumération de ses motifs pour lui refuser le léger service qu'il lui demandait; le jeune homme mit tant de vivacité, tant d'obsession dans ses instances, que l'aubergiste, demi-persuadé, demi-vaincu, descendit enfin de sa monture, sur laquelle François s'élança aussitôt. Toutefois, il se montra d'abord fidèle observateur de sa parole, au point de modérer l'allure de la jument qui, de sa volonté privée, s'avisait de prendre l'amble. Après l'avoir suivi du regard jusqu'à ce qu'un détour du chemin l'eût dérobé à sa vue, l'aubergiste dirigea ses pas vers sa demeure.

Avant d'y arriver, Pierre, toujours inquiet du sort de la pauvre bête qui se trouvait maintenant à la merci d'un écervelé, eut la fantaisie de gravir un monticule, d'où l'on voyait la grande route s'étendre bien loin au-delà du bois de Charençay. De cet endroit, l'hôtelier aperçut un cavalier galopant au milieu d'un épais nuage de poussière...

« Ah! mon Dieu! s'écria-t-il, si c'était M. de Bonne! la jument du père Mallard ne résisterait pas à une si rapide course... Mais non... grâce au ciel, ce n'est point lui! Il voulait seulement aller jusqu'à la maison du garde-chasse, et ce

cavalier vient de dépasser le bois de Charençay... Me voilà bien tranquille, et vraiment je ne sais pourquoi je me tracassais par des craintes sans fondement... Un seigneur de Lesdiguières ne manquerait pas ainsi à sa parole. »

Tout en cherchant à se rassurer, l'aubergiste de Saint-Bonnet descendit le monticule et regagna en quelques minutes sa maison, qu'il trouva pleine de monde.

Marion, la femme de Pierre, était si occupée à servir les nombreux voyageurs que la foire de Gap attirait dans cette ville, qu'elle ne remarqua pas l'air soucieux du brave homme, qui, peu d'instants après son arrivée, se mit à table avec ses hôtes pour souper. Mais à peine eut-il mangé l'assiettée de soupe d'orge et de haricots qui lui fut servie par sa femme comme aux autres convives, que, sans goûter aux œufs à la crème, au quartier de chevreau rôti ni aux châtaignes séchées et cuites dans du lait dont se composait le copieux repas préparé pour les voyageurs, il avala un verre de vin et, prétextant une extrême lassitude, alla se mettre au lit.

Le lendemain matin, Pierre, qui n'avait guère fermé l'œil de la nuit, tant son esprit était troublé par la peur qu'il ne fût arrivé quelque accident à la jument grise, se leva de fort bonne heure et descendit dans la cuisine, où il trouva sa femme.

Celle-ci, ne s'était point couchée, non plus que sa servante, car leurs quatre bras suffisaient à grand' peine au surcroît de besogne qui leur était survenu, et dont, au reste, Marion n'avait garde de se plaindre. Tout au contraire, sa bonne humeur naturelle s'en trouvait augmentée, car elle pensait avec satisfaction au gain qu'elle et son mari allaient retirer du passage de tant de voyageurs.

« Çà, mon homme, dit l'hôtelière en voyant paraître Pierre, à présent que tu as bien reposé, tu vas me raconter, n'est-ce pas, ce que tu as fait à Gap?... Tes achats sont-ils considérables? Combien nous apportera-t-on de muids d'huile, de sacs de blé noir et d'orge?

—Je n'ai rien acheté, répondit l'aubergiste en interrompant sa femme; les prix des denrées se tiennent si haut cette année

à la foire, que j'ai jugé prudent de n'y point faire de provisions; mieux vaudra nous les procurer, au fur et à mesure qu'elles nous manqueront, chez les fermiers d'alentour.

— En ce cas, reprit Marion, ce n'était pas la peine d'emprunter le cheval du père Mallard... Quoique le cher homme prétende nous prêter gratuitement sa bête, il sait toujours trouver moyen de se faire récompenser d'une façon ou d'une autre de son obligeance: tantôt c'est un repas qu'il vient prendre avec un de ses parents montagnards venu en visite chez lui, lequel repas ne nous est jamais payé; tantôt c'est une mesure de châtaignes ou de noix sèches que sa petite fille vient nous demander; quelquefois aussi, ce sont nos pommes, qu'il trouve admirablement conservées, et dont il nous emporte les plus belles pour faire de la tisane à sa vieille tante.

— Je sais, comme toi, que le vigneron est passablement intéressé et avaricieux, dit Pierre.

— Et processif, ajouta sa femme. Le bruit court qu'il veut *actionner* ce pauvre Colomban, dont le champ est contigu au sien, et qui, en l'ensemençant, a un peu empiété sur la chenevière de Mallard, auquel, cependant, il a offert tout de suite d'abandonner la récolte de ce coin de terre.

— Oh! s'écria l'aubergiste, notre voisin le vigneron ne peut pas être assez déraisonnable pour intenter un procès à ce sujet à Colomban.

— Si fait! il soutient que le chenevis qu'il voulait semer dans son terrain lui aurait rapporté bien plus que le sarrasin dont l'autre consent à lui laisser le produit, quoiqu'il ne soit pas démontré clairement que ce carré de terre appartienne au père Mallard. D'aucuns affirment au contraire... Mais voilà le vigneron lui-même qui s'approche, dit en s'interrompant Marion. »

Tout en épluchant des oignons pour préparer la soupe qu'elle comptait servir à ses hôtes au déjeuner, la bonne ménagère donnait de temps en temps un coup-d'œil en dehors de sa cuisine, qui se trouvait de plain-pied avec la rue.

« Je ne pense pas, continua-t-elle, que ce soit chez nous qu'il vienne de si grand matin.

— Il faut l'espérer, dit Pierre évidemment troublé. »

Le brave homme craignait que le vigneron, mécontent de l'état dans lequel François de Bonne lui avait peut-être, la veille, ramené sa jument, ne vînt lui reprocher sa condescendance envers le jeune de Lesdiguières.

« Pourvu qu'il ne s'avise pas de prétendre que sa bête est devenue fourbue par ma faute ! » ajouta tout bas l'aubergiste, dont l'inquiétude secrète venait d'être encore avivée par les réflexions de sa femme sur le caractère rapace et chicanier du père Mallard.

« Est-ce qu'il n'était pas chez lui hier au soir, quand tu lui as ramené son cheval ? demanda Marion à son mari. »

Mais avant que celui-ci eût eu le temps de répondre à cette question, elle recommença à s'exclamer d'un ton qui témoignait un étonnement si excessif, que Pierre acccourut à son tour sur le seuil de sa porte pour en connaître la cause.

Alors il vit s'avancer, du côté opposé à celui par lequel arrivait le vigneron, le vieux seigneur de Lesdiguières, monté sur un palefroi boiteux et borgne, l'unique habitant des écuries du château, où on le gardait autant par reconnaissance des anciens services qu'il avait rendus à ses maîtres, que par impossibilité de le remplacer. Or, malgré le peu d'utilité journalière dont le pauvre invalide était alors à la famille de Bonne, il lui était cependant indispensable en quelques rares occasions où le châtelain se voyait forcé, par des circonstances exceptionnelles, de sortir de sa demeure. En ce temps, un noble aurait cru déroger en se promenant à pied hors de son domaine comme un *manant* ou un *vilain*, ainsi qu'on appelait le paysan et le bourgeois.

« Où donc se rend M. de Bonne à cette heure ? s'écria encore l'hôtelière. »

Quant à Pierre, il était trop bouleversé pour pouvoir formuler ses propres pensées par des paroles. A la vue de ces deux visiteurs (le vieux seigneur paraissait se diriger, lui aussi, vers la petite auberge de Saint-Bonnet), un pressentiment de malheur avait oppressé le cœur de l'hôtelier.

« Tu n'es pas encore remis, à ce qu'il paraît, de la fatigue

que tu as éprouvée hier, car jamais je ne t'ai vu si pâle et si défait qu'en ce moment, remarqua Marion. —Tiens! poursuivit-elle en regardant le vigneron, qui ne se trouvait plus qu'à quelques pas de l'auberge, notre voisin n'a pas trop bonne mine non plus... Il me semble même qu'il a l'air tout courroucé.

« Bonjour, père Mallard! » cria la bonne femme d'un ton enjoué par lequel elle espérait peut-être parvenir à dérider le visage sombre du vigneron.

La préoccupation de ce dernier était si profonde, qu'il n'entendit seulement pas la salutation de sa voisine.

« Maître Pierre, dit-il d'une voix sourde, je viens vous chercher pour que vous voyiez, *de vos yeux,* l'état dans lequel est à présent ma jument grise, une bête qui, hier encore, était ingambe et vigoureuse s'il en fut, que je vous avais confiée par pure obligeance et bonne amitié, et qui vient de m'être rendue si harassée, si pantelante, qu'il ne lui reste plus, je crois, que quelques heures à vivre.

— Quoi ! balbutia Pierre, c'est dans ce triste état que M. François de Bonne vous a ramené votre cheval? »

Au même instant, on entendit une voix demander avec un accent impérieux :

« Qui a prononcé le nom de mon fils?

— Monsieur de Lesdiguières, répondit le vigneron, c'est maître Pierre, que voici, et à qui, ce me semble, la tête a un peu tourné ; car, à l'entendre, ce serait M. François de Bonne qui aurait dû me ramener ma jument grise... C'est une idée passablement folle...

— Mais comment donc votre cheval vous est-il revenu? demanda Pierre.

— Quelle témérité est la vôtre! s'écriait presque en même temps le vieux seigneur, que vous osiez mêler le nom de Bonne à vos discussions?

— Ma jument m'a été ramenée par un petit gardeur de pourceaux, auquel le cavalier qui la montait l'a remise hier au soir sur la route de Gap, en lui recommandant de la conduire à Saint-Bonnet, où le premier villageois qu'il rencontrerait

lui indiquerait la demeure de celui à qui elle appartient.

— Eh bien! affirma l'aubergiste, ce cavalier, c'était, je vous le répète, M. François de Bonne, qui, bon gré mal gré, s'est emparé de ma monture, c'est-à-dire de votre bête, père Mallard, pour aller se promener jusqu'au bois de Charençay...

— Ainsi, reprit le châtelain de Lesdiguières en fronçant les sourcils d'une façon formidable, de votre propre aveu, c'est vous, misérable hôtelier, qui avez facilité à mon fils les moyens de s'enfuir du toit paternel?

— Quoi! s'écrièrent ensemble Pierre, Marion et le père Mallard, tous trois presque également stupéfaits, M. François de Bonne n'a pas reparu depuis hier au château?

— Non vraiment, puisque je me mets moi-même à sa recherche... Et malheur à vous, maître Pierre, si je ne parviens pas à savoir ce qu'il est devenu!

— Mon Dieu, monseigneur, s'écria Marion toute tremblante, car à cette époque les nobles étaient très-redoutables et très-redoutés, calmez-vous, je vous en supplie! Je suis sûre que mon homme n'a rien à se reprocher au sujet de la fuite de monsieur votre fils.

— Si je n'avais pas absolument ignoré son projet de fuite, lui aurais-je confié une bête qui ne ne m'appartenait pas? ajouta Pierre d'un ton piteux.

— Si Monseigneur voulait interroger le jeune garçon qui a ramené la jument au père Mallard? insinua Marion.

— Amenez-le sur-le-champ ici, ordonna le châtelain d'un ton radouci. »

L'espérance d'obtenir du gardeur de pourceaux quelques renseignements sur le chemin qu'avait suivi François, rendait déjà M. de Lesdiguières moins rébarbatif.

« Hélas! répondit le vigneron, cet enfant, auquel j'ai donné une demi-douzaine de doubles[1] pour la peine qu'il a eue de

[1] Le double valait 2 deniers : il en fallait, par conséquent, 6 pour faire un sou ; mais les monnaies de ce temps avaient une valeur beaucoup plus considérable qu'aujourd'hui.

traîner jusqu'ici mon pauvre cheval, qui n'a plus que le souffle; cet enfant, dis-je, est parti en courant dès qu'il a eu reçu sa récompense... Mais j'y pense, continua Mallard en fouillant dans la poche de sa houppelande, il m'a remis un billet écrit au crayon dont le même voyageur l'avait chargé pour le curé de Saint-Bonnet.

— Voyons! voyons! » s'écria le vieux seigneur en prenant avec empressement le papier que lui tendait le vigneron, et qu'il s'en alla, toujours monté sur son palefroi blanc, porter au curé.

Au seizième siècle, il y avait encore dans les provinces un grand nombre de nobles dont toute l'instruction se bornait à savoir signer leur nom au bas de leurs missives, qu'ils faisaient écrire et souvent aussi rédiger par leurs chapelains. Ainsi en était-il à l'égard du père de François de Bonne, avec cette différence que son mince revenu ne lui permettant pas d'avoir un chapelain, il se trouvait obligé de recourir à la science du curé du village pour remédier à sa propre ignorance. Voilà pourquoi François, qui, ayant été destiné à exercer les fonctions de magistrat, était un savant, avait pris la précaution d'adresser au curé de Saint-Bonnet la lettre d'apologie qu'il écrivait à M. de Lesdiguières. Cette lettre était courte, mais respectueuse.

Le jeune homme demandait pardon à son père de la brusque façon dont il abandonnait le toit paternel. Tourmenté depuis longtemps, disait-il, par une vocation insurmontable pour le métier de la guerre, il n'avait pu, en apprenant que l'illustre maréchal de Saint-André allait arriver en Dauphiné pour défendre cette province contre l'invasion présumée des troupes savoyardes, résister au désir de faire ses premières armes sous le commandement d'un aussi éminent capitaine. Il suppliait ses parents de ne pas l'arrêter dans la nouvelle carrière où il s'élançait avec l'ambitieuse espérance de jeter un jour quelque rayon de gloire sur le nom si justement honoré de Bonne.

Bien qu'au fond le seigneur de Lesdiguières ne fût pas très-mécontent du parti qu'avait pris son fils, auquel il ne pouvait

laisser qu'une fortune très-modique, dont il lui eût d'ailleurs été impossible de distraire de son vivant la plus légère partie, il feignit cependant d'éprouver beaucoup de déplaisir de ce départ, et beaucoup de ressentiment contre ceux qui y avaient coopéré sans le savoir, si bien que nul n'osa réclamer de sa justice le prix de la jument grise.

Peu de jours après la fuite de François de Bonne, la pauvre bête avait succombé aux suites de l'excessive fatigue qu'elle avait endurée. En conséquence le père Mallard, dont nous connaissons déjà l'esprit tracassier, s'était tourné vers l'aubergiste de Saint-Bonnet pour lui demander non-seulement une somme représentant, selon lui, la valeur de son cheval, mais encore des dédommagements pour divers gains que lui aurait certainement valus la jument et auxquels cette perte imprévue l'avait forcé de renoncer.

Comme les demandes du père Mallard étaient exorbitantes, Pierre refusa d'y accéder, alléguant d'ailleurs que ce serait à M. François de Bonne, non à lui, de réparer le dommage supporté en cette circonstance par le propriétaire de la jument.

Mallard remit alors son affaire entre les mains d'hommes de loi, qui la portèrent devant les tribunaux.

En ce siècle, la marche des procès était bien autrement lente qu'en celui où nous vivons, de sorte que, au bout d'une dizaine d'années, les pauvres aubergistes de Saint-Bonnet, qui avaient dépensé beaucoup d'argent pour soutenir leur cause, se trouvèrent excessivement gênés. Aussi lorsque plus tard ils se virent condamnés à payer au vigneron le prix de son cheval et les dédommagements qu'il demandait avec tous les intérêts accumulés pendant la durée de ce temps, ils tombèrent dans un état d'indigence qui leur fit prendre en dégoût leur pays natal. Ils s'expatrièrent pour aller chercher fortune sur une terre étrangère. Mais, hélas! des causes diverses, qu'il serait trop long de détailler ici, empêchèrent ces braves gens de prospérer comme ils le méritaient: ils résolurent donc de rentrer en Dauphiné et de se mettre en service chez quelque aubergiste de Valence, de Vienne ou de Grenoble.

Ce fut vers cette dernière ville qu'ils se dirigèrent d'abord: comme on le pense bien, ils étaient fort tristes, fort soucieux; le mari ni la femme n'étaient plus jeunes, et il leur en coûtait de prendre ce parti désespéré; mais comme ils étaient tous deux très-religieux, ils se soumettaient sans murmurer à la volonté du Créateur. Néanmoins, la situation de leur esprit s'opposa à ce qu'ils fussent frappés des changements opérés dans la province où ils revenaient après huit années d'un exil volontaire. Nos anciens hôteliers étaient trop préoccupés de leur avenir pour remarquer les larges routes, les ponts magnifiques, les nouveaux villages, les vallons récemment défrichés qu'ils traversaient.

La seule chose qui fit quelque impression sur leur imagination, parce qu'elle éveilla leur curiosité, fut d'entendre chanter presque partout sur leur passage, dans le Graisivaudan, des chansons patoises dans lesquelles on célébrait la beauté de la jeune Madeleine, l'ange du Dauphiné. Et quand Marion ou Pierre demandaient qui était cette Madeleine, on leur répondait:

« Eh! c'est la fille du roi des montagnes. »

De cette réponse uniformément faite à leur question, ils induisirent que Madeleine avait pour père le chef de quelqu'une de ces bandes de brigands qui infestaient autrefois les provinces méridionales de la France, et que cette jeune fille devait son surnom d'ange du Dauphiné aux efforts souvent couronnés de succès qu'elle faisait pour sauver de la mort ou d'une ruine totale de faibles femmes et de pauvres voyageurs.

Pierre et Marion entrèrent à Grenoble par une froide matinée de janvier. Cependant, à leur grande surprise, la place Saint-André était encombrée de monde, et toutes les fenêtres des maisons étaient garnies de dames élégamment parées. A un balcon où se pressaient plusieurs jeunes et jolies figures, Marion remarqua une charmante demoiselle de treize à quatorze ans, vêtue d'une jupe en étoffe bleue garnie de fourrure ainsi que son justaucorps en velours gris comme son chapeau, sur lequel flottaient des plumes bleues et blanches.

« C'est une jeune fille comme celle-là, dit Marion à son mari, qu'on devrait appeler l'ange du Dauphiné.

— Arrière! arrière! fut-il alors crié à la bonne femme. »

A peine eut-elle eu le temps de s'enfoncer, ainsi que son mari, dans l'encoignure de la porte d'un superbe hôtel, qu'une troupe d'archers à cheval débouchèrent sur la place, où ils furent suivis par des compagnies de hallebardiers et d'arquebusiers. Tous se rangèrent en ordre de bataille en face du balcon où était assise la jolie demoiselle vêtue de gris et de bleu, et au-dessous duquel venaient de se réfugier Marion et son mari.

« Qu'est-ce que tout cela signifie? » demandèrent ces derniers à l'un de leurs plus proches voisins.—La foule des spectateurs augmentait à chaque instant.

« Cela signifie, leur répondit-on, que M. le gouverneur va passer en revue les belles troupes que vous voyez là. »

Dix minutes environ s'étaient écoulées, lorsque éclata une joyeuse musique de trompettes, de clairons et de cymbales, et M. le gouverneur du Dauphiné parut, monté sur un beau cheval de bataille et revêtu d'une armure d'acier qui reluisait comme de l'argent. La visière de son casque, dont un panache rouge et blanc ornait le cimier, n'était point baissée. Pierre et sa femme purent donc voir distinctement ses traits, et sans doute ils le reconnurent, car tous deux tressaillirent, se serrèrent mutuellement le bras par un mouvement spontané, et laissèrent échapper une exclamation qui se perdit au milieu des cris répétés de:

« Vive le roi des montagnes ! »

Quand la revue fut terminée et que la foule commençait à se disperser, les deux époux s'entre-jetèrent un regard où se peignait le plus profond étonnement.

« Qui aurait cru, s'écria Pierre, que nous allions retrouver ici ce François de Bonne à qui nous devons la malheureuse situation où nous sommes!

—Ne parle pas si haut! dit Marion du ton de l'inquiétude: si quelqu'un de la suite de M. le gouverneur entendait tes plaintes et allait les lui rapporter...

— Le roi des montagnes ne manquerait pas de vous faire rendre justice », acheva une voix juvénile et mélodieuse.

Marion tourna la tête et vit, sortant de la porte au coin de laquelle ils étaient demeurés, la jolie demoiselle qu'ils avaient remarquée sur le balcon, et qu'accompagnaient plusieurs dames évidemment de haut rang.

« Présentez-vous aujourd'hui, à midi, au château de Lesdiguières, continua la jeune fille en jetant à Pierre et à sa femme un regard plein de bonté, et vous serez introduits sur-le-champ auprès de M. le gouverneur. Madeleine de Bonne vous promet que vous serez bien reçus. »

En entendant ces bienveillantes paroles, les deux époux firent un mouvement pour s'agenouiller devant celle qu'ils n'hésitèrent point à reconnaître pour l'ange du Dauphiné; mais la fille de François de Bonne, seigneur de Lesdiguières, alors gouverneur du Dauphiné, que sa brillante valeur avait fait surnommer le roi des montagnes, réprima du geste cette démonstration de respect et de gratitude. Elle monta sur une haquenée isabelle qu'un page tenait par la bride, et s'éloigna avec sa suite.

A peine est-il besoin d'ajouter que les anciens aubergistes de Saint-Bonnet, confiants en la promesse de leur jeune protectrice, se rendirent au château de Lesdiguières à l'heure qu'elle leur avait fixée, et que le roi des montagnes les dédommagea de tous les maux qu'ils avaient soufferts pendant un si grand nombre d'années, par le don d'une jolie propriété aux environs de Gap, où ils passèrent le reste de leur vie à bénir le nom de Madeleine.

Mlle de Lesdiguières, qui appartenait par sa mère, qu'elle avait perdue très-jeune, à l'illustre et ancienne famille de Bérenger, fut toujours l'enfant chérie de François de Bonne, bien que celui-ci eût plus tard de sa seconde femme, Marie Vignon, deux autres filles.

Ajoutons encore que ce hardi guerrier, qui avait débuté comme simple archer dans la carrière des armes, mourut âgé de quatre-vingt-quatre ans, sous le règne de Louis XIII, qui l'avait fait duc et connétable de France.

Une Leçon.



PAR LOUIS LASSALLE

« Vous voyez devant vos yeux, trois jeunes Gentils hommes pourvus d'un vigoureux appétit

UNE LEÇON.

PAR

Mme LOUISE LENEVEUX.



Les premières lueurs du jour éclairaient à peine les monuments de la ville de Paris, et les formes pures et splendides de l'église de Notre-Dame n'apparaissaient encore que comme une ombre gigantesque dont l'œil cherchait en vain les insaisissables contours.

Rien ne troublait le silence de la bonne ville à cette heure matinale ; l'on était au mois de décembre 1770; l'air était froid et piquant. Trois jeunes gens à la démarche leste, le nez au vent, la parole haute, traversaient à pied la place du Parvis; leurs pas résonnaient avec écho sur le pavé sec et sonore. A l'épée qu'ils portaient au côté, à certain air d'assurance et de fatuité orgueilleuse, il était facile de juger qu'ils appartenaient tous les trois à cette classe toute privilégiée à cette époque, et qui, il faut bien l'avouer, ne se souvenait pas toujours que ces priviléges ne devaient être pour eux qu'un moyen de donner de bons exemples au peuple imitateur.

Tous les trois appartenaient à la cour de Louis XV : l'un était le marquis de Rosilly ; l'autre le comte de Courtivron; le dernier, le baron de Damparis. Leur visage était pâle, fatigué, et leur coiffure quelque peu en désordre. Ces messieurs s'en revenaient d'une maison de jeu dans laquelle ils avaient passé la nuit, et que l'on désignait alors sous le nom de tripot.

« Par ma foi! messieurs, dit le marquis de Rosilly, il faut convenir que j'ai joué de malheur cette nuit : j'ai perdu mille louis; le lansquenet m'a cruellement flagellé : il ne me reste plus un sou.

— Ni moi non plus, dit le comte.

— Ni moi non plus, dit le baron. »

Un éclat de rire unanime accompagna ces paroles.

« Voilà, dit le marquis, une étrange conformité de disgrâce. S'il nous restait au moins quelque bijou propre à engager, et qui pût nous permettre de faire un bon déjeuner avant de rentrer à l'hôtel; mon estomac est vide, et je me sens un appétit d'enfer; et ce qu'il y a de grave dans tout ceci, c'est que j'ai perdu au jeu mes boutons en brillants, mes bagues, et qu'enfin il ne me reste absolument rien qui puisse me procurer de l'argent.

— Absolument comme moi, dit le comte.

— J'en suis tout-à-fait au même point, dit le baron.

— Vive Dieu! messeigneurs, nous pouvons marcher sans crainte des voleurs; à moins qu'ils ne nous dépouillent de nos épées, je ne vois pas ce que les plus audacieux et les plus habiles pourraient nous prendre. Lequel de nous trois, poursuivit-il, pourrait faire à crédit, chez Petit-Jean, le fameux traiteur de la rue Dauphine, un déjeuner digne de la circonstance?

— Je n'en suis pas connu, dit le comte.

— Ni moi non plus, dit piteusement le baron.

— Il serait pourtant du dernier ridicule de rentrer à jeun, et nous serions forcés de convenir d'une grande nullité morale si nous ne pouvions trouver, dans notre stérile imagination, un moyen de... Eh! mais... attendez donc : ne vois-je pas, là-bas dans cette rue déserte, une façon de bourgeois campagnard aux cheveux gris, à l'air bonhomme... Foi de Rosilly, je crois voir, sur des jambes un peu grêles, notre déjeuner qui s'avance. Je savais bien que la fortune ne saurait être longtemps cruelle envers de braves gentilshommes comme nous. »

L'homme qui s'avançait était un vieillard encore vert; une croix de Saint-Louis décorait sa boutonnière. Le vieux cheva-

lier marchait avec autant de vivacité que le lui permettait son âge et paraissait très-pressé.

« Monsieur, dit le marquis en se posant devant lui, et en le saluant d'un air respectueusement ironique; monsieur, vous voyez devant vos yeux trois jeunes gentilshommes pourvus d'un vigoureux appétit, auxquels le traître lansquenet n'a pas laissé un sou pour faire, selon l'usage, un copieux déjeuner. La nuit a été rude, la bise est glacée, et vous êtes, monsieur, de trop bonne compagnie pour ne pas compâtir à tant de maux.

— Effectivement, monsieur, voilà qui est fâcheux!

— Très-fâcheux, monsieur; c'est ce que nous disions à l'instant, mes amis et moi.

— Que voulez-vous que je fasse à cela?

— Quoi! vous ne devinez pas?

— Non, monsieur.

— Respectable vieillard, vous m'étonnez de plus en plus. Voici ce que tout homme bien né, tout homme ami de l'humanité devrait dire : « Mes gentilshommes, je prends à cœur votre embarras et votre appétit : suivez-moi chez Petit-Jean, où je me ferai un véritable devoir de réparer les torts de la fortune à votre égard, et de vous offrir un déjeuner digne de ma naissance et de ma générosité.

— Vous croyez, monsieur?

— Sans doute.

— Monsieur, je ne puis vous dire cela.

— Et pourquoi donc, monsieur?

— Parce que j'ai rendez-vous avec quelqu'un : c'est pour cela que je suis sorti si matin.

— Eh bien, l'on vous attendra. Au surplus, nous n'avons pas l'intention de vous garder longtemps et, vers quatre heures de l'après-midi, vous serez libre.

— Encore une fois, monsieur, je vous le répète, je ne ferai pas ce que vous demandez. Songez-vous que c'est neuf heures de temps que vous exigez?

— Le temps à peine nécessaire pour goûter les vins. Un déjeuner de gens comme il faut ne saurait durer moins.

— Messieurs, cette violence est indigne de nobles gentils-

hommes. Cessez cette plaisanterie, et laissez-moi poursuivre mon chemin : je crains bien d'avoir déjà trop tardé. »

En disant ces mots, l'étranger allait se remettre en route; mais les trois jeunes gens l'entourèrent en lui barrant le passage, le retinrent, le haranguèrent avec une telle opiniâtreté, que le chevalier parut enfin céder à la force.

« Allons donc, messieurs, je me rends; mais je désire savoir au moins avec qui j'aurai l'honneur de déjeuner.

— Je suis le marquis de Rosilly.

— Je suis le comte de Courtivron.

— Je suis le baron de Damparis.

— Vous êtes tous trois de bonne maison, messieurs.

— Nous trouvez-vous dignes de nous asseoir près de vous à la table d'un traiteur?

— Certainement, messieurs, vos ancêtres sont illustres, et renommés dans les fastes de la monarchie française.

— Vous croyez?

— Sans aucun doute; et parmi vos aïeux, pas un d'eux n'eût arrêté, au coin d'une rue, un passant inoffensif pour le forcer à lui payer à déjeuner!

— Autre temps, autre usage!

— Dites, messieurs, que, de leur temps, la noblesse croyait devoir donner de sages exemples, et qu'elle employait son argent au service du roi, et ne le jetait pas follement sur le tapis de jeu.

— Auriez-vous l'intention de rétracter votre promesse, et nous donnez-vous, pour la remplacer, un cours de morale en plein air?

— Point du tout, messieurs. Allons chez Petit-Jean, et vous verrez qu'un chevalier de Saint-Louis, quelque vieux qu'il soit, fait encore galamment les choses, et sait tenir, quelquefois, plus même qu'il n'a promis. »

Les jeunes gens échangèrent entre eux un coup-d'œil de satisfaction, et l'on se mit tous en route, le vieillard, grave et silencieux, et nos trois étourdis, gais et triomphants du succès de leur espièglerie.

Arrivés chez Petit-Jean, le chevalier demanda une des meilleures chambres, fit faire un bon feu, et, lorsque tous les quatre furent assis, le vieillard, consultant le goût de ses convives, composa le menu d'un succulent déjeuner, arrosé des vins les plus fins, et il fit monter quelques bouteilles comme échantillon.

« Bravo! dit le marquis de Rosilly en faisant sauter les bouchons, notre hôte régale en véritable gentilhomme.

— Excellent! dit le baron en portant le verre à ses lèvres.

— A votre santé, monsieur le chevalier! dirent-ils tous les trois ensemble de l'air le plus goguenard.

— A la vôtre, messieurs! dit le chevalier avec cette dignité calme qui ne l'avait pas abandonné un seul instant au milieu des sarcasmes et des plaisanteries de nos trois étourdis; à la vôtre! Mais, messeigneurs, vous m'avez appris qui vous êtes, et vous ne m'avez pas demandé qui je suis.

— Qu'importe? vous faites fort bien les choses.

— Sans doute : vous avez pensé que le premier venu, avec la bourse bien garnie, était bon pour vous payer à déjeuner; j'aime à croire pourtant que l'épée que je porte au côté et la croix qui brille sur ma poitrine vous ont inspiré de la confiance, et, dans ce dernier cas, je vous en remercie; mais il est bon cependant que je vous apprenne que je ne suis point indigne du choix que vous avez fait de moi.

— Monsieur, nous nous en rapportons entièrement à vous.

— Non, messieurs, il faut que vous connaissiez l'homme que vous avez admis dans votre compagnie. Connaissez-vous, dit le vieillard en fixant ses yeux pénétrants sur le marquis, connaissez-vous le comte d'Egmont?

— Parbleu! certainement.

— Eh bien, messieurs, vous avez dû savoir, comme tout Paris l'a su, qu'il y a environ un an, le comte, avec l'étourderie d'un jeune mousquetaire, s'étant amusé, pendant une représentation à l'Opéra, à tailler et élaguer à coups de ciseaux la perruque d'un officier qui se trouvait placé au parterre devant lui, reçut le lendemain, à la suite d'un duel, un coup d'épée qui le retint six semaines au lit?

— Oui, monsieur, nous savons cela. Serait-ce vous qui donnâtes au comte d'Egmont cette aimable leçon de savoir-vivre?

— Je ne dis pas cela, monsieur. Vous savez aussi, sans aucun doute, que, deux mois plus tard, le même comte d'Egmont, ayant raconté les circonstances de ce duel de manière à en avoir tout l'honneur, fut un jour rencontré au café de la Régence par son adversaire, qui l'invita à sortir en mettant le doigt sur la bouche, et en lui disant : *Chut!*

— Oui, monsieur, le fait est exact, et tout Paris sait aussi qu'il fut conduit au même endroit que la première fois, et qu'il y reçut un second coup d'épée plus grave encore que le premier.

— C'est cela; je vois que vous connaissez parfaitement l'affaire. A votre santé, messieurs! »

Le vieillard porta son verre à ses lèvres, et jeta obliquement sur les jeunes gens un regard indicible de malice et de contentement.

« Donc, poursuivit-il en posant son verre sur la table, vous savez aussi que le comte d'Egmont, ayant commis une troisième faute, fut châtié d'un troisième coup d'épée par son intraitable adversaire?

— Nous savons cela, monsieur; mais, encore une fois, est-ce vous qui avez si sévèrement puni d'Egmont?

— Je n'ai rien dit de cela.

— Eh bien, à quoi bon cette vieille histoire?

— A vous adresser une question : Pensez-vous, monsieur le marquis, que, puisqu'il s'est trouvé un homme de cœur capable de châtier un étourdi à trois époques différentes, il ne puisse pas s'en trouver un second qui sache en châtier trois en un jour?

— Monsieur... cette étrange question...

— Vous paraît difficile à résoudre? Veuillez prendre un instant vos épées, et me suivre dans la cour, je vous en donnerai la solution sur-le-champ. »

Le vieillard descendit le premier, et les trois jeunes gens suivirent sans hésiter celui qui les provoquait avec tant de

sang-froid et de résolution. Ils étaient braves, et bien qu'ils fussent venus chez Petit-Jean pour toute autre chose que pour un duel, ils savaient qu'ils ne pouvaient reculer sans lâcheté.

Arrivé dans la cour, le petit vieillard ôta son habit, mit l'épée hors du fourreau, et s'adressant au marquis :

« Si je ne me trompe, monsieur, vous êtes l'inventeur de la délicate conspiration qui nous a amenés ici ; à vous donc l'honneur de passer le premier : M. de Courtivron sera votre témoin, et je prierai M. de Damparis de vouloir bien être le mien. »

Les trois jeunes gens échangèrent un coup-d'œil : la mystification avait changé de rang.

Les témoins se rangèrent de côté, les fers se croisèrent. Pendant quelques instants, de part et d'autre on se porta et l'on para quelques bottes. Après quelques feintes de la part du chevalier, un vigoureux coup de fouet fit sauter l'épée du marquis à six pas de là : le vieux chevalier se baissa, et, ramassant l'épée de Rosilly, il la posa froidement contre la muraille.

« Et d'une. A votre tour, M. le comte. »

Le comte se mit en garde : il était pâle, car il comprenait maintenant à quel homme il avait affaire. Après quelques nouvelles feintes, son épée lui fut arrachée aussi prestement que l'avait été celle du marquis, et elle alla tomber précisément à la même place. Le vieillard la ramassa, la plaça à côté de la première en disant :

« Et de deux. M. le baron, je suis à vos ordres ; M. le marquis voudra bien être mon témoin. »

Le baron se présenta, croisa le fer, et fut désarmé en un instant comme l'avaient été ses deux amis. Le chevalier ramassa encore cette troisième épée, la posa à côté des autres, puis remit tranquillement son habit, plaça son arme dans son fourreau, et, prenant sous son bras les trois épées, il pria poliment ces messieurs de le suivre.

« Maître, dit-il au traiteur, voici trois gentilshommes qui ont grand appétit. Je ne puis déjeuner avec eux, parce que je suis attendu ailleurs ; traitez-les bien, et n'épargnez rien pour

qu'ils soient satisfaits; surtout fournissez-leur de votre meilleur vin; et si le hasard faisait qu'ils n'eussent pas sur eux d'argent pour vous payer, voici trois braves épées qui répondront de leur dépense. Ces messieurs sont de trop bonne maison pour que le signe distinctif de leur noblesse reste longtemps en dépôt dans un cabaret. »

Et comme les trois jeunes gens le regardaient d'un air surpris, il ajouta :

« Si quelqu'un de vous, mes jeunes seigneurs, avait quelque réclamation à me faire, il me trouvera chaque soir au café de la Régence : il demandera M. *Chut !* »

Le vieillard salua avec courtoisie et sortit.

L'histoire ne dit pas jusqu'à quel point nos jeunes étourdis retrouvèrent leur appétit ; mais on assure qu'ils firent bonne contenance, et qu'à la fin du déjeuner, ne voulant pas sortir dans Paris avec des fourreaux sans lames, ils se firent rendre les leurs par Petit-Jean, qui les fit accompagner jusqu'à leur hôtel par le garçon servant, à qui ils remirent le montant de la dépense.

Quant à la triple leçon que leur avait donnée l'étranger, sans doute ils pensèrent qu'ils l'avaient justement méritée, puisque l'on assure que pas un d'eux n'alla demander M. *Chut* au café de la Régence.

LES DEUX NOBLESSES.

PAR

Mme CAMILLE DE REVEL.



— Déposez votre canne, monsieur, dit un gardien du Musée à un vieillard qui venait de descendre d'une voiture richement armoriée, comme il allait monter le grand escalier en s'ap-

puyant sur le bras d'un domestique presque aussi âgé que lui.

Le vieillard continuait son chemin, n'entendant pas, ou feignant de ne pas entendre; mais à une seconde sommation, répétée d'une manière plus formelle, il alla enfin déposer sa canne au bureau, en disant avec humeur à son domestique : —Vouloir me faire marcher sans ma canne! Tu le vois, Comtois, j'avais raison de me refuser à venir dans cette cohue; quelle idée bizarre aussi as-tu eue de m'y conduire? en vérité, tu m'as tourmenté avec un acharnement...— Monsieur le duc a mon bras pour appui, reprit respectueusement Comtois, et une promenade au Musée est un plaisir de tous les âges. Monsieur doit-il donc renoncer à la moindre des distractions?..— Les distractions... les distractions ne me sont bonnes à rien, murmura le duc; je suis trop vieux, beaucoup trop vieux, pour en chercher... D'ailleurs les chagrins que ma famille m'a causés...

Comtois, habitué aux tristes réflexions de son maître, sut habilement l'en détourner, et ils pénétrèrent, non sans quelques efforts, dans les salles principales de l'Exposition. Là, le duc lorgna, examina, approuva peu, critiqua beaucoup. A ses yeux prévenus, le premier de nos artistes était bien inférieur au plus obscur des peintres de son temps; semblable en cela à tous les vieillards, qui reversent sur toute une époque le charme qui s'attachait alors à leur propre jeunesse.

Pendant les dissertations de son maître et tout en protégeant sa marche, Comtois jetait çà et là, avec une impatiente curiosité, des regards scrutateurs sur les cadres nombreux suspendus autour de lui. Il en aperçut un enfin qui parut fixer ses recherches, et il y conduisit insensiblement son maître, sans avoir l'air de le remarquer. Cette fois, l'esprit controversiste du duc sembla prendre une autre allure. — Parbleu! s'écria-t-il, voilà deux heures que tu perds tes peines à vouloir me faire admirer une masse d'ouvrages insignifiants, et tu glisses avec indifférence devant la plus jolie chose que j'aie encore vue. Regarde-moi ces deux paysannes romaines... quelle touche large! quelle riche couleur! et de beaux modèles, ma foi! fronts nobles, tailles élevées. Je fus dans ma

jeunesse attaché à l'ambassade d'Italie : c'est là, mon cher, que les peintres peuvent s'inspirer... On ne trouverait pas de types semblables, aujourd'hui surtout, parmi ces petites poupées parisiennes.

Ces réflexions étaient faites à voix haute, devant un jeune homme qui admirait silencieusement le tableau devant lequel le vieillard était arrêté. A son regard investigateur, à sa toilette sans apprêt, on eût pu deviner un artiste. — Permettez-moi, monsieur, de rectifier votre erreur, dit-il au duc, avec une politesse un peu malicieuse : ces deux jeunes filles sont *Françaises;* elles se sont peintes elles-mêmes dans un costume étranger. Leurs compatriotes peuvent donc s'honorer également et de leur talent et de leur beauté. — Et le nom de ces belles personnes, demanda le duc, car il n'y a que des initiales dans le livret? Comtois pâlit, et baissa les yeux. Le jeune homme reprit avec une émotion respectueuse : — Ce sont les filles du comte Armand de Lansac, monsieur, de nobles et vertueuses jeunes filles, qui... A ce nom, le vieillard s'éloigna brusquement, et par une sorte de répulsion inexplicable, du tableau que l'instant d'avant il venait d'admirer. Laissant son interlocuteur stupéfait, il traversa la foule en coudoyant tout ce qu'il rencontrait sur son passage, descendit l'escalier sans adresser un mot à son domestique, et, oubliant même *sa canne* au bureau, se jeta au fond de sa voiture, dont il fit brusquement fermer la portière, sans laisser au fidèle Comtois une seule minute pour y prendre sa place accoutumée. Le vieux serviteur regagna l'hôtel à pied... — Patience, se dit-il, le premier mouvement devait être le plus rude; mais monsieur le duc n'en a pas moins été frappé de la beauté, des talents de ses nièces, et la Providence a fait surgir une voix pour lui parler de leurs vertus.

Le duc de Lansac, héritier d'un grand nom et d'une immense fortune, ayant émigré lors de la première révolution, s'était retiré en Russie, où, noblement accueilli, il avait rempli plus tard des charges importantes dans la diplomatie. Le dernier de ses frères avait seul échappé à la tourmente révolutionnaire : plus jeune que le duc de près de dix-huit années,

le comte Armand, destiné dès son berceau à l'état ecclésiastique, avait été chassé de son couvent quand son éducation était à peine terminée. Recueilli alors par un ancien fermier de sa famille, le brave Robert, il avait rencontré chez ce digne cultivateur toute la tendresse d'un père, tout le dévouement d'un ami, tout le zèle du plus dévoué des serviteurs.

L'âme généreuse et toute chrétienne du comte Armand s'était énergiquement révoltée contre les crimes de la révolution; mais, scrupuleusement effrayé des exigences de sa famille, qui l'avait ainsi destiné à un état pour lequel il était sans vocation, il avait salué avec bonheur l'aurore de sa liberté, et s'était voué au métier des armes. Soldat sous la République, capitaine sous le Consulat, il devint colonel sous l'Empire. Grièvement blessé à Waterloo, il regagna la ferme qui était restée pour lui le foyer paternel, et parvint à oublier l'inutile élévation de son rang et la gloire infructueuse de ses armes au milieu du repos des champs et des pures affections de la famille.

Vainement Armand de Lansac avait cherché à se rapprocher de son frère, dont il connaissait l'existence. L'émigré devenu Moscowite avait renié le soldat de l'Empire. Repoussé par le chef de sa famille, Armand, dans sa louable fierté, avait renoncé à solliciter l'affection de ses autres parents. Resté seul, il tourna ses regards vers l'humble famille adoptive qui lui avait tenu lieu de tout au jour du malheur, qui remplaçait tout pour lui à l'heure de l'abandon, et il offrit sa main à la douce Julienne, la fille du fermier Robert. Il fut d'abord refusé avec un respectueux étonnement. Julienne, reconnaissante ensuite de l'honneur que voulait lui faire le fils de ses anciens seigneurs, finit par ressentir une affection qui la laissa moins libre d'écouter sa modestie. Elle épousa le comte de Lansac, et comprit dès-lors avec toute la délicatesse dont elle était douée le rôle qu'elle était destinée à remplir.

En 1820 seulement, le duc de Lansac se décida à rentrer en France. Alors Armand n'existait plus, et de la famille du fermier Robert il ne restait que Julienne et ses deux filles en bas âge.

Mme de Lansac était une de ces âmes pures et droites qui marchent toujours vers le but le plus noble en suivant la pente de leur simple nature. Elle voyait dans ses filles les derniers rejetons d'une illustre race; et si elle sentait avec toute la foi d'une chrétienne que la Providence lui demanderait compte des vertus qu'elle aurait négligé de développer dans leur cœur, elle devinait que le monde chercherait avec prévention à retrouver dans leur éducation la vulgaire influence d'une mère paysanne. Dès-lors une noble fierté vint diriger jusqu'à la moindre de ses démarches, jusqu'à la plus simple de ses actions; dès-lors elle n'eut plus qu'une seule pensée, elle n'exista que pour la réaliser. A force de travail, d'intelligence, d'économie, Julienne sut multiplier les faibles ressources que lui avaient laissées les débris de la fortune de son père. Elle parvint à donner à ses filles une éducation à la fois solide et brillante; mais, craignant pour elles l'avenir incertain dont les menaçait leur modique fortune, elle voulut leur créer une existence indépendante, et, dirigeant leurs heureuses facultés vers un but sérieux, elle leur fit étudier la peinture.

Sous l'influence d'un maître célèbre, Marguerite et Blanche firent de rapides progrès; et, tandis qu'absorbées par la noble passion de leur art, elles s'y livraient tout entières, la modeste Julienne apportait dans leur petit ménage ces mille soins, ces sages prévoyances, qui y maintenaient l'aisance et le repos. Bien éloignées de s'apercevoir de la différence que l'éducation avait mise entre elles et leur mère, plus incapables encore de songer à son humble naissance, Mlles de Lansac s'enorgueillissaient de lui devoir le jour, et c'était toujours avec enthousiasme qu'elles parlaient de ses vertus. Souvent, en songeant à l'isolement qui les attendait dans le monde à côté d'une famille riche et puissante, elles s'étaient révoltées contre l'abandon où les laissait leur oncle; mais Julienne alors, loin de les irriter contre lui, s'appliquait à pallier ses torts: elle le leur montrait entouré, dès son enfance, de préjugés respectables, peut-être, mais qui avaient dû plus tard établir une barrière bien difficile à franchir entre lui et le

frère qui les avait foulés aux pieds... C'est qu'alors la pauvre mère caressait sa lointaine espérance, c'est qu'elle croyait à un avenir qui devait replacer ses filles au rang dont elle les avait fait descendre, à ce rang qu'elles étaient si dignes d'occuper!

La Providence vint à son aide. Un modeste appartement, placé au-dessus du sien, fut occupé par une voisine simple et bonne, et qui, pleurant encore une jeune fille qu'elle avait perdue, s'attacha bientôt aux jeunes et jolies personnes qui se trouvaient si près d'elle. Mille soins, mille rapports bienveillants s'établirent entre Mme de Lansac et la bonne madame Lambert; mais combien la pauvre Julienne n'eut-elle pas à remercier le ciel, lorsqu'elle découvrit, peu de temps après, en l'absence de ses filles, que sa voisine était la parente, l'amie d'un vieux serviteur du duc de Lansac, de ce fidèle compagnon qui l'avait constamment suivi, mais qui, placé dès sa plus grande jeunesse dans la famille de Lansac, avait dû connaître le comte Armand. Heureuse déjà de ce rapprochement imprévu, Julienne le devint bien plus encore lorsqu'elle eut découvert dans Comtois un de ces cœurs généreux et tout prêts à comprendre le sien. Comtois vit plusieurs fois la comtesse à l'insu de ses filles. Honoré du rôle important qu'elle voulait lui confier dans cette grande affaire de famille, il s'était promptement décidé à unir ses efforts à ceux de la comtesse de Lansac, pour amener le duc à une réconciliation; mais, lorsque le vieux serviteur, sous le nom de Bernard qui était le sien, eut pu connaître les deux charmantes jeunes filles pour lesquelles une mère n'avait pas craint d'intercéder, sa disposition généreuse devint un zèle actif, un dévouement à toute épreuve.

Déjà quelques études de Mlles de Lansac avaient obtenu des encouragements. L'époque du Salon approchait; Mme de Lansac parut vivement désirer qu'elles exposassent deux paysannes romaines, pour lesquelles chacune des sœurs avait posé.

Marguerite et Blanche s'étonnèrent que leur mère voulût ainsi placer en évidence cette étude qu'elles lui avaient desti-

née, et qu'elles étaient bien éloignées de vouloir soumettre à la curiosité, à la critique publique; mais, pour la première fois, Mme de Lansac, se faisant artiste, déclara que ce tableau lui paraissait supérieur à tout ce qu'elles avaient fait jusqu'alors, et en exigea l'exposition avec une volonté si ferme, que ses filles durent s'y soumettre.

Le succès couronna cette épreuve : de tous côtés Mlles de Lansac reçurent des félicitations. Quelques articles d'art et de goût parurent dans plusieurs journaux, et traitèrent avec des éloges mérités l'œuvre anonyme des jeunes artistes. D'autres portraits leur furent commandés, une route plus facile semblait enfin s'ouvrir devant elles, et pourtant Mme de Lansac ne partageait pas leur joie..... Ce tableau qu'elle avait exigé que l'on présentât au Salon, elle l'en vit revenir avec un sentiment pénible; elle poussa un soupir profond en le suspendant en face de son lit; et, si chaque matin son premier regard était porté vers cette douce image de ses filles, c'était toujours à travers ses larmes qu'elle l'entrevoyait.

C'est qu'hélas! l'espérance de la pauvre mère s'était évanouie! L'innocent complot, formé dans le but d'éveiller au fond du cœur d'un vieillard un sentiment d'intérêt et d'affection pour les filles de son frère, venait d'échouer devant son orgueil; on avait irrité celui-là même qu'on croyait attendrir.

Après bien des jours de tristesse, bien des nuits sans sommeil, Julienne se résigna. Ses enfants paraissaient heureuses. Elles étaient sans déception, puisqu'elles n'avaient pas connu l'espérance..... Comtois enfin, le fidèle Comtois pouvait concevoir d'autres projets, quoiqu'il n'en parlât pas encore.

Le temps s'écoulait : la vie uniforme de Mme de Lansac était pourtant sans monotonie, car le moindre plaisir est rempli de charmes, quand on l'atteint par la route du travail; une lecture, une romance, quelques causeries intimes, remplissaient les soirées qui succédaient à leurs journées d'étude; et, quand arrivait le dimanche, il eût paru venir trop vite, s'il n'avait point amené la prière au saint lieu.....

Un jour, rentrant de quelques courses d'affaires, Mme de Lansac apprit de ses filles que M. Bernard était venu les visi-

ter, qu'il leur avait présenté un de ses amis, un monsieur fort âgé, mais d'une figure belle encore, qui désirait faire faire son portrait. Nous ne recevons jamais sans toi, chère bonne mère, ajoutait Marguerite, mais, dans sa discrétion, ce bon M. Bernard avait fait prévenir notre voisine..... Et, reprenait malicieusement Blanche, la présence de Mme Lambert était non-seulement convenable, mais *nécessaire*, je crois, pour arrêter le cours des compliments très-gracieux, quoique un peu surannés, que ce vieux chevalier adressait à Marguerite : il ne la quittait pas des yeux. — Cachée derrière les toiles qui chargeaient les chevalets de ses filles, Julienne put leur déguiser l'émotion que son visage eût trahie; mais, redoutant celle qui faisait trembler sa voix, elle se retira dans sa chambre, après avoir à peine expliqué la cause de son départ..... Mme Lambert vint bientôt l'y joindre, et lui remit ce mot de Comtois écrit à la hâte : « Espérez, Madame la Comtesse, reposez-vous sur « mon zèle, et faites en sorte de ne pas vous trouver chez « vous pendant certaines visites ; plus tard nous verrons!..... « Que Dieu nous protége !..... »

Les doutes de Julienne s'étaient donc changés en certitude! C'était bien le duc de Lansac qui, sous un nom supposé, s'était présenté chez elle ; il voulait voir ses nièces : les connaître, n'était-ce pas les aimer ! L'heureuse mère ne doutait plus de leur avenir ; puis, descendant de son orgueil maternel à l'humilité du doute, elle avait peine à ne pas trahir son secret par toutes les recommandations prévoyantes, minutieuses, qu'elle était prête à faire sans cesse à ses filles, dans le seul but de les rendre plus aimables encore aux yeux du vieillard.

Le jour destiné à la première séance du duc arriva enfin; ce jour-là même, prétextant une course éloignée, Julienne se rendit à l'église. Oh combien elle pria, la pauvre mère, pendant ces heures qui pouvaient exercer une si grande influence sur l'avenir de ses enfants ! Avec quelle chaleur elle demandait à Dieu de bénir ses espérances! Puis, dans un naïf scrupule, elle implorait son pardon, craignant d'attacher un trop haut prix aux biens passagers, aux vains honneurs de ce monde ; puis encore sa pensée, trop attirée sur la terre, se

refusait à remonter au ciel, et elle s'accusait de ne plus savoir l'invoquer.

L'entrevue devait être terminée. Mme de Lansac se décida à retourner chez elle. Déguisant avec peine son agitation, elle entra dans l'atelier de ses filles, après s'être assurée qu'elles étaient seules.

Redoutant d'aborder le sujet qui l'intéressait si vivement, elle leur fit mille questions indifférentes; mais Blanche mit fin à son supplice en lui parlant la première du vieux monsieur amené par M. Bernard. Elle loua son ton parfait, ses manières distinguées, ajoutant que cette nouvelle relation pourrait leur être fort utile, car cet étranger paraissait vivre dans une société riche, élevée même, et leur témoignait déjà beaucoup d'intérêt. Julienne avait peine à contenir les élans de sa joie.

C'était Marguerite qui avait entrepris le portrait du duc. Pendant les séances qu'elle continua à lui donner, et auxquelles il se montra fort exact, la conversation prenait plus d'intimité. Le vieillard avait beaucoup vu, il causait bien; les jeunes filles savaient tour-à-tour l'écouter avec modestie, intérêt, et placer sans pédanterie ni prétentions des réflexions qui décelaient toutes les richesses de leur instruction, toute la fraîcheur de leur imagination, toute la pureté de leur âme; chaque jour le duc semblait se plaire davantage auprès des jeunes artistes; chaque jour Mme de Lansac attendait qu'une lettre de Comtois vînt lui apprendre qu'elle pouvait se présenter à son beau-frère, sa position devenant embarrassante effectivement; elle avait en vain allégué sa timidité, son éloignement pour les étrangers, des affaires imprévues; ses continuelles absences étaient remarquées par ses filles, qui commençaient à s'en étonner.

Un matin, Mme de Lansac entra de très-bonne heure dans la chambre de ses filles, et comme elles lui demandaient, en lui donnant le baiser du réveil, le motif de cette visite matinale : « Chères enfants, leur répondit-elle avec émotion, il « s'agit d'une surprise que j'ai voulu vous faire; vous travaillez « trop, il vous faut quelques distractions. Nous allons aujour- « d'hui déjeuner chez M. Bernard, à une petite maison de

« campagne qu'il a louée à quelques lieues de Paris... » Puis elle se mit à aller et venir d'un air préoccupé. — Qu'a donc maman ce matin? dit Marguerite; elle nous a embrassées avec plus de tendresse encore que de coutume... puis je lui trouve un air tout agité. — C'est vrai, reprit Blanche; ne remarques-tu pas combien, depuis quelque temps, elle devient rêveuse, distraite? Je ne sais quel pressentiment me dit que nous en sommes causes. Bon Dieu! si elle nous cachait quelque chagrin! — Nous cacher des chagrins! oh! maman n'aura jamais un tort pareil envers nous!.. Comme elle achevait cette phrase, Marguerite aperçut la première deux robes de mousseline blanche étendues sur un fauteuil, et deux chapeaux de paille ornés chacun d'un bouquet de fleurs des champs : rien ne manquait à ces fraîches et modestes parures, que la bonne mère leur avait préparées; ceintures, écharpes, et gants, tout était prévu. L'effet de cette surprise, la joie qui lui succéda, leurs remercîments sans nombre, détournèrent les jeunes filles des premières idées qui les avaient assaillies; on attribua *à cette grande affaire* la préoccupation de Mme de Lansac, et, toutes joyeuses, les pauvres enfants ne remarquèrent pas les larmes qui cherchaient à se faire jour sous la paupière humide de Julienne, le tremblement de sa main quand elle para ses filles, l'expression singulière de joie, de tristesse, qui s'échappait de ses yeux.

Tout-à-coup Blanche s'écria, avec sa malice ordinaire : — Ma chère, j'ai deviné! En vain maman nous cache le motif secret de tous ces frais de toilette, il s'agit *d'une entrevue*. Allons, Marguerite, prends ton air de noble châtelaine, lisse les bandeaux de ton front royal; s'il s'agit de quelque preux chevalier, il t'est réservé de droit, et je me résigne au simple rôle de damoiselle confidente; mais je te demande à ton tour de me faire valoir, s'il est question d'un modeste artiste, spirituel, pauvre, travailleur, et gai comme moi... C'est avec de telles plaisanteries que les jeunes filles, précédées de leur mère, gagnaient la modeste voiture qui devait les conduire chez M. Bernard.

Le temps était superbe; Marguerite elle-même, plus sé-

rieuse que sa sœur, se prêtait à ses mille folies, joyeuse qu'elle était de la vue de la campagne et d'un déplacement qui ne leur était pas habituel. Mme de Lansac souriait parfois à leurs innocentes plaisanteries, mais plus souvent encore elle avançait son visage à la portière de la voiture, semblant mesurer l'espace du regard, puis se jetait au fond de la voiture avec un air si préoccupé, que ses filles allaient enfin lui demander l'explication de l'émotion contre laquelle elle luttait en vain, lorsque la voiture s'arrêta. — C'est ici, dit le cocher. — Oui, reprit bien bas Mme de Lansac. — Vous vous trompez! s'écrièrent les jeunes filles; une pareille avenue ne saurait précéder la maisonnette de notre vieil ami : et tenez, regardez, en effet, quelle somptueuse habitation!

— Non, reprit encore Mme de Lansac, il ne se trompe pas; c'est bien ici. Et elle descendit toute tremblante, tandis qu'effrayées de sa pâleur, ses filles se précipitèrent vers elle.

— Ne vous alarmez pas, mes enfants, leur dit-elle alors en les pressant sur son cœur; si je suis émue, c'est de bonheur! En effet, cette habitation n'est pas celle de M. Bernard; elle appartient à un homme généreux, loyal, qui répare aujourd'hui ses torts en vous appelant auprès de lui; car il vous connaît, il vous aime; vos douces vertus ont détruit ses injustes préventions. Vous allez chez l'ami de M. Bernard... chez le duc de Lansac, chez votre oncle!

Le premier moment fut tout entier à la surprise, à une joie mêlée des plus vives émotions. Mais bientôt Marguerite et Blanche comprirent leur nouvelle situation, l'avenir qui les attendait, la mission laborieuse que leur mère avait remplie; pouvaient-elles jamais assez l'admirer, la vénérer, la chérir! Mme de Lansac leur raconta alors en peu de mots le dévouement du bon Comtois, la manière dont il avait fait connaître ses nièces au duc, dont il l'avait introduit près d'elles. Julienne achevait à peine ces révélations si touchantes pour les jeunes filles, lorsque M. Bernard, ou plutôt Comtois, se présenta devant elles, non plus comme l'ancien protecteur des jeunes artistes, mais comme le respectueux serviteur de Mlles de Lansac.

Elles étaient déjà dans ses bras, que le vieillard n'avait pas encore pu parler. — Monsieur le duc, leur dit-il enfin, ne peut quitter sa chaise longue ; il est un peu souffrant ; il m'envoie au-devant de ces demoiselles ; il les attend avec impatience.

Marguerite se tourna vers Mme de Lansac, qui se tenait appuyée contre un arbre. — Mon Dieu, maman, comme tu es troublée ! lui dit-elle ; c'est pour toi seule que je redoute cette entrevue, toi qui ne sais pas encore comme nous combien M. de Lansac est aimable et bon... Allons, prends mon bras. Mais, pâle, silencieuse, Julienne restait à sa place. — Tu souffres, maman ? s'écria Blanche effrayée ; mon Dieu, qu'as-tu donc ? —Allez, mes enfants, reprit Julienne avec effort ; allez près de celui qui vous adopte, qui vous restitue tout ce que ma tendresse, hélas ! ne pouvait vous donner : un rang, une fortune. Que le ciel vous bénisse, mes filles bien-aimées... Allez, ma tâche est remplie... Puis elle ajouta presque timidement : — Je vous reverrai bientôt... — Bientôt ! s'écria Blanche ; quoi ! tu ne nous accompagnes pas ? — Le pardon du duc ne s'étend pas sur moi, murmura Julienne en baissant la tête... Plus tard, peut-être... N'importe, qu'il soit béni ; que Dieu le récompense. Et elle joignit les mains, tandis que son pâle et doux visage se levait vers le ciel avec une expression touchante de résignation ; puis enfin elle chercha d'un pas mal assuré à rejoindre la voiture qui l'attendait, qui devait la reconduire *seule*... Les deux jeunes filles étaient restées sans parole, et comme paralysées par l'indignation ; mais cette indignation se fit jour enfin au premier mouvement que fit Mme de Lansac pour les quitter. Marguerite, se redressant alors de toute la hauteur de sa noble taille, saisit le bras de sa mère, et, la pressant vivement contre elle, comme par un geste de protection, elle se retourna fière et courroucée vers le vieux Bernard : — Comtois, lui dit-elle, allez dire à votre maître que les filles de son frère refusent l'adoption dont il croyait les honorer ; il la vend à un trop haut prix... Et comme, la tête humblement baissée, le dévoué serviteur retenait à peine ses larmes : — Mon bon Comtois, ajouta-t-elle en lui tendant la main, j'apprécie tous vos efforts, et je vous regarderai toujours comme

notre meilleur ami. Viens, ma mère, dit-elle en regardant Julienne avec orgueil; viens, toi à qui nous devons l'exemple de toutes les vertus, et l'amour du travail, la première des richesses, puisqu'elle nous permet aujourd'hui de pouvoir repousser de pareils bienfaits. Ah! quittons pour toujours ces lieux, où nous n'eussions jamais consenti à paraître si tu ne nous avais caché la vérité.

Les supplications de Mme de Lansac, la douleur de Comtois, tout fut inutile. Blanche s'était attachée aux vêtements de sa mère, qu'elle serrait d'une main convulsive. Cette jeune fille, si gaie un instant avant, suffoquait sous ses larmes. Pâle et digne, Marguerite ne pleurait pas; elle entraînait sa mère vers la voiture; elle l'y fit monter, ordonna impérieusement au cocher de partir sans retard et tandis que Comtois remontait tristement l'avenue du château, Julienne, enlacée dans les bras de ses enfants, regagnait son modeste asile, sentant, au milieu de quelques larmes de regret, qu'elle était la plus heureuse des mères!... Mais la Providence gardait une récompense à de si douces vertus.

Le lendemain de ce jour mémorable, Mme de Lansac, oublieuse des rêves qu'avait forgés son ambition maternelle, se laissait aller au bonheur de se trouver encore au milieu de ses enfants, lorsque le bruit d'une voiture, qui, rapide d'abord, s'arrêtait brusquement à leur porte, les fit toutes trois tressaillir; elles se regardaient étonnées, sans oser s'avouer les pensées qui traversaient leur esprit... La porte s'ouvrit; le duc de Lansac entra sans se faire annoncer; encore un peu souffrant, il s'appuyait sur Comtois, dont la figure rayonnait de bonheur.

— Madame la comtesse, dit le duc en saluant avec respect sa belle-sœur, qui, surprise, émue, s'était, ainsi que ses filles, brusquement levée à l'approche de M. de Lansac; je viens vous remercier des nièces que vous m'avez données. Mon frère, en vous choisissant, vous avait devinée; il savait tout ce que vous valiez; il savait ce que vos filles m'ont appris : c'est qu'il existe deux noblesses, et que celle du rang n'est pas la première là où se rencontre celle de l'âme pour riva-

liser avec elle... Puis le vieillard ajouta d'un accent plus tendre : — Je suis bien *seul;* me laisserez-vous ainsi, quand vous pouvez me donner une sœur... et deux enfants !...

Un an après cette douce réunion, on donnait une grande soirée dans un somptueux hôtel de la rue de Varennes. On avait ce jour-là même signé le contrat de la belle Marguerite avec un jeune parent du duc de Lansac, bien digne d'une union semblable, et qui venait d'obtenir du roi la permission de joindre le nom de Lansac à celui qu'il honorait déjà dans la diplomatie.

Au milieu de cette assemblée d'élite, où la jeune future semblait régner, on remarquait encore la figure douce et calme de la comtesse de Lansac, qui semblait, même au sein de ce brillant séjour, conserver sans altération la naïve pureté des champs, et toute la simplicité primitive de sa belle nature. Enfin on y voyait aussi la jolie Blanche, toute couronnée de roses, et parée de ces joies du jeune âge qu'elle *osait* conserve sans égard pour la dignité de la haute aristocratie qui l'entourait.

— Encore une jeune fille qui va être bien vivement recherchée, dit une jeune femme en se penchant vers sa voisine. — Quoi ! reprit l'autre, ne savez-vous pas qu'elle est promise ? — Quel est l'heureux parmi nos jeunes gens? — Oh ! l'heureux n'est pas des *nôtres,* ma chère : c'est tout simplement *un artiste.* C'est là qu'elle a amené le vieux duc, qui est fou de cette jeune fille ; et puis c'est toute une histoire. Ce jeune peintre l'aimait en silence, et, par une circonstance fort romanesque, c'est lui qui a fait connaître à M. de Lansac le nom et le talent de ses nièces. Enfin, ce que vous aurez peine à croire encore, c'est qu'il y a, dit-on, ici un ancien domestique qui conduit tout cela. — Mais, ma chère, reprit celle qui paraissait moins bien informée, ce que vous me dites là est inouï : c'est à n'y rien comprendre.

A ce moment un jeune homme, d'une figure aussi belle que distinguée, vint se placer devant les deux causeuses... — Le voilà, dit l'une. — Alors, reprit l'autre, je commence *à comprendre mieux* les idées de Mlle Blanche de Lansac ; puis nous vivons dans un siècle si extraordinaire !

LE PAPE ET LE PAYSAN,

(Histoire contemporaine)[1]

PAR CHARLES RICHOMME.



I.

Une partie de pêche.

C'était pendant l'automne de l'année 1799. L'atmosphère était encore embrasée, quoique l'heure de la *sieste* fût déjà passée, heure terrible pendant laquelle, suivant une locution populaire en Italie, « les chiens et les Français » osent seuls braver les rayons d'un soleil torréfiant. Pour m'exprimer d'une manière plus intelligible, il était environ trois heures de l'après-midi. Malgré la chaleur, un charmant enfant de six à sept ans, à l'œil vif et spirituel, courait dans le jardin d'une ravissante *villa*, située à quelques lieues de Sinigaglia, dans les États Romains. Armé d'une arbalète de sureau, il lançait des flèches inoffensives contre les petits oiseaux qui, perchés dans les ombrages, semblaient par leur gazouillement se moquer de ses attaques. Le chasseur désappointé jeta bientôt son arbalète à terre, et il s'ingéniait pour trouver un autre genre de récréation, lorsqu'il aperçut un jeune paysan qui était attaché au service de la *villa*.

[1] Le fond de cette *Nouvelle* est historique ; l'auteur, usant de la liberté accordée aux romanciers, n'a fait que mettre en scène une anecdote rapportée récemment par tous les journaux italiens.

Le Pape et le Paysan.



Le S.t Père après avoir béni Dominique et sa fille, donna l'ordre qu'on assurât l'existence du vieux pêcheur.

— Dominique ! Dominique ! Guidi ! s'écria-t-il en courant vers lui. Je m'ennuie. Veux-tu me mener promener ?

— Il fait encore bien chaud, signor Giovanni, dit le jeune homme en ôtant respectueusement son large chapeau de paille. Et puis comment sortir avec vous sans permission? Que dirait votre père, M. le comte Mastaï Feretti ?

— Oh ! je t'en prie, mon bon Dominique, allons nous promener. Il y a si longtemps que je n'ai vu la mer !... Tiens ! c'est depuis le jour où nous allâmes ensemble à Fano pêcher des petits chevaux marins [1].

— Vous oubliez, Giovanni, que je vous ai conduit, au mois de juillet dernier, à la foire de Sinigaglia, où vous avez acheté cette belle arbalète.

— Elle est mauvaise, dit l'enfant en faisant la moue. J'aime mieux sortir dans la campagne.

— Et la permission? dit l'inflexible Guidi.

— Eh bien ! je vais la demander à ma mère.

L'enfant revint bientôt tout joyeux, accompagné de sa mère, et, après bien des recommandations et mille embrassements, il partit avec Dominique. Heureux de ne plus se trouver dans un jardin symétriquement taillé, le petit Giovanni gambadait à travers la campagne, cueillant des fleurs, courant après les papillons et amusant de son babil Dominique, qui ne pouvait s'empêcher de rire, tout en lui disant de prendre garde à trop s'échauffer.

Le soleil fit plus que les observations et les prières de Guidi. Au bout d'une heure, Giovanni, couvert de sueur et de poussière, était si fatigué qu'il ne demanda pas mieux que de se reposer. Ils étaient auprès d'un grand fossé à talus rapide, très-profond, rempli d'eau et de joncs ; à quelques pas un bouquet d'arbres offrait aux voyageurs un abri contre la chaleur. Ils s'assirent sur le gazon et Giovanni resta fort tranquille, tandis que Dominique lui racontait la légende populaire de Marino, ce pieux maçon, fondateur de la petite république italienne

[1] Sorte de poisson ainsi appelé, parceque sa tête et son cou, ornés d'une espèce de crinière, ont quelque ressemblance avec ceux du cheval.

qui porte son nom. Mais dès qu'il se sentit plus dispos, l'enfant reprit sa course, et en poursuivant un lézard, il arriva au bord du fossé. O bonheur inespéré! une foule de petits poissons se débattaient dans l'eau et montraient au soleil leurs brillantes écailles.

— N'approchez pas, Giovanni! s'écria Guidi en se levant aussitôt. Vous pouvez vous noyer.

— Oh! les beaux petits poissons! disait l'enfant émerveillé.

— Eh bien! attendez. Je vais couper deux longs bâtons, et alors nous nous approcherons du bord sans danger.

Le bon Dominique prend son couteau et se met à ébrancher un jeune arbre; mais tandis qu'il a la tête tournée, l'enfant, emporté par la joie, veut descendre le talus du fossé; le pied lui manque, il tombe dans l'eau et disparaît. Heureusement il avait eu le temps de jeter un cri d'effroi. Dominique accourt, fait le signe de la croix et se précipite dans le fossé, d'où il parvient non sans peine à retirer son jeune maître. Il était temps! quelques minutes encore et l'enfant était asphyxié dans l'eau bourbeuse.

A genoux devant Giovanni, le fidèle serviteur se désespérait, lorsque le petit imprudent rouvrit les yeux et tendit la main au paysan.

— Merci, mon bon Dominique! sans toi, je restais avec les poissons.

— Oh! bénie soit la Sainte Vierge! je suis arrivé à temps. Mais moi, je suis perdu. Comment serai-je reçu par M. le comte lorsqu'il apprendra que vous avez failli périr par mon défaut de surveillance?

— Ne crains rien, Guidi, il ne saura pas ce qui vient d'arriver. Lave vite mes habits; le soleil les sèchera et nous rentrerons à la maison sans que personne se doute de cet accident.

Ainsi fut-il fait; et après avoir remercié Dieu, Giovanni et le paysan regagnaient, trois heures après, sans encombre, la *villa* Feretti.

— Vous l'avez échappé belle, dit Dominique en embrassant

son jeune maître. J'irai demain à Sinigaglia brûler un cierge à l'autel de saint Martin.

II.

Ciceracchio.

Quarante-huit ans après la scène que nous venons de raconter, le samedi 27 mars 1847, un vieillard portant le costume des pêcheurs de Fano, entrait à Rome par la porte du Peuple. Une jeune fille de seize à dix-sept ans, charmante et rieuse sous des vêtements de fête un peu délabrés, et tenant un petit paquet à la main, soutenait les pas du brave homme. La poussière dont étaient couverts les habits du père et de la fille indiquait qu'ils venaient de faire une longue route. Il était cinq heures du soir. Le soleil couchant illuminait la magnifique coupole de Saint-Pierre. La foule encombrait les rues de la grande ville et se précipitait dans les églises, car c'était la veille du dimanche des Rameaux, et beaucoup d'étrangers s'étaient rendus à Rome pour assister à la procession des palmes et recevoir la bénédiction du pape, qui devait célébrer la messe le lendemain.

Arrivés sur la belle place du Peuple, nos voyageurs s'assirent au pied de l'obélisque.

— Que faire maintenant, mon père ? dit la jeune fille.

— Rien de plus simple, Francesca, répondit le vieillard. Nous allons demander où demeure le pape ; je présenterai ma supplique, et le saint Père nous recevra.

Francesca ne parut pas très-convaincue.

— Il est bien tard, dit-elle. Et puis le pape voudra-t-il recevoir de pauvres gens comme nous ?

— Ta, ta, ta ! s'écria le vieillard. Voilà bien les jeunes filles, qui veulent en remontrer aux têtes blanches ! N'aie donc pas de crainte. Dès que le saint Père aura vu mon nom sur cette belle supplique écrite par notre parent Bénédict, il nous fera entrer, j'en suis certain. Il n'a pas oublié Dominique, et si je ne l'ai pas vu depuis longues années, c'est que le cardinal

Feretti avait autre chose à faire que de songer à un pauvre pêcheur. Mais je veux recevoir sa bénédiction avant de mourir. Je l'ai connu enfant, et je lui rappellerai le jour où, sans moi, il se noyait bel et bien au fond d'un fossé.

Le lecteur a déjà reconnu dans ce vieillard notre ami Dominique Guidi, qui venait avec sa fille demander la bénédiction de Giovanni Mastaï Feretti, cet enfant sauvé des eaux comme Moïse, et que ses vertus avaient élevé au trône pontifical sous le nom de Pie IX, le 16 juin 1846. Le brave pêcheur était parti pour Rome à pied, confiant dans la Providence, et convaincu qu'il aurait un facile accès auprès du pape.

— Mais où passerons-nous la nuit ? dit la jeune fille.

— Francesca, répondit le vieillard d'un ton décidé, je te répète de ne pas t'effrayer ; le saint Père pourvoiera à tout. Allons, mettons-nous en route. Je vais demander le chemin qui conduit au palais pontifical.

Un passant le lui indiqua; mais, tout en racontant à sa fille, pour la centième fois, son anecdote de la fameuse partie de pêche, Dominique se perdit. Francesca, effrayée par le bruit de la foule et des voitures, se serrait contre son père. Après bien des détours, nos voyageurs se trouvèrent non loin de l'endroit d'où ils étaient partis, sur la place de Pierre. C'est là que sont situés les bureaux de la douane de Rome. Aussi la place était-elle encombrée de pèlerins et de voyageurs qui cherchaient à se frayer un passage au milieu des voitures et de la foule des curieux. Guidi n'était pas homme à s'émouvoir de ce tumulte. Il s'approcha d'un portefaix nonchalamment étendu sur le pavé en attendant une pratique, et lui demanda où était situé le palais du pape et s'il pourrait parler ce soir même à Sa Sainteté. Le Transteverin[1] regarda le pêcheur d'un air narquois, et lui répondit en ricanant que le saint Père était trop occupé pour avoir le temps de recevoir tous les gueux de la chrétienté.

Guidi, furieux, allait lui répondre de la bonne façon, mais sa

[1] On appelle ainsi les habitants d'un faubourg de Rome, situé au-delà du Tibre.

fille l'entraîna, et il se décida à accoster un vénérable moine franciscain, qui passait devant lui en lisant un journal.

— Ce que vous désirez n'est pas possible, mon ami, dit le révérend père, après avoir entendu la demande de Dominique. Voici ce que vient de publier le journal du gouvernement : « Tous ceux qui voudront obtenir une audience du Pape devront adresser une supplique à Mgr. le maître de chambre, portant leur nom, leur prénom, leur qualité, leur patrie, leur domicile, et garantissant d'ailleurs suffisamment leur propre personne. Le maître de chambre mettra sous les yeux du saint Père la supplique, et fera savoir par écrit le jour et l'heure de l'audience. Ces audiences publiques se tiennent le jeudi et deux fois par mois. » Vous voyez donc, mon ami, qu'il faut attendre et vous conformer au règlement. Mais je ne doute pas que le saint Père, lorsque vous aurez transmis votre supplique, ne vous accueille avec sa bonté habituelle.

Ce retard inattendu n'était pas le compte de Dominique. Il voulut prouver au franciscain que le pape ne pouvait lui refuser une audience particulière, à lui Guidi, et il commença son interminable histoire de la partie de pêche. Le moine, peu curieux de connaître la vie privée d'un pêcheur de Fano, insistait pour se retirer. Pendant ce débat, les agents de police, attirés par la faconde bruyante de Dominique et voyant que c'était un voyageur, s'approchèrent de lui et lui demandèrent ses papiers.

Vous jugez de l'étonnement de Guidi. Il répond qu'il ne comprend pas, et les agents de lui expliquer ce que les habitants des grandes villes entendent par les mots *passeport* et *permis de séjour*. Guidi n'en a pas, mais qu'importe? Un homme qui a connu le pape enfant n'a pas besoin d'autres recommandations. Mais, dans tous les pays du monde, les hommes de la police sont peu crédules et peu sensibles de leur nature. D'ailleurs, le gouverneur de Rome venait de prendre des mesures sévères pour chasser les vagabonds et les mendiants dangereux qui infestaient la ville. Ordre est donc intimé à Dominique et à sa fille de suivre les agents au bureau de police. La stupéfaction du pauvre vieillard est au comble. Il proteste,

il menace, il s'écrie qu'il a sauvé le pape, qu'il a été attaché pendant longtemps à la maison des comtes Feretti. Peine et cris inutiles! Les sbires saisissent Dominique, et l'entraînent avec sa fille, qui pousse des cris déchirants.

Après les Parisiens, les Romains peuvent à juste titre revendiquer la qualification de *badauds*. Une foule immense envahit en quelques instants la place de Pierre, et mille bruits plus ou moins ridicules circulent de bouche en bouche. — C'est une conspiration contre le Pape. — On vient d'arrêter un espion de l'Autriche. — C'est un mendiant qui voulait assassiner le saint Père, et que l'on conduit à la prison du Château-Saint-Ange. — Cependant la foule augmentait et les agents, pressés de toutes parts, se trouvaient fort embarrassés, lorsque tout-à-coup le peuple, se rangeant des deux côtés de la place en criant : Vive Ciceracchio! donna un libre passage à l'homme qui depuis un an exerce dans Rome une si grande influence.

Ciceracchio, dont le véritable nom est Angelo Brunetti [1], est un ancien charretier, aujourd'hui marchand de bois de charpente, et connu depuis longtemps par sa bienfaisance autant que par sa richesse. Il a quarante-cinq ans, et ses allures sont celles d'un franc et bon ouvrier. C'est le favori et le chef du peuple romain qui lui obéit en toute occasion et lui témoigne une affection sincère.

Ciceracchio leva ses mains calleuses pour faire signe à la foule de garder le silence; puis après s'être informé de la cause du tumulte, il interrogea Guidi. Celui-ci, au nom de Ciceracchio, si populaire dans toute l'Italie, avait repris assurance. Il raconta avec sa prolixité ordinaire ses anciennes relations avec le Pape et l'objet de son voyage à Rome. Sa figure vénérable et les détails minutieux qu'il donnait ne pouvaient faire soupçonner sa sincérité. Le chef du peuple pria les agents de police de relâcher, sous sa responsabilité, leurs deux prisonniers, ce qu'ils firent avec empressement, tant est grande

[1] Brunetti était dans son enfance si gros et si gras que sa mère l'appelait *Ciruacchiotto*, c'est-à-dire gros ange bouffi. De là le surnom qui avec les années se changea pour le jeune Brunetti en Ciciruacchiotto, puis finalement en Ciceracchio.

la puissance de cet homme, et il emmena, au milieu des applaudissements de la multitude, Dominique et sa fille tout en pleurs.

Dès qu'ils furent sortis de la foule, Ciceracchio dit au vieillard :

— Donnez-moi votre supplique, mon ami; j'irai trouver demain le prince Corsini, et, grâce à lui, j'espère, malgré les règlements, obtenir promptement une audience du saint Père. Mais avant tout, il s'agit de passer la nuit, vous et votre enfant, et, — vous excuserez ma franchise sans doute, — vous ne possédez peut-être pas en ce moment cinq pauls (2 fr. 50 c. de France)?... Allons! pas de fausse honte, et ne cherchez pas dans vos poches ce que vous êtes sûr de n'y pas trouver. J'ai connu la misère, moi aussi, et je n'en ai jamais rougi, grâce à Dieu. Écoutez-moi bien. Je vais vous conduire à l'hôpital de la Trinité [1] où vous trouverez, avec votre fille, bon accueil, bon lit, bon repas, et demain, à l'issue de la messe papale, je vous attendrai place de Saint-Pierre-du-Vatican, auprès de la fontaine qui est à gauche. Bonsoir; je vais m'occuper de vous.

III.

Une audience au Quirinal.

Le lendemain, dimanche des Rameaux, Guidi et Francesca furent réveillés par le son des cloches des trois cent soixante églises de la ville éternelle. Après avoir réparé tant bien que mal leurs vêtements et pris le frugal déjeuner des moines hospitaliers, le père et la fille se dirigèrent en suivant la foule vers la place de Saint-Pierre. Cette place immense, qui forme une espèce d'amphithéâtre, devant lequel est la basilique de Saint-Pierre, offrait en ce moment un spectacle admirable. On eût dit que des députations de tous les pays du monde chrétien s'étaient donné rendez-vous en cet endroit, tant les costumes,

[1] On y admet pendant trois jours les pèlerins de tous pays.

aussi bien que le langage, étaient variés. Cette multitude, malgré les éléments si divers dont elle était composée, ne commettait aucun désordre; elle admirait dans un saint recueillement la basilique, ce temple chrétien qu'aucune description ne peut dépeindre. Bâtie sur l'emplacement des jardins et du cirque de l'empereur Néron, cette église, la plus splendide, sans contredit, de la chrétienté, a coûté plus de deux cent soixante millions.

Ce n'est pas sans peine que Guidi et sa fille purent traverser la foule. Ils parvinrent enfin à gagner l'une des ailes du portique demi-circulaire qui entoure la place Saint-Pierre. Mais tandis qu'ils cherchaient un endroit commode pour assister à ce spectacle si nouveau pour eux, les cris de *Vive Pie IX* retentirent de tous côtés. Le pape et les cardinaux arrivaient à Saint-Pierre. Dominique était désespéré; à peine avait-il vu les casques des carabiniers qui formaient l'escorte, et il ne fallait pas songer à pénétrer dans la basilique. Heureusement Francesca aperçut un petit banc adossé contre une des colonnes du portique et que deux spectateurs venaient d'abandonner. La foule, repoussée par les *caporioni*, les gardes municipaux de Rome, s'agitait comme la mer. Guidi profita de ce moment de tumulte et il s'empara lestement pour lui et pour sa fille du banc de pierre délaissé. C'est de là qu'ils virent la procession des palmes, cette sainte cérémonie qui rappelle la solennelle entrée du fils de Dieu à Jérusalem. Le cortége, dont on ne peut se faire une idée que lorsqu'on a assisté à Rome aux cérémonies de l'Église pendant la Semaine sainte, sortit de la basilique et s'arrêta sous le vaste vestibule, tandis que l'un des dignitaires du Saint-Siége frappait la grande porte avec la hampe de la croix papale, suivant le rit consacré, puis la procession rentra dans le temple, dont les portes furent fermées. Les cardinaux en chapes rouges, les dignitaires de tous rangs qui ouvrent la marche, des palmes à la main, ne produisirent sur le vieux Dominique qu'une faible impression. Dans toute cette multitude, un homme seul existait pour lui : c'était le pape. Enfin Pie IX parut : il était assis sur un riche fauteuil, porté sur un brancard par douze hommes de même taille; au-dessus de sa

tête était un baldaquin rouge, et de chaque côté du fauteuil deux camériers tenaient un large éventail de plumes de paon. Le saint Père, la mitre en tête et une palme dans la main gauche, jeta sur le peuple à genoux un regard bienveillant, puis, levant les yeux au ciel, il donna de la main droite sa bénédiction aux assistants.

— C'est lui! c'est bien lui! disait le vieux Guidi en pleurant de joie.

Lorsqu'il releva la tête, après la bénédiction papale, le cortége entrait dans la basiliqne, au bruit du canon et des saints cantiques. Guidi, à peu près fou de joie, entraîna sa fille vers la fontaine, près de laquelle Ciceracchio lui avait donné rendez-vous. En attendant la fin de la messe, il se mit à raconter à ses voisins ce qu'il appelait ses relations d'enfance avec le pape, et le succès de curiosité qu'il obtint lui fit prendre le temps en patience. Enfin Ciceracchio arriva :

— Victoire! s'écria-t-il. Le saint Père a reçu votre supplique; il veut bien vous recevoir aujourd'hui et à l'instant même. Suivez-moi au palais du Quirinal.

S'il faut en croire certains philosophes moroses, le bonheur n'existe pas sur la terre. Jamais homme cependant ne fut plus réellement heureux que le vieux pêcheur de Fano lorsqu'il entendit ces quelques mots de son protecteur. En vain essaya-t-il de répondre; la joie l'oppressait. Il suivit machinalement son guide, et, sans l'aide de Francesca, il n'eût pu monter le grand escalier du Quirinal. Mais à peine arrivé dans la salle d'audience, ses forces l'abandonnèrent et il tomba évanoui. Les prélats et les officiers pontificaux s'empressèrent autour de lui, et au bout d'un quart d'heure il avait repris ses sens. Le pape avait été prévenu de cet incident; il envoya son médecin près de Guidi en faisant dire au pauvre paysan qu'il le recevrait après les vêpres.

Pas n'est besoin d'ajouter que Guidi ne manqua pas de se rendre au Quirinal à l'heure indiquée. L'entrevue fut touchante, suivant le récit qu'en a fait le vieillard, et nous le croyons sans peine. Le saint Père rappela divers événements de sa jeunesse, sans oublier, comme on le pense bien, la fameuse partie de

pêche; puis après avoir béni Dominique et sa fille, il donna l'ordre qu'on assurât l'existence du vieux pêcheur et qu'on remît une dot à Francesca. Enfin il voulut que ses protégés fussent reconduits à Fano dans une des voitures de la cour pontificale.

Guidi sortait de chez son ami Ciceracchio et montait dans la voiture aux couleurs papales, lorsqu'un cri de stupéfaction le fit retourner. Derrière lui, les bras pendants, les yeux hébétés d'étonnement, se tenait le portefaix qui l'avait si rudement accueilli le jour de son arrivée à Rome. Dominique était bon prince; tout en jouissant intérieurement de la confusion du Transteverin, il daigna jeter sur lui un regard de bienveillance et de pardon.

Un artiste romain va, dit-on, reproduire dans un groupe en marbre le trait de Guidi sauvant le jeune Mastaï; les personnages seront de grandeur naturelle et orneront quelque fontaine publique. En attendant, j'ai cru devoir rapporter sous une forme dramatique cet épisode de la vie du saint et illustre Pie IX, d'une existence si chère à l'Église et au monde entier, et le beau dessin de Louis Lassalle qui accompagne cette *Nouvelle* marquera dans les souvenirs de nos jeunes lecteurs les traits pleins de mansuétude de l'honoré pontife.



LES JEUX

DE L'ENFANCE ET DE LA JEUNESSE,

AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI.

PAR

GUSTAVE DES ESSARDS.



(**Premier article.**)

L'esprit de l'homme ne peut être dans une contention perpétuelle. Si les cordes d'une lyre ou celles d'un arc, disait Anacharsis, étaient toujours tendues, elles se rompraient bientôt.

Il en est de même de notre esprit; il lui faut des distractions, des jeux qui, l'arrachant à ses préoccupations sérieuses, lui donnent le repos dans lequel il puisera de nouvelles forces.

Chez vous, mes enfants, les jeux sont encore plus nécessaires. Ils ont le double avantage de développer par l'exercice vos forces naissantes et de donner à votre esprit cette variété, ce mouvement sans lesquels il serait bien vite fatigué des études sérieuses.

Jouez donc, jouez franchement, gaîment, *de tout votre cœur*, pour ensuite travailler aussi *de tout votre cœur*. Prenez garde seulement que le plaisir ne fasse tort à l'étude; faites-les marcher tous deux de front, votre cœur et votre esprit s'en trouveront également bien; vous grandirez à la fois en force et en science, et vous rendrez ainsi vos parents doublement heureux.

Et maintenant que nous vous avons démontré la nécessité de jouer, chose dont vous n'étiez peut-être pas parfaitement convaincus, abordons sans plus tarder le sujet de notre article.

Les jeux auxquels vous vous livrez ordinairement semblent s'être transmis par tradition, depuis les temps les plus reculés, jusqu'à nos jours. Ainsi, sauf le nom, il en est bien peu dont nous ayons le mérite de l'invention. Les enfants, à Rome, à Thèbes, à Athènes, à Persépolis, s'amusaient comme vous au cerceau, à la balle, aux barres ; comme vous ils lançaient des cerfs-volants, soufflaient des bulles de savon et sautaient à la corde.

Il est cependant entre leurs jeux et les nôtres quelques différences qu'il nous a paru curieux de signaler. Les jeunes Grecs jouaient jadis à cloche-pied : ce jeu consiste à courir sur un seul pied et à attraper d'autres enfants qui, suivant les conventions, doivent échapper aux poursuites en se sauvant aussi sur un seul pied, à cloche-pied enfin, ou bien en courant comme d'habitude.

Un historien grec nous apprend qu'aux Dionysies, ou fêtes de Bacchus, on sautait à cloche-pied sur une outre remplie de vin et frottée d'huile. Les sauteurs essayaient de se tenir d'un pied sur ce ballon, mais ils y parvenaient rarement et leur chute excitait la gaîté des spectateurs.

Stace décrit ainsi le jeu du ballon.— « Cette balle, pleine de vent, était poussée avec les pieds ou les mains. Les joueurs étaient divisés en deux camps ; l'un des deux renvoyait la balle au milieu ; les adversaires accouraient et cherchaient à la faire passer au-delà des limites de l'autre partie. »

Sénèque dit que, de son temps, les oisifs allaient voir ce jeu. Nous devons ajouter, pour expliquer cet empressement, que souvent le jeu du ballon dégénérait en une sorte de bataille qui excitait singulièrement l'intérêt des spectateurs.

La toupie elle-même, la toupie que tout l'univers connaît, la toupie tournait dans les rues de Rome et d'Athènes, comme elle tourne encore dans les allées des Tuileries ou du Palais-Royal. Les Grecs l'appelaient *Bembie* et les Romains *Turbo.* Tibulle, regrettant la tranquillité dont il jouissait jadis, disait :

Maintenant je suis agité comme une toupie fouettée par un enfant, dans un lieu propre à cet exercice. — En Orient, le jeu de la toupie s'appelle quelquefois *Mitsar*.

Un joueur lance avec force une toupie entourée d'une ficelle qui se déroule en la jetant, et lui imprime un mouvement de rotation très-rapide. — Les autres lancent alors leur toupie, en cherchant à abattre la première; — celui qui ne la touche pas est obligé de mettre la sienne à sa place, à moins qu'il ne puisse la prendre sur sa main, pendant qu'elle tourne encore et la jeter alors sur celle qui sert de point de mire.

Comme on le voit, le mitsar des Orientaux est tout simplement notre jeu du sabot.

Le cerf-volant est connu presque partout; mais dans certains pays, il acquiert une importance que, Dieu merci, nous ne lui accordons pas.

Nous avons trouvé dans un vieux livre, contenant la relation d'un voyage en Asie, le passage suivant, que nous transcrivons, en laissant à son auteur la responsabilité du fait qu'il raconte.

« Dans le royaume de Siam, le jeu du cerf-volant est devenu très-important ; c'est presque une affaire d'État. — Chaque mandarin a son cerf-volant, et le Roi même en a un qu'on élève tous les soirs et qui reste en l'air pendant toute la nuit, attaché par un cordon de soie. — Les mandarins de la première classe se relaient tour-à-tour pour tenir le cerf-volant royal, qui, sans doute, est orné avec une magnificence qui répond à l'intérêt qu'on prend à ce jeu. Je soupçonne même que les Siamois y attachent quelques idées superstitieuses, et qu'ils tirent, des mouvements du cerf-volant, quelques présages pour l'avenir. »

Le cerf-volant a été plusieurs fois employé par les savants, pour des expériences d'électricité ; mais le danger sérieux auquel ils s'exposaient, l'a fait abandonner.

On raconte que quelques personnes ont traversé les grands fleuves de l'Amérique en se jetant dans l'eau, et en tenant la corde d'un immense cerf-volant, que le vent entraînait rapidement du côté de la rive opposée.

Tout bien considéré, nous croyons qu'il est moins dangereux de lancer tout bonnement un cerf-volant au milieu d'une grande plaine, de l'élever à une grande hauteur, de le suivre dans son vol élégant et capricieux, de le voir *piquer des têtes* et enfin de lui envoyer des myriades de *postillons*.

Avant d'en finir avec le cerf-volant, nous engageons nos jeunes lecteurs à méditer la morale de la fable qui suit :

Un beau matin, certain enfant,
Se livrant aux jeux de son âge,
Dirigeait dans les airs un léger cerf-volant,
Qui, comme c'est assez l'usage
(Car l'élévation nous aveugle souvent),
Enflé d'orgueil encor plus que de vent,
Se croyait un grand personnage,
Et s'imagina follement
Pouvoir, dans les plaines du vide,
Se soutenir facilement
Sans liens et sans guide.
« A quoi bon, disait-il,
« Être, comme un esclave,
« Retenu par ce fil
« Qui m'oppose une entrave,
« Que resserre à son gré le marmot le plus vil?
« Si, comme les oiseaux, dans un juste équilibre,
« Je franchis l'air d'un vol majestueux,
« En brisant un joug odieux,
« Comme eux aussi pourquoi ne pas devenir libre? »
A l'instant même il s'abaissa,
Et, par une secousse forte,
En se relevant, fit en sorte
Que son fil se cassa.
Quel fut le fruit d'une telle imprudence?
Jouet des aquilons, ce pauvre cerf-volant,
Haussant,
Baissant,
Caracolant,
Se débat quelque temps contre leur violence :
Sa folle résistance augmente encor ses maux;
Il sort tout déchiré de cette vaine lutte,

Et bientôt, n'offrant plus que de tristes lambeaux,
Fait la plus honteuse culbute.

Son exemple devrait vous servir de leçon,
Jeunes gens, qui voyez souvent comme une chaîne
Le fil heureux dont se sert la raison
Pour diriger vos pas quand l'erreur vous entraîne.

Les Romains et les Grecs se livraient avec ardeur au jeu de la balle. Ces derniers avaient une si grande estime pour ceux qui excellaient dans cet exercice, qu'ils élevèrent une statue à Aristonicus Carystius, qui en donna des leçons à Alexandre-le-grand.

L'Empereur Auguste, dans son enfance, avait tellement aimé le jeu de balle, qu'il avait fini par négliger des occupations plus sérieuses; on lui en fit des reproches et même on lui interdit complétement cet amusement.

Les balles dont se servaient les jeunes gens de Rome et d'Athènes, quand ils jouaient dans le Champ-de-Mars ou le Cirque, étaient faites comme les nôtres, avec une pelote de laine, recouverte d'une enveloppe de peau.

Les Péruviens, d'après d'anciennes relations de voyages, jouaient à la balle d'une tout autre manière. Au lieu de se placer face à face, les joueurs se tournaient le dos et se courbant de façon à mettre la tête entre les jambes, ils regardaient venir la balle, s'avançaient à rebours pour l'attraper et la renvoyaient ensuite aux autres joueurs.

Le jeu de *Croix ou Pile* remonte aussi, lui, à la plus haute antiquité. *Pile* est un vieux mot qui signifie vaisseau; c'est de là qu'on a fait le mot pilote. Sur beaucoup de monnaies anciennes il y avait d'un côté une croix et de l'autre un vaisseau. Les enfants jetaient une de ces pièces en l'air en disant *croix ou pile* pour indiquer la marque qui devait se trouver visible lorsque la pièce était tombée à terre. Les Romains disaient: *Caput aut navia ou navis*, tête ou navire, parce que leurs monnaies portaient d'un côté la tête de Janus, et de l'autre un vaisseau. En Italie, on dit, *Fleur ou Saint*, parce que les monnaies de Florence et de quelques autres villes ont d'un côté

une fleur de lys, et de l'autre la tête d'un saint. En Espagne, ce jeu s'appelle *Castillo y Leon,* parce qu'on voit sur une face des pièces de monnaie un château qui représente les armes de Castille, et sur l'autre un lion, armes du royaume de Léon.

Les Turcs ont un jeu semblable qu'ils nomment *Hiver ou été, sec ou humide.*

Les Dés étaient l'un des jeux les plus ordinaires des anciens. Ovide, Lucien en parlent dans plusieurs passages. Les rois jouaient avec des dés en or. Le roi des Parthes en envoya à Démétrius pour lui reprocher sa puérilité.

Mais ordinairement, les dés étaient de corne ou d'os, quelquefois d'ivoire.

Dans un temps où la souplesse des membres et la force musculaire jouaient un rôle aussi grand que dans l'antiquité, la jeunesse recherchait surtout les jeux qui pouvaient développer ses forces, et les gouvernements eux-mêmes encourageaient ces exercices qui devaient donner à la patrie des guerriers robustes et agiles.

Le Disque était un de ces jeux: c'était d'ordinaire une pierre pesante, plate et circulaire, que l'on s'efforçait de lancer très loin. Quelquefois, au lieu d'être une pierre, le disque était en fer, en airain, ou en bois. On le jetait en hauteur ou en longueur, pour lutter à qui aurait le bras le plus fort.

La fable raconte qu'Apollon, jouant à ce jeu avec le jeune Hyacinthe, eut le malheur de le tuer et le changea en la fleur qui porte son nom.

« Apollon se promenait—dit Ovide—sur les bords de l'Eu-
« rotas, auprès de Sparte, de cette ville sans murs, et sans
« autre défense que la valeur de ses habitants. Il ne songe
« plus à sa lyre, ni à ses flèches. La chasse seule a pour lui
« des attraits; il conduit une meute, et franchit une montagne
« escarpée. Le soleil, également éloigné de la nuit qui vient
« de s'écouler et de celle qui va suivre, était parvenu au mi-
« lieu de sa carrière.

« L'un et l'autre (Apollon et Hyacinthe), se dépouille de ses
« vêtements, se frotte d'huile luisante et ils prennent un

« large disque. Apollon réunissant la force à l'adresse, le « balance quelque temps et le lance dans les airs, que cet « énorme poids oblige de se séparer. Il tombe enfin sur la « terre. Hyacinthe, l'imprudent jeune homme, emporté par « l'ardeur du jeu, se hâte pour le ramasser; mais la terre le « renvoie avec force contre ton visage, ô Hyacinthe! etc. »

Cette déplorable histoire n'empêcha point la jeunesse de jouer au disque; seulement, et ainsi que le conseillait Martial, les joueurs eurent soin de se tenir un peu plus éloignés.

La course était aussi l'un des jeux favoris des anciens. Virgile, au cinquième livre de l'Enéide, décrit ainsi la course :

« Chacun prit sa place, et bientôt le signal fut donné. Tous « à l'instant, fixant leurs yeux sur le but, s'élancent de la barrière comme un tourbillon. Nisus, plus léger que le vent, « plus impétueux que la foudre, en peu de temps passe tous « les autres, qu'il laisse loin derrière lui.— Euryale se trouve « alors le premier. — Vainqueur par les bons efforts de son « ami, il achève heureusement sa carrière, et reçoit mille « applaudissements. — Enée donna au vainqueur une cou- « ronne d'olivier, un beau cheval richement enharnaché, et « deux javelots armés d'un fer poli, avec une hache à deux « tranchants, garnie de lames d'argent ciselé. »

Mais il nous faut laisser là Grecs et Romains; quelque intérêt que nous puissions prendre à les suivre dans leurs amusements, nous ne devons pas sacrifier complétement le présent au passé.

Qui de vous, mes enfants, n'a joué au *colin-maillard !* Qui de vous n'a passé ainsi quelques-unes de ces heures qui semblent durer une minute et pendant lesquelles la vie tout entière est absorbée dans une joie sans réserve ! — Le colin-maillard se joue partout, et partout il amuse. Il y a plusieurs manières d'y jouer. — Au colin-maillard assis, on interdit l'usage des mains à celui qui a les yeux bandés, et quand tout le monde a changé de place, on le fait asseoir sur les genoux d'une personne dont il doit deviner le nom.

Dans le colin-maillard debout, l'aveugle tient à la main une baguette ou un mouchoir. — Un des joueurs en prend le

bout et pousse un cri en cherchant à déguiser sa voix pour ne point être reconnu.

Il est enfin un autre colin-maillard, qu'on joue fort rarement à présent, et qui cependant est beaucoup plus amusant que ses frères.

Le *colin-maillard à la silhouette* se joue seulement le soir. — Une personne se place dans l'embrasure d'une fenêtre, devant laquelle on tire un rideau blanc. — A quelque distance de là, sur une table, on met des lumières ; les joueurs passent chacun à son tour entre le rideau et la table ; leur silhouette se dessine alors sur le rideau, et la personne qui est derrière doit les reconnaître. On comprend que pour la tromper, on emploie toutes sortes de moyens, qui tous excitent la gaîté de l'assemblée.— Les uns arrondissent leurs épaules au moyen de coussins fourrés sous leurs habits, les autres se font un ventre de polichinelle. — Ceux-ci font des contorsions grotesques. Ceux-là se rendent infirmes ; tous enfin, cherchent à être méconnaissables.

Ce jeu paraît avoir été inventé à l'époque où l'on faisait, avec du papier noir découpé, des portraits en profil, qu'on nommait *à la Silhouette,* du nom du contrôleur-général des finances, qui faisait beaucoup de réformes et qu'on plaisantait à cause de ses projets d'économie.

En Italie, le colin-maillard se joue comme chez nous, mais on dit : jouer à la *chatte aveugle*, à la *gatta orba* ou *cieca.*

Quoique l'exercice dont nous allons parler rentre peu dans la catégorie de ceux auxquels se livrent nos jeunes lecteurs, nous ne croyons pas cependant nous éloigner beaucoup de notre sujet en leur donnant l'origine de l'invention du *mât de cocagne*, qui, dans toutes les fêtes publiques, brille au premier rang des réjouissances et amusements destinés au peuple.

En 1425, les habitants de la paroisse Saint-Leu et Saint-Gilles, à Paris, proposèrent un *esbattement* nouveau. Ils plantèrent dans la rue aux Ours, en face de la rue Quincampoix, une perche de plus de douze mètres. Au sommet, ils mirent un panier dans lequel était une oie grasse et six blancs de

L'Orpheline ou l'Héritage de mon cousin Nicot.



Voici encore une lettre qui me paraît être de la même écriture que la première qui a été refusée.

Imp. de A. Godard

monnaie.— La perche fut huilée et graissée du haut en bas et l'on promit l'oie, l'argent et le panier à celui qui serait assez adroit pour grimper jusqu'au haut. Un grand nombre de concurrents se présentèrent, mais aucun d'eux ne put atteindre le but. Cependant on adjugea l'oie à celui qui avait monté le plus haut; mais on ne lui donna ni les six blancs, ni le panier.

L'ORPHELINE

OU

L'HÉRITAGE DU COUSIN JEAN NICOT.

PAR Mme LOUISE LENEVEUX.



J'habitais depuis quelque temps dans la rue de Vaugirard, faubourg Saint-Germain, une grande et vaste maison de modeste apparence, et dont le loyer le plus élevé ne dépassait pas trois cents francs, sorte de république où vivaient, fraternellement confondus, le pauvre artiste, l'honnête ouvrier et le modeste rentier.

J'avais remarqué, dans le corps de logis qui faisait face à mes croisées, une jeune fille d'une figure pleine de douceur et de distinction; ses vêtements du deuil le plus sévère, et plus encore la pâleur, l'air de tristesse empreints sur son joli visage disaient assez qu'elle venait de faire une perte douloureuse.

Le logement qu'elle habitait était composé d'une chambre et d'un très-petit cabinet; du matin au soir je la voyais seule, travailler avec assiduité à fabriquer des fleurs artificielles qui me paraissaient faites avec un goût extrême; elle sortait rarement, ne recevait personne, et ne parlait à qui que ce

fût dans la maison. Si le hasard lui faisait lever les yeux vers mes croisées et qu'elle me surprît les regards attachés sur elle, je voyais aussitôt un léger incarnat colorer ses joues pâles. J'ai l'habitude de l'observation, et cette jeune fille isolée, avec ses dix-sept ans, son air candide et ses doigts laborieux, m'intéressait vivement; ce n'était pas une vaine curiosité qui me ramenait sans cesse à la fenêtre, mais un je ne sais quoi de maternel, d'inquiet qui me faisait craindre un danger pour une pauvre enfant sans protecteur, sans soutien, perdue au milieu d'une ville comme Paris.

C'était le 4 janvier, et l'hiver avait déployé son plus triste appareil; les toits étaient couverts de neige et le temps était tellement sombre que bien qu'il fût neuf heures du matin, le jour perçait à peine, et, contre mes habitudes ordinaires, j'étais encore au lit. Tout à coup le bruit de plusieurs voix parlant toutes ensemble vint frapper mon oreille et piquer ma curiosité; je passai précipitamment ma robe de chambre, et je fus bientôt à la croisée de mon logement donnant sur la cour, car c'était de cet endroit que le bruit paraissait s'échapper.

« Mais vous avez eu tort, monsieur Picard, disait une jeune fille que je reconnus pour être ma voisine, de refuser cette lettre, qui peut-être m'apportait du travail...

—Tort! disait le portier de l'air le plus insolent. C'est cela ; on a tort, parce que l'on ne veut pas perdre son argent... Si mamselle avait payé le dernier port de lettre de 15 centimes, encore passe... Il y a vraiment des gens qui croient que l'on doit avancer ses fonds pour six mois. — Dis donc pour toujours, ajouta sur-le-champ Mme Picard avec un petit fausset aigre-doux, sans compter, continua-t-elle, que le jour de l'an s'est passé sans que l'on voie la couleur de vos étrennes. Dieu du ciel! si tous les locataires faisaient de même, où en serions-nous? Il y a déjà longtemps que j'aurais envoyé ma démission de concierge. —Et si nous ne nous chauffions l'hiver que de son bois! hem! ajouta M. Picard, qu'en dis-tu, ma femme? »

Là-dessus le couple avide fit éclater un ricanement insultant.

« Monsieur, disait la pauvre jeune fille d'une voix que les

larmes rendaient tremblante et saccadée, monsieur! je vous l'ai dit, je n'ai pas encore touché l'argent qui m'est dû pour le prix de mon travail ; mais soyez tranquille vous ne perdrez rien, pas même vos étrennes.

— Ta! ta! ta! fit Mme Picard, un œuf au pot vaut mieux qu'une oie qui vole! allez je ne compte plus sur vos étrennes; mais, ainsi que mon mari vous l'a dit, ayez soin de chercher un autre logement, car vous savez que votre chambre est louée, et le propriétaire n'entend pas raillerie.

— Mais, monsieur, disait encore la jeune fille d'un accent à attendrir le cœur le plus dur, où voulez-vous donc que j'aille? je n'ai pas d'asile, pas de parents à Paris, je travaille du matin au soir, est-ce ma faute si l'on ne me paie pas exactement? mais je vous en supplie, monsieur Picard, donnez-moi quelques jours de répit; je paierai, je vous l'assure.

—Allons donc, vous voulez rire sans doute; puisque je vous dis que votre chambre est louée! »

Le portier lui tourna le dos, et je n'entendis plus que des sanglots qui vinrent me briser le cœur.

D'un bond je franchis l'escalier qui nous séparait, et me présentant tout d'un coup : « Mademoiselle, dis-je à la jeune fille, je ne suis pas assez riche pour me poser en protectrice; mais, lorsque comme vous on sait inspirer par une conduite sans reproche le plus vif intérêt, on trouve des amis dans le malheur. Veuillez monter dans mon logement, et là nous nous entendrons, je l'espère. »

La jeune fille leva sur moi des yeux doux et limpides, essuya son visage baigné de larmes, et me suivit d'un air reconnaissant.

J'appris alors qu'elle se nommait Séraphine Renaud, que depuis six mois elle avait perdu sa mère, qu'elle n'avait que des parents fort éloignés qui n'habitaient pas Paris, et qui ne la connaissaient nullement; elle me dit que sa mère avait vécu d'une rente viagère qui s'était éteinte avec elle; que depuis sa mort, qui la laissait sans aucune ressource, elle essayait pour vivre de faire des fleurs artificielles et qu'elle ne manquait pas de travail, mais que le gain était si mince et les paiements si

peu réguliers, qu'elle n'avait pu suffire à la fois à sa nourriture et au paiement de son loyer, et qu'enfin elle avait reçu congé sans savoir où se réfugier. Ici les sanglots coupèrent la voix à la pauvre enfant. « Où irai-je? répétait-elle avec désespoir!!!

— Chez moi si cela vous est agréable, lui dis-je; vous le voyez, je ne suis moi-même qu'une pauvre femme, je suis veuve, et je vis bien modestement du mince produit de ma plume; mais j'ai deux chambres, deux lits : vous serez ici moins isolée et plus convenablement; un peu d'aide fait souvent grand bien ! »

Séraphine m'embrassa avec reconnaissance, et je vis la sécurité reparaître sur sa jolie figure.

« Et cette lettre que Picard a refusée, lui dis-je, pensez-vous devoir la faire réclamer?

— Je ne sais, madame, mais je ne connais personne, je ne reçois jamais de lettre que pour mon travail et, dans ce cas, elles viennent de Paris. Picard m'a dit que l'adresse était mise d'une manière équivoque; peut-être n'est-elle pas pour moi, mais pour quelqu'un à qui le hasard aura donné mon nom? »

Je pensai comme la jeune fille et je ne crus pas devoir attacher plus d'importance à une circonstance qui se présente fréquemment à Paris.

Dès le lendemain j'installai ma nouvelle amie dans mon domicile, et vingt-quatre heures ne s'étaient pas écoulées que l'intimité la plus étroite s'était établie entre nous, et que je bénissais le ciel de l'occasion qu'il m'avait présentée d'être utile à un ange de candeur et de bonté.

Quinze jours se passèrent, heureux et courts pour toutes deux: car l'apparition de Séraphine dans mon intérieur y avait amené la joie et la gaîté; pendant que j'écrivais, elle travaillait à ses fleurs, et les heures des repas, que nous prenions en commun, étaient devenues des heures de récréation et de douces causeries.

Nous avions complétement oublié la circonstance de la lettre, lorsqu'un jour nous vîmes monter Picard; il était devenu beaucoup plus poli depuis que l'orpheline demeurait chez moi. « Mademoiselle, dit-il en ôtant son bonnet respectueuse-

ment, voici encore une lettre qui me paraît être de la même écriture que la première qui a été refusée, et l'adresse est mise de la même façon ; voyez si elle est pour vous : le facteur attend.

Séraphine ouvrit et lut :

« Mademoiselle,

« Voici près d'un an que les héritiers de Jean Nicot, votre *petit* cousin, cherchent inutilement votre adresse ; il s'agit du partage d'une pièce de terre évaluée à dix mille francs et qui rapportera à chaque héritier de deux à trois cents francs. Aussitôt la présente reçue, veuillez vous transporter à mon étude, chez Mᵉ Gros, notaire à Nanteuil.

« N'oubliez pas d'apporter les actes de décès de votre mère et de votre aïeule. »

« C'est bien pour moi, dit gaîment Séraphine pendant que je comptais au portier les trente centimes du port de lettre, car ma mère m'a souvent parlé du cousin Nicot, l'enfant de sa propre sœur. Je ne l'ai jamais connu ; mais je bénis sa mémoire puisqu'il doit apporter un peu de soulagement à ma position si précaire. Bonne amie, me dit-elle en me serrant les mains, vous m'avez porté bonheur. »

Je partageai la joie de la jeune fille, car tout est relatif ; et quoique cet héritage fût de peu de valeur pour la pauvre enfant qui, quinze jours auparavant, n'avait pu satisfaire à l'exigence d'un port de lettre de trente centimes, trois cents francs devaient être une véritable fortune.

J'avançai à Séraphine l'argent nécessaire, et la journée du lendemain fut employée par nous à faire relever les actes exigés ; puis le surlendemain j'accompagnai ma jeune amie jusqu'au faubourg Saint-Martin, à l'enseigne du Cheval-Blanc, où, moyennant la somme de quatre francs cinquante centimes, je l'installai dans le coupé de la voiture de Nanteuil. Il était déjà occupé par deux femmes demi-bourgeoises, demi-campagnardes, et j'allais, en m'adressant à la plus âgée, recommander ma protégée, lorsque son air revêche et peu bien-

veillant fit expirer ma prière sur mes lèvres. « Lolotte, dit-elle vivement à la plus jeune, qui sans doute était sa fille, laisse à mamselle la place du milieu et prends celle du coin qui est la meilleure ; à quoi servirait-il d'arriver les premières si l'on ne devait choisir ? »

Séraphine attendit un instant qu'elles fussent placées, salua, et s'assit modestement au milieu d'elles ; mais la plus âgée des deux dames qui était d'une corpulence monstrueuse fut visiblement contrariée de l'arrivée d'une troisième personne, et son teint, déjà très-vif, en prit aussitôt une couleur écarlate. L'examen curieux qu'elle fit de notre jeune voyageuse ne parut pas adoucir son humeur, et ses discours n'en devinrent que moins conciliants.

La pauvre Séraphine était au supplice ; elle ne savait de quelle façon s'y prendre pour ne gêner personne, car tantôt la fille se plaignait de son coude, ou la mère la priait aigrement de reculer ses genoux.

Je pris le parti d'aller trouver le conducteur, vieux et brave homme, qui vint sur-le-champ, et de son autorité privée fit ranger les deux voyageuses et faire place à ma jeune amie, que je fus forcée de quitter, car la voiture allait partir ; je l'embrassai, et après avoir prié encore avec instance le conducteur de veiller sur elle, je m'éloignai triste de la laisser seule, en si maussade compagnie.

Heureusement le balancement de la voiture ramena peu à peu la jeune fille à ses pensées intimes, et désormais les tracasseries sans nombre de la grosse dame furent perdues pour elle. Quant à Mlle Lolotte sa fille, elle s'endormit profondément, et grâce à l'épaule de Séraphine, elle put rêver doucement qu'elle était sur son oreiller.

. . . .

Il y avait cinq heures que la voiture roulait. « Nous voici arrivés ! dit le conducteur en apercevant le clocher du village.

La jeune fille sentit son cœur battre d'émotion et d'inquiétude ; elle allait se présenter seule, sans un parent, sans un ami, chez un notaire absolument inconnu ; pourtant elle comprima les battements de son cœur et, surmontant son extrême

timidité, elle se tourna vers sa voisine et lui demanda d'une voix bien douce, si elle ne pourrait pas lui indiquer la demeure de Mᵉ Gros, notaire à Nanteuil.

La grosse dame ne répondit pas; mais elle regarda Séraphine d'un air surpris et lui fit subir une seconde fois, avec encore plus d'attention et de détails que lors de son arrivée, un examen scrupuleux.

Fatiguée de ces regards peu bienveillants, Séraphine avait baissé les yeux en rougissant et en se promettant bien de ne pas récidiver sa question, lorsque la dame lui répondit enfin brusquement. « Le conducteur vous y conduira. — Oui, oui, mamselle, répondit celui-ci qui avait entendu la réponse, allez ne vous inquiétez pas, la voiture arrête à la porte.

— Allons, Lolotte, réveille-toi donc! en vérité, tu es insupportable pour dormir toujours; nous voici arrivées. »

Mˡˡᵉ Lolotte étendit les bras, allongea les jambes et mumura en bâillant : « Quoi! déjà arrivées! »

La mère et la fille descendirent de la voiture et sonnèrent à la porte d'une belle ferme dont l'extérieur ressemblait à une magnifique maison de campagne; et la voiture se remit en marche.

« Voilà des femmes bien mal apprises! dit le conducteur à Séraphine, restée seule au fond du coupé; depuis une quinzaine de jours qu'elles sont à Nanteuil, il n'est bruit que de leur impertinence. Avec cela que c'est un contraste frappant avec les habitants ordinaires de la ferme, car leur cousin, qui en est le propriétaire, est bien le plus doux, le meilleur, le plus honnête homme! et instruit!... comme un notaire. C'est lui qui s'entend à l'agriculture!... aussi la ferme a doublé de rapport. C'est que c'est tenu sur un pied!... tenez, mamselle, à vingt lieues à la ronde il n'y en a pas une semblable, sans compter que pour l'ornement et le luxe des jardins, c'est un véritable château; on peut dire que c'est une belle habitation, et cela rapporte vingt-cinq mille francs par an! c'est joli cela! eh bien! M. Aubry n'en est pas plus fier; il ne fait pas le monsieur, lui! il parle à tout le monde, il est bon et humain; l'hiver, tous les ouvriers sans ouvrage sont occupés par lui, il fait distribuer

aux vieillards et aux femmes des provisions de toute nature. « Lorsque je suis riche, dit-il, je ne veux pas qu'il y ait un seul malheureux dans le village. » Voilà comme tous les riches devraient dire ! aussi tenez, mamselle, il n'y a pas dans le pays assez de bouches pour parler de ses bonnes actions, assez de voix pour chanter ses louanges et le bénir... Mais nous voici à la porte de Me Gros le notaire. Tenez, voyez-vous l'écusson doré? »

Merci, mon brave homme, merci, dit Séraphine ; et comme elle lui tendait un petit pour-boire, « Allons donc, mamselle, c'est mon chemin, ainsi je ne me dérange pas, et si vous devez revenir ce soir, demandez Petit-Jean, c'est moi qui vous conduirai, et j'aurai bien soin de vous. »

En disant cela, le bon conducteur sonna à la porte du notaire et s'éloigna. Un vieux domestique vint ouvrir et introduisit Séraphine dans l'étude du notaire.

« Asseyez-vous, mademoiselle, et surtout calmez-vous, car vous me paraissez émue.

— Monsieur, je n'avais jamais quitté ma mère, et sa mort m'a laissé sans parents, sans personne au monde... »

L'orpheline essuya les larmes qui couvrirent aussitôt son joli visage. « Pardonnez, monsieur, à une émotion dont je ne suis pas maîtresse.

— Prenez le temps de vous remettre, mademoiselle, dit le notaire, ému lui-même, et ensuite vous me direz ce qui vous amène. »

Pour toute réponse Séraphine tira de son portefeuille la lettre qui lui était adressée et la lui tendit.

« Ah ! très-bien, dit le notaire, vous êtes Mlle Séraphine Renaud? votre arrivée va mettre fin à la liquidation d'un petit héritage qui retient à la ferme une vingtaine de cohéritiers ; depuis l'envoi de ma première lettre, on n'espérait plus vous découvrir; on était à bout de recherches, lorsqu'il y a trois semaines environ, un heureux hasard m'a mis sur la voie, et je m'en félicite de tout mon cœur; très-bien, dit-il en voyant joints les actes demandés, j'examinerai tout cela dans la journée.

— Monsieur, dit Séraphine, ma présence ici est-elle nécessaire? et maintenant que vous êtes muni des pièces obligatoires, ne pourrais-je pas m'en retourner à Paris? ici je ne connais absolument personne, et coucher dans une auberge me paraîtrait bien triste! »

Soyez tranquille, mademoiselle, M. Aubry, le propriétaire de la belle ferme que vous avez dû voir sur votre route, et votre cousin par alliance, m'a dit de lui adresser toutes les personnes qui ont des prétentions à l'héritage de Jean Nicot, et c'est ainsi que depuis quinze jours sa maison hospitalière est transformée en une vaste auberge; je suis certain que vous serez, comme tous, accueillie avec joie.

— Quoi! monsieur, M. Aubry est mon parent! dit avec joie Séraphine, qui se souvint aussitôt de tout le bien que le conducteur avait raconté du bon fermier; on assure que c'est un fort honnête homme.

— Oh! certainement, un brave et digne cœur! il vit en famille avec une vieille tante et des neveux; ses domestiques, qui sont très-nombreux, le respectent et le chérissent. »

Séraphine était tout-à-fait remise: l'air de bonté du notaire, ce qu'elle avait appris d'un allié qu'elle ne connaissait pas, mais qu'elle savait être bon et généreux, la rassurait complétement; elle sut alors comment Jean Nicot, son parent, était devenu l'époux de la maîtresse de ferme dans laquelle il servait comme garçon, à la condition qu'à la mort de la fermière, ses belles et riches propriétés reviendraient à sa famille, et que c'était en vertu de cette clause du contrat que M. Aubry, son neveu, avait hérité de la ferme, de même que les parents de Jean Nicot héritaient de la pièce de terre qu'il avait apportée en mariage. Une vingtaine de petits cousins s'étaient mis sur les rangs, lorsqu'un hasard fit connaître qu'il existait encore une parente à Paris; et c'est ainsi que Séraphine avait été mandée à Nanteuil.

Il était trois heures de l'après-midi lorsque l'orpheline, conduite par le notaire lui-même, arriva à la ferme d'Aubry. Une table de trente couverts environ était dressée, et le dîner servi; chaque héritier était à son poste. L'arrivée de Séraphine fut

joyeusement accueillie; elle promettait la terminaison d'une liquidation en souffrance depuis longtemps.

Le fermier vint au-devant d'elle, et lui fit l'accueil le plus simple et le plus cordial. C'était un homme de trente-six à trente-huit ans, d'une belle figure, et dont l'expression de bonté et de franchise rappelait nos anciens patriarches. Il plaça sur-le-champ Séraphine entre lui et sa vieille tante. Tous les yeux se portèrent sur elle, et malgré l'appétit robuste dont les héritiers paraissaient pourvus, le service en fut un instant suspendu. La jeune fille, confuse du dérangement qu'elle causait, ne savait comment s'excuser, et sa rougeur et sa timidité ajoutaient encore à ses grâces naturelles. Une fois assise, elle s'enhardit cependant à jeter les yeux sur cette nombreuse et inconnue parenté; mais quelle fut sa surprise en reconnaissant deux cousines dans ses compagnes de voyage; sans doute elles eurent honte de leurs mauvais procédés à l'égard de Séraphine, car elles baissèrent aussitôt les yeux et ne parurent pas la reconnaître. La plupart des nombreux cousins étaient cultivateurs, tous, gens intéressés au plus haut degré, et qui, bien que possesseurs d'une petite fortune, attendaient avec une impatience marquée l'instant qui devait couronner leur constance, en leur partageant les dépouilles du cousin Jean Nicot.

L'arrivée de la *cousine de Paris*, c'est ainsi qu'ils la nommèrent, ne troubla qu'un instant les convives, et lorsque Séraphine fut un peu remise de son trouble, elle fut bonne, prévenante pour tous, et le bonheur de se trouver encore au milieu d'une famille qui était la sienne lui donna une gaîté qui la rendit charmante; tout le monde la trouva telle, et les moins spirituels l'admirèrent. Le cousin Aubry ne disait rien, mais il l'observait avec intérêt dans ses moindres actions. La grosse cousine de la voiture paraissait se trouver mal à l'aise et ne partageait pas l'enthousiasme général, — elle interrompait à chaque instant les éloges qu'on donnait à Séraphine.— Lolotte chante aussi fort bien, Lolotte touche du piano, Lolotte dessine; et la pauvre mère s'évertuait à vanter les talents de sa fille; elle élevait la voix, rougissait d'impatience, car

Lolotte, qui avait dîné copieusement sans dire une seule parole, s'était endormie au dessert : or, le moyen de juger de ses nombreux talents !

Rien n'était aussi touchant, aussi patriarcal que cette réception de famille à la ferme. On conçoit que dans une maison, quelque bien organisée qu'elle fût, vingt-cinq locataires de passage durent amener bien des dérangements : des lits étaient improvisés et campés, et les habitants de la ferme hospitalière avaient abandonné leurs paisibles habitudes pour céder leurs chambres aux voyageurs ; et, comme dans le château de la Belle au bois dormant, canards et poulets d'Inde tournaient à la broche nuit et jour.

Séraphine fut logée près de la vieille tante. La chambre qu'elle occupait, donnait sur la campagne ; mais les hirondelles avaient fui, et leurs nids suspendus autour du toit de la ferme attendaient, vides et déserts, l'arrivée du printemps qui devait en ramener les joyeux locataires ; la neige enveloppait comme d'un triste linceul toute la nature : néanmoins elle put juger de la beauté des sites et de la richesse de la propriété.

Les fonds devaient être versés dans cette journée même entre les mains des héritiers. Le déjeuner du matin fut gai, et, excepté Séraphine, pas un des convives ne manifesta un regret pour l'homme qui leur avait conservé son bien. La seule chose à laquelle ils songeaient, était le total plus ou moins élevé de la somme qu'ils allaient toucher.

A l'issue du déjeuner et lorsque toute la famille réunie était encore à table, trois des héritiers, les plus beaux parleurs de la troupe, se dirigèrent vers la maison du notaire pour s'informer de l'heure précise à laquelle on devait s'y rendre tous.

De joyeux éclats de rire retentissaient encore sous les voûtes de l'immense salle à manger de la ferme, et un grand coucou de faïence venait de sonner midi, lorsque l'on vit tout-à-coup rentrer précipitamment les trois cousins, non tels qu'ils étaient partis, c'est-à-dire la figure heureuse et épanouie, mais la mine longue et désappointée.

A peine étaient-ils entrés qu'il s'éleva un cri général : « Qu'est-il donc arrivé ?

— Ce qu'il est arrivé ! s'écria l'un d'eux, d'une voix où vibrait la colère ; ce qu'il est arrivé ! Eh bien ! nous n'héritons pas ! »

Ce fut alors un bruit, un tapage, des explications, des récriminations, des injures adressées au bon fermier Aubry ; les uns l'accusaient d'être cause de ce malentendu, les autres de leur avoir fait faire des dépenses inutiles ; on parlait tous ensemble, on ne s'entendait plus.

La pauvre Séraphine ne murmura pas ; mais elle sentit son cœur se serrer à la perte de cette dernière espérance ; car sans être intéressée, l'orpheline avait aussi fait ses petits calculs : avec une portion de cette somme elle achetait ce qu'il fallait pour confectionner bon nombre de fleurs ; la seconde partie lui permettait d'attendre patiemment des paiements souvent en retard, et, grâce à son travail, elle pouvait encore espérer des jours tranquilles et laborieux. Hélas ! comme celui de la laitière Perrette, son pot-au-lait venait d'être renversé !

Pensive, mais résignée, elle réfléchissait au parti qu'elle devait prendre, lorsqu'elle entendit son nom se mêler aux débats. « Puisque je vous dis que Séraphine Renaud est la seule héritière, cela est bien clair, puisque l'acte de décès et de naissance de sa mère apprend au notaire qu'elle est parente au premier degré et cousine germaine de Jean Nicot, dont sa mère était la propre tante, tandis que nous ne sommes cousins qu'au troisième degré..... »

Deux heures après, Séraphine touchait dix mille francs ; elle les remit entre les mains du fermier, afin qu'il se chargeât de les faire valoir ; et comme la bonne tante la félicitait, elle lui dit avec émotion et en l'embrassant : « Félicitez-moi plutôt d'avoir trouvé de bons parents ; le véritable bonheur vient du cœur, l'argent ne saurait le donner. »

La ferme fut vide en moins d'une heure ; ce fut à qui décamperait le plus vite ; la grosse dame et sa fille roulaient des yeux furieux et regardaient Séraphine de manière à la faire trembler si elle eût été en leur pouvoir. Tous s'en allèrent,

à l'exception de deux ou trois parents moins avides que les autres, et qui prirent leur parti en gens raisonnables, et nous pouvons assurer que ce n'étaient pas les plus riches.

Séraphine remarqua parmi ces derniers une pauvre femme de campagne, déjà vieille et d'une mise plus que modeste, assise tristement dans un des angles de la salle à manger; la jeune fille crut voir quelques larmes glisser sur son visage.

« Qu'avez-vous, lui dit-elle en lui prenant la main, oh! dites-le-moi; et si je puis vous être utile, comptez sur moi.

— Hélas! répondit la pauvre femme, j'avais calculé sur ce petit héritage pour le dernier remboursement du paiement d'une maison qui est mon seul bien et qui me fait vivre; l'homme auquel je dois est impitoyable; et si je ne puis le solder, je serai sans asile et sans pain.

— Attendez un instant », dit Séraphine à la bonne femme; et elle disparut comme l'éclair, courant à perdre haleine vers le fermier qu'elle apercevait au loin dans les jardins de la ferme.

« Cher cousin, lui dit-elle, en vous priant de garder mon argent, je n'avais pas réfléchi que... » Séraphine resta court, car elle ne savait pas mentir; et comme M. Aubry la regardait avec étonnement, elle sentit qu'elle rougissait et se troubla davantage. « Je voudrais... que vous me rendissiez mille francs... » Séraphine respira, et attendit la réponse.

« Mille francs! Pardonnez-moi, mademoiselle, je n'ai sans doute aucun droit de vous demander compte de vos actions; cependant votre jeunesse, votre inexpérience, et plus que cela l'intérêt qu'inspire votre position d'orpheline, me font un devoir de vous demander à quel usage vous devez employer une aussi forte somme. Ayez confiance, ma chère cousine, ayez confiance en moi, je n'en abuserai pas. »

Séraphine avoua bien bas et en rougissant de plus en plus ce qu'elle avait l'intention de faire de cet argent.

« Bien, très-bien, dit l'honnête fermier en lui prenant la main avec émotion : une bonne action porte avec elle sa récompense. »

Séraphine aussi était émue jusqu'aux larmes, les bons cœurs sont faits pour s'entendre.

La pauvre femme partit joyeuse et consolée ; elle avait reçu plus du double de ce qu'elle comptait avoir ; elle appelait en s'en allant les bénédictions célestes sur le toit de la ferme hospitalière.

Sans doute le ciel entendit cette prière du pauvre; et lorsque l'orpheline, prête à partir, vint faire ses adieux à ses hôtes, ils la conjurèrent dans les termes les plus touchants de ne pas les abandonner. « Restez près de ma bonne tante, chère cousine, lui dit le fermier; elle vous aime déjà comme sa fille ! et n'est-ce pas le ciel qui vous a envoyée vers nous? qu'iriez-vous faire à Paris ?

— Rejoindre une excellente amie qui m'a tendu la main au jour de la détresse ! »

Séraphine raconta les circonstances de notre liaison et de notre amitié ; et deux jours après je reçus du fermier une lettre dans laquelle on me priait instamment de venir passer quelque temps à la ferme ; la lettre que l'orpheline y joignit elle-même était si pressante et si remplie d'amitié que je cédai à leurs instances.

J'y suis restée huit mois ! et j'ai trouvé dans cette paisible demeure la plus franche amitié et l'intérêt le plus touchant.

J'ai assisté au mariage de Séraphine et du cousin Aubry, et quelques jours après qu'ils eurent reçu la bénédiction nuptiale, je revins prendre possession de mon petit logement, qui me parut plus isolé qu'auparavant.

Ma jeune amie m'a promis de venir chaque année l'égayer par sa présence de quelques jours ; je compte sur sa promesse : les belles âmes ne savent pas être ingrates.

UNE HISTOIRE VRAIE.

PAR

FABIEN DE SAINT-LÉGER.



Un soir du mois de novembre 1805, un voyageur dont l'uniforme était masqué par un manteau, mais que la cocarde tricolore attachée à son tricorne suffisait à faire reconnaître pour un militaire français, s'avançait avec autant de vitesse que le lui permettait la fatigue évidente de son cheval, sur la route qui conduit de la ville de Lesch à celle de Brunn.

Une épaisse couche de neige tapissait la terre,—car en Moravie les rigueurs de l'hiver se font sentir plus tôt qu'en France,—et le souffle aigu du vent du nord agitait le sombre feuillage des sapins qui d'un côté bordaient la route. Cependant le ciel était clair, et la lune qui venait d'apparaître répandait sa lumière argentée sur la campagne en ce moment déserte. La lueur rougeâtre des feux de bivouac disséminés dans les vastes champs où stationnaient les trois armées commandées l'une par le grand-duc Constantin, l'autre par l'archiduc Ferdinand, la troisième enfin par l'empereur Napoléon; le sourd piétinement des chevaux, le lointain roulement des tambours qui rappelaient dans leurs camps respectifs les troupes françaises, russes et autrichiennes, rompaient seuls par intervalles la monotone tranquillité qui ce soir-là régnait dans l'immense plaine au milieu de laquelle est situé Austerlitz.

Sans doute, le cavalier qui se dirigeait d'un air pensif vers la ville où Napoléon, après s'être emparé de la capitale de

l'Autriche, avait établi son quartier-général, était profondément préoccupé des grands événements qui se préparaient, car il ne remarqua pas, assise ou plutôt couchée sur le sol neigeux, au pied d'un des arbres du bois qu'il côtoyait, une femme dont on n'aurait pu en ce moment déterminer l'âge, tant ses traits étaient altérés par les effets d'un froid intense, d'une violente douleur, et d'une lassitude accablante. Ce fut seulement à quelques pas au-delà du lieu où elle gisait, que le militaire français fut arraché à ses méditations par de plaintifs gémissements parmi lesquels il distingua ces mots articulés en allemand :

—Mes enfants ! mes chers enfants !

Il tourna la tète en arrière, et promena ses regards sur la lisière du bois d'arbres verts. Apercevant alors cette femme presque mourante, il s'approcha d'elle, et lui demanda aussi en allemand si c'était un accident ou l'excès de la lassitude et du froid qui l'avait forcée de s'arrêter là.

—Ce sont ces trois causes réunies qui me clouent sur cette terre gelée, d'où je sens bien que je ne me relèverai plus, répondit l'Autrichienne.

—Avec mon aide et du courage, vous le pourrez, affirma le Français d'un ton de confiance et en sautant à bas de son cheval.

—Hélas ! mon bon monsieur, quand cela serait, je ne m'en trouverais pas plus avancée.... Je me suis foulé le pied droit, et même avec l'appui d'un bâton ou d'un bras, je ne saurais me remettre en marche.

—Nous sommes sur la route de Brunn, reprit le militaire; si c'est dans cette ville que vous demeurez, je vous placerai sur mon cheval, qui, quoique déjà un peu fatigué, nous portera bien tous deux.

—Que Dieu vous récompense de votre charitable intention, reprit la pauvre femme ; malheureusement, je n'habite pas Brunn, mais une petite maison isolée et distante d'un quart de lieue de Schirmitz.

—Schirmitz! répéta le voyageur ; cela me fera faire un assez long détour.... murmura-t-il ensuite en français et en se par-

lant à lui-même. Je n'arriverai pas à Brunn, où l'Empereur m'attend ce soir à dix heures, avant minuit.... Après tout, je ne suis porteur d'aucune dépêche.... Je n'ai que des informations verbales à donner à Sa Majesté, qui ne pourra d'ailleurs les mettre à profit que demain matin.... A la vérité, Napoléon n'a pas l'humeur patiente.... Il grondera, il s'emportera..... Mais, bast! il s'apaisera et pardonnera de bon cœur à son fidèle compagnon d'armes, quand il connaîtra la cause de son apparente négligence.

—Je ne sais pas quel chemin il faut suivre pour aller d'ici à Schirmitz; ce sera à vous de me l'indiquer, reprit le militaire à voix haute et en allemand.

Cela disant, il souleva dans ses bras l'Autrichienne dont les membres étaient déjà engourdis par le froid : puis, tout en la soutenant d'une main, il détacha de l'autre son propre manteau, en couvrit la voyageuse et la plaça devant lui sur son cheval, de façon à pouvoir l'empêcher de tomber, dans le cas où la force lui manquerait pour se soutenir.

—Ah! mon brave monsieur, s'écria la bonne femme avec l'accent d'une vive gratitude, soyez sûr que moi et mes enfants nous prierons Dieu pour vous jusqu'à notre dernier soupir.

Le chemin de traverse que suivit notre cavalier d'après les indications de sa compagne ayant considérablement abrégé le trajet qu'il s'imaginait avoir à faire pour gagner Schirmitz, une heure s'était à peine écoulée lorsque l'Autrichienne, désignant à son sauveur une petite maison à l'une des fenêtres de laquelle on voyait briller une lumière, dit :

—Voici ma demeure. Wilhelm! Antonia! Lottchen! appela-t-elle ensuite en élevant la voix (il tardait à cette excellente mère de faire cesser l'inquiétude dans laquelle son absence prolongée avait indubitablement jeté sa jeune famille), ne pleurez plus, mes enfants! Dieu n'a pas voulu que vous devinssiez si tôt orphelins.

Avant qu'elle eût achevé ces mots, le Français qui avait déjà mis pied à terre, l'enleva de dessus son cheval, et la porte de la maison s'étant ouverte à ce moment-là, il passa entre les

trois enfants accourus à la rencontre de leur mère, et déposa cette dernière sur un canapé en paille, qui, avec une demi-douzaine de chaises analogues, une table carrée et un vieux piano,—car il n'est guère d'habitations allemandes où l'on ne trouve cet instrument de musique, — composait l'ameublement d'une salle basse, chauffée selon la coutume autrichienne, au moyen d'un poêle en fonte. Puis, il ramassa son manteau qui venait de glisser des épaules de la maîtresse de ce modeste logis, et s'esquiva si rapidement que lorsque la mère de famille dit à ses enfants qui, les yeux pleins de larmes, la pressaient de questions sur la cause du retard apporté à son retour : « Je vous expliquerai cela tout-à-l'heure; commencez par remercier l'homme humain et charitable qui m'a conservé la vie, » Wilhelm, Antonia et Lottchen cherchèrent en vain des yeux l'inconnu dans la salle.

Ils coururent à la porte de la maison.... De là, ils purent entendre le bruit des pas d'un cheval qui s'éloignait au grand trot;mais de hauts cyprès le dérobaient entièrement à leur vue.

« Il est parti sans que nous ayons eu le temps de lui exprimer notre reconnaissance! s'écria d'un ton chagrin Lottchen, charmante petite fille de dix ans.

—Oh! dirent ensemble son frère et sa sœur, l'un et l'autre ses aînés, nous saurons bien le retrouver.

—Comment cela vous serait-il possible? demanda leur mère, vous l'avez à peine entrevu.

—Cela n'empêche pas que je le reconnaîtrais entre mille, affirma Antonia.

—Tout ce que je sais de lui, poursuivit la bonne femme, c'est qu'il se rendait à Brunn....

—Où est le quartier-général des Français, acheva Wilhelm.

—C'est sûrement un officier, remarqua la petite Lottchen, car il avait de belles épaulettes d'or.

—Oh, nous saurons bien le retrouver! répétèrent-ils tous les trois en chœur. » Et se rapprochant de leur mère ils demandèrent de nouveau à celle-ci l'explication de son absence prolongée.

Cette explication fut courte.

Notre Autrichienne, native de Huitzing, village situé presqu'aux portes de Vienne, était veuve d'un artisan de Schirmitz. Ayant été obligée de se rendre la veille à Lesch pour y régler, avec les parents de son défunt mari, quelques affaires d'intérêt, elle avait promis, en partant, à ses enfants qu'elle serait de retour pour dîner avec eux le lendemain. Mais le voiturier de Schirmitz qui l'avait conduite à Lesch et devait la ramener chez elle en revenant à la ville, ayant été empêché de tenir sa promesse par une indisposition subite, la veuve, consultant plutôt son courage que ses forces, avait entrepris de revenir pédestrement chez elle. Elle y serait parvenue, non sans fatigue à la vérité, si, en longeant le bois de sapins que nous avons précédemment mentionné, elle n'eût trébuché sur une grosse racine d'arbre, et ne se fût, en tombant, foulé un pied, ce qui l'avait mise hors d'état de poursuivre sa marche. Il y avait près de deux heures qu'elle était étendue sur la neige, dont elle sentait le contact glacé à travers sa cape de laine, quand l'officier français l'avait secourue.

Quelques jours de repos suffirent à opérer la guérison de la veuve. Quant à ses enfants, ils durent, malgré leur vif désir de découvrir le sauveur de leur mère, remettre leurs recherches à un autre temps.

A mesure que s'approchait le moment de la terrible collision entre l'armée des Français d'une part et celle des Russes et des Autrichiens de l'autre, collision qui restera toujours un des brillants épisodes de la vie guerrière de Napoléon, les communications de ville à ville, de village à village, devenaient de plus en plus difficiles; bientôt même elles furent entièrement interceptées.

Le 2 décembre, eut lieu la bataille d'Austerlitz, surnommée par quelques-uns la journée des *trois empereurs* parce que Alexandre, czar de Russie, et François II qui avait encore alors le titre d'empereur d'Allemagne, étaient venus, à l'exemple de Napoléon, encourager leurs soldats par leur présence. Quatre jours après cette bataille, l'empereur des Français accorda un armistice à François II, et le 27 du même mois une paix générale fut conclue à Presbourg.

Nos troupes évacuèrent l'Autriche et la Moravie, sans que les enfants de la veuve eussent vu se réaliser leur espoir de retrouver l'officier qui avait si opportunément secouru leur mère.

Quatre ans se passèrent : l'empereur d'Autriche, cédant aux secrètes suggestions de l'Angleterre qui voulait arracher Napoléon de l'Espagne où il dirigeait alors lui-même la guerre, attaqua inopinément le roi de Bavière notre allié. La conséquence de cette infraction aux traités de Presbourg fut la rentrée en Allemagne, au printemps de 1809, de l'armée française, qui occupa Vienne une seconde fois.

Or, un matin du mois de juin de cette même année, la vaste cour du palais de Schœnbrunn, bâti par l'impératrice Marie-Thérèse à une demi-lieue des lignes de Vienne, offrait le superbe coup-d'œil de quatre mille fantassins et autant de cavaliers aux uniformes brillants, qui, rangés en bon ordre, attendaient que Napoléon, dont le quartier-général était établi dans cette résidence impériale, descendît avec son état-major pour les passer en revue.

Une foule de curieux se pressait à l'extérieur de la cour, contre les grilles, pour jouir de ce spectacle. Quelque étrange que cela puisse paraître, les Français, loin d'être regardés comme des ennemis par les Viennois, avaient été reçus par ceux-ci comme des amis dont on ne saurait trop fêter le retour. Si les bons habitants de la capitale de l'empire d'Autriche n'eussent appréhendé de déplaire à leur souverain, qu'ils chérissaient et vénéraient, ils auraient certainement mêlé leurs hourrahs aux acclamations des régiments de lanciers, de grenadiers et de chasseurs à cheval ou à pied, qui retentirent lorsque parut l'empereur, revêtu comme à l'ordinaire d'une redingote grise et coiffé d'un petit chapeau à trois cornes, sans galons ni panache.

Soudain, comme Napoléon passait avec sa brillante suite de maréchaux devant une des grilles qui ferment les deux extrémités de la cour de Schœnbrunn, trois jeunes gens, un garçon et deux filles, lesquels se trouvaient parmi les spectateurs de la revue, s'écrièrent tout d'une voix en se désignant

réciproquement l'officier supérieur qui se tenait à la droite de l'empereur des Français :

« C'est lui !

— Ce militaire, tout chamarré de croix et de cordons, serait-il un parent de l'empereur? demanda ensuite la plus âgée des jeunes filles à une de ses voisines.

—Non, dit celle-ci; c'est le maréchal B....r, prince de N....l, et major-général de Napoléon, auprès duquel il occupe conséquemment ici la première place. »

A cette réponse, les trois jeunes gens s'entre-regardèrent et échangèrent ensemble tout bas quelques paroles.

Dans la même journée, deux heures environ après que la revue eut été terminée, un officier entra dans une des salles du palais de Schœnbrunn, où se trouvaient réunis plusieurs généraux et grands dignitaires français.

« Monsieur le maréchal, dit-il en s'adressant au prince de N....l, il y a en ce moment, à la porte du palais, trois jeunes Autrichiens — deux sœurs et leur frère, si je ne me trompe,— qui demandent instamment à être introduits en votre présence. Sur la réponse que leur a faite le factionnaire que sa consigne ne lui permettait pas de les laisser pénétrer dans l'intérieur de Schœnbrunn sans un *laissez-passer*, ils se sont mis à pleurer.

— Ces pauvres enfants ont probablement quelque pétition à présenter, quelque grâce à solliciter, remarqua le prince.— Capitaine, ajouta-t-il, amenez-les-nous. »

L'officier se retira, et quelques minutes après, on vit paraître à l'entrée de la salle trois jeunes villageois parés de leurs habits de fête. Le jeune garçon avait une veste courte en velours, ornée par devant de quatre rangs de boutons d'argent, une culotte de peau grise, des guêtres pareilles, et un chapeau tout rond à larges bords. Le costume de ses sœurs était encore plus élégant; il consistait en un jupon d'étoffe brune, plissé autour de la taille et bordé d'un galon d'or. Une broderie également en or ornait leur corset et leur bonnet de forme phrygienne, l'un et l'autre en velours noir.

Ces enfants tenaient une grande corbeille remplie de belles

fleurs disposées de façon à former un encadrement richement bigarré à une pyramide de superbes fruits. En apercevant le major-général, ils allèrent droit à lui, et déposèrent leur offrande à ses pieds.

— Mes enfants, pourquoi m'apportez-vous ce présent? leur demanda le prince de N.....l en les regardant d'un air étonné.

— Mon Dieu ! monsieur le maréchal, répondit l'aînée des sœurs, c'est pour vous témoigner, autant qu'il est en notre pouvoir, à nous, pauvres villageois, de le faire, le sentiment d'éternelle reconnaissance que nous vous gardons au fond de notre cœur.

— Vraiment, mes amis, dit le maréchal, je ne puis vous comprendre... Vous me prenez sans doute pour un autre?

— Oh! que non pas! s'écria l'autre jeune fille; les traits du sauveur de notre mère sont trop profondément empreints dans notre mémoire pour qu'il soit possible que nous nous méprenions.

—Aussi, dit vivement son frère, à peine avons-nous aperçu ce matin à la revue monsieur le maréchal, que la même pensée nous est venue à l'esprit. Nous sommes retournés en toute hâte à Huitzing où nous demeurons depuis trois ans, et, ne pouvant pas ramener notre mère qui venait précisément de partir pour Vienne, nous avons cueilli à votre intention ce bouquet que nous vous prions d'accepter.

— J'ai beau chercher... commença le prince.

Mais les deux sœurs l'interrompirent par ces paroles :

— Oh! monseigneur, comment auriez-vous oublié cette pauvre voyageuse qui sans vous serait morte sur la route de Lesch à Brunn?

— Seriez-vous ses enfants? exclama le maréchal.

— Ah! vous vous souvenez donc enfin! s'écrièrent Wilhelm, Antonia et Lottchen en saisissant avec un élan de joie les mains du prince de N...l, et les baisant respectueusement.

Puis, s'apercevant, non sans confusion, que les regards de l'assistance vivement émue de cette scène touchante étaient fixés sur eux, les trois jeunes villageois firent une profonde révérence au maréchal et se retirèrent précipitamment. Mais

pendant tout le temps que dura le séjour de l'état-major français à Schœnbrunn, ils n'omirent pas un seul matin d'apporter une corbeille de fleurs et de fruits à l'homme humain et bienfaisant qu'ils appelaient avec raison le sauveur de leur mère.

LES DEUX MÈRES.

PAR

Mme ANAÏS SÉGALAS.



Deux mères étaient là : l'une, berçant joyeuse
Son enfant Jésus, son bonheur ;
Et l'autre, au teint flétri, contemplant radieuse
Sa fille aux dix-huit ans en fleur.
« — Dors, disait la plus jeune, ô mon agneau sans tache ;
Ton sommeil est pur et charmant ;
Et ce berceau fragile, où mon trésor se cache,
Est l'écrin de mon diamant.

« Oh ! votre fille, à vous, a l'éclat et la grâce,
Des yeux rêveurs, couleur du ciel ;
Mais elle est grande et femme, et votre ange a fait place
A la Vierge de Raphaël.
J'aime mieux une enfant, une âme toute fraîche,
Ignorant tout, excepté moi,
Un front se colorant comme la jeune pêche,
Qui rougit sans savoir pourquoi.

« Et puis, tout est nouveau pour moi comme pour elle :
Pendant qu'elle admire le jour,
Étonnée, en voyant cette enfant qui chancelle,
Je sens poindre un nouvel amour;
Je la regarde éclore: elle voit sur la route
Naître et grandir le lis des champs;
Et, tandis qu'elle entend chanter l'oiseau, j'écoute
Comment gazouillent les enfants.

« Elle essaie à marcher, indécise et divine,
Craintive, en étendant la main :
Elle avance en tremblant : sans doute elle devine
Toutes les ronces du chemin.
Et moi, j'aime à la voir, enfant aux membres frêles,
Appuyer son petit pied blanc,
Et, pauvre ange surpris de n'avoir plus ses ailes,
Ne se poser qu'en chancelant.

« Petits êtres naissants, créatures légères,
Souriez à la vie, aux fleurs ;
Ces sourires d'enfants sont les soleils des mères,
Et leurs rayons sèchent nos pleurs.
C'est qu'il faut un berceau pour que la mère chante,
En l'agitant comme un hamac;
Il faut un bel enfant dans la maison vivante,
Il faut un cygne sur le lac. »

L'autre mère lui dit : « — J'aime mieux, jeune femme,
Voir rayonner ma fille aux yeux étincelants.
Mon visage est flétri, ma fille a dix-huit ans;
Mais je suis sa compagne, elle est ma seconde âme,
Et vieille, je serai sa sœur en cheveux blancs.

« Votre amour maternel vient de naître, il s'allume
Plus brillant et plus frais que l'aube à son réveil;
Le mien est déjà vieux, mais il reluit vermeil;
C'est un foyer semblable à celui du soleil,
Qui, brûlant chaque jour, jamais ne se consume.

« Ma fille est mon amie, et me dit sans effroi
Ses secrets ingénus que j'écoute charmée.
Qui la comprendrait mieux, ma jeune bien-aimée?
Je sais toute son âme à la mienne allumée,
Et je lis dans son cœur, ce livre écrit par moi.

« Quand je la vois donner au pauvre qui l'appelle,
Comme la Vierge au ciel quand je la vois prier,
Je dis : C'est mon ouvrage. Heureuse d'éveiller
Ses instincts de vertu, qui me semblaient briller,
J'ai su faire une flamme avec une étincelle.

« Mais, pour la voir fleurir, j'ai dû vieillir, hélas!
Tout se fane; et l'année, en s'enfuyant, moissonne
Et des grâces de femme, et des feuilles d'automne.
Qu'importe? sur ses traits tout mon printemps rayonne;
C'est là le seul miroir où je ne vieillis pas.

« Elle a mes cheveux blonds qui me rendaient si vaine,
Mon éclat : cette enfant, au regard velouté,
Comme un doux conquérant m'a pris ma royauté.
Et l'on dit près de nous : C'est la même beauté,
C'est la même couronne au front d'une autre reine!

« Vous, pleine de joyaux, de roses, de jasmin,
Jeune mère, à nos bals vous dansez gracieuse.

Je vous y suivrai, moi, ma sylphide orgueilleuse,
Et chacune entrera superbe et radieuse;
Vous, vos brillants au front, moi, ma fille à la main. »

« — Mais votre fille, un jour, ce trésor éphémère,
Reprit la jeune femme ; idole au cœur léger,
De toit comme d'amour sans peine va changer,
Et mettre le grand voile et les fleurs d'oranger,
Qui toujours pour rosée ont les pleurs d'une mère.

« — Et votre nouveau-né, si fragile et si beau,
Reprit l'autre, est un souffle, une frêle espérance ;
Sa bouche de corail a des cris de souffrance.
Par des larmes, hélas ! toute aurore commence ;
Si l'oiseau chante au nid, l'enfant pleure au berceau.

« Toujours sur des roseaux notre bonheur s'appuie;
Et, mères toutes deux, nous aurons nos douleurs.
Tout amour est ici fait de joie et de pleurs,
Et semble, en nous jetant ses célestes lueurs,
Un arc-en-ciel formé de rayons et de pluie.

« Qu'importe ? le bonheur est à nous, Dieu défend
Et protége avec nous nos colombes légères.
Oh ! notre empire est beau ! plus de plaintes amères !
Si l'homme s'est fait roi, femmes, Dieu nous fit mères;
Notre sceptre fut mis dans un berceau d'enfant ! »

Le Manteau vert.



Je me flatte d'avoir trouvé les moyens d'étendre les possessions de votre majesté

LE MANTEAU VERT

PAR

Mme CAMILLE LEBRUN.



Il y avait environ dix-sept ans que la reine Elisabeth était assise sur le trône d'Angleterre lorsqu'un matin du mois de juin de l'année 1575, les habitants de la ville de Londres apprirent que leur souveraine allait quitter ce jour-là même son palais de White-Hall pour se rendre au château royal de Greenwich, lieu de sa naissance, et où elle passait ordinairement chaque année deux ou trois semaines de la belle saison.

Les voyages étaient, en raison de l'apparat qui présidait au départ et au retour, une sorte de solennité pour les *Londoners*. Aucune cour d'Europe, en effet, n'aurait pu à cette époque, lutter de splendeur avec celle d'Élisabeth. Non-seulement la fille de Henri VIII et d'Anne Boleyn déployait dans ses résidences, dans ses fêtes, dans sa parure, une grande magnificence, mais encore elle exigeait que les seigneurs et les dames attachés à son service imitassent sa somptuosité orientale et son luxe féerique.

Donc, ce matin-là, une affluence considérable d'hommes, de femmes et d'enfants de toutes classes, couvrait les rives de la Tamise, depuis la Tour, cette massive forteresse où l'on gardait les joyaux de la couronne, les prisonniers d'État, les archives du royaume, et où l'on fabriquait aussi la monnaie, jusqu'à Greenwich ; car le bruit s'était répandu que la

reine irait voir frapper une nouvelle monnaie d'or à son effigie, avant de partir pour sa maison de plaisance.

Tandis que les curieux se portaient en foule sur les quais et dans les rues voisines, un jeune homme dont le pâle visage et la physionomie sombre décelaient la fatigue d'esprit et l'accablement moral, était solitairement assis dans une chambre mal meublée, située au second étage d'une maison de la Cité, devant une table chargée de livres, de cartes marines et de manuscrits.

« Oh! disait-il avec une expression profonde d'amertume, je suis fou de poursuivre ainsi opiniâtrément des idées qui, s'il m'était permis de les mettre à exécution, amèneraient pourtant l'agrandissement des possessions de la reine Élisabeth, mais dont se raillent ses conseillers. Ils ne comprennent pas la justesse de mes calculs ou plutôt ils ne se soucient pas de la reconnaître. Un seul d'entre eux eût été assez loyal, assez désintéressé pour accueillir un projet dont la réussite assurerait à celui qui l'a conçu sa part de célébrité dans les annales d'un règne fécond en glorieux événements. Mais lord Burleigh est absent, et le comte de Leicester, dont l'influence eût certainement suffi pour faire agréer mes plans à sa souveraine, a le caractère trop personnel, trop ombrageux, pour aider un homme de talent et de cœur à s'élever... Ah! si je pouvais, en dépit de ces courtisans égoïstes et jaloux, parvenir jusqu'à Sa Majesté, obtenir d'elle un instant d'audience, je lui expliquerais mes desseins, et elle n'en rirait pas, car elle en comprendrait la grandeur et l'importance. Et qui sait si alors ce ne serait pas à votre tour, mylord de Leicester, à porter envie à sir Walter Raleigh! »

A cette pensée, un sourire d'orgueil et de triomphe éclaira les traits jusqu'alors soucieux du jeune baronnet, qui à la suite de ce soliloque tomba dans une rêverie dont il fut tout-à-coup tiré par une musique lointaine.

« Qu'est-ce que cela? » s'écria-t-il, en se levant et allant à sa fenêtre, qu'il ouvrit précipitamment.

Au son des instruments à vent qui frappèrent alors son oreille, se joignit le bruit d'acclamations que pouvait motiver

seul le passage de la reine à travers la ville. En effet, au lieu de se rendre à la Tour, ainsi qu'on l'avait annoncé, avant de s'embarquer pour Greenwich, Sa Majesté était allée visiter une de ses dames d'honneur empêchée de faire son service, et retenue depuis plusieurs mois par une grave maladie dans sa maison située au centre de la Cité. Élisabeth s'était si inopinément décidée à cette visite que nul, sans même excepter la personne qu'elle honorait de cette marque de son estime, n'en avait été averti.

Le chemin suivi par Élisabeth ne s'en trouva pas moins encombré par ses fidèles sujets accourus pour la voir et la saluer, dès qu'ils eurent appris le changement survenu dans le programme de sa marche. Quant à sir Walter Raleigh, enfoncé comme il l'était depuis longtemps dans ses méditations politiques et dans ses recherches savantes, il n'avait pas même eu connaissance des préparatifs du voyage de Greenwich. Il le devina cependant au murmure de voix humaines et de musique instrumentale que lui apporta la brise. Alors l'envie prit au studieux jeune homme, qui ne se permettait guère d'autre distraction que celle d'une promenade solitaire sur les bords ou sur les eaux de la Tamise, d'aller, lui aussi, voir défiler le cortége. Toutefois, quelque pressé que fût Walter de jouir de ce spectacle, il jeta, avant de sortir, un regard inquisiteur et anxieux sur son habillement.

Le fait est que cet habillement était défectueux sous plus d'un rapport... Outre que le damas brun de son pourpoint montrait un peu la corde, il s'en fallait que la coupe en fût à la dernière mode; d'ailleurs il était entièrement dépourvu des galons d'or, des aiguillettes enrichies de pierres précieuses et autres ornements plus ou moins coûteux dont à cette époque on surchargeait les vêtements des hommes. La boucle qui serrait sa ceinture en maroquin fauve était simplement en acier, et deux rangs d'une dentelle qui ne se faisait remarquer ni pour la finesse du réseau, ni par la richesse de la broderie, simulait à son cou la fraise touffue dont, sous le règne précédent, les Espagnols de la cour de Philippe II, l'époux de Marie Tudor, avaient introduit la mode en Angleterre.

La cause de la mesquinerie, on pourrait même dire de la pauvreté du costume de Raleigh, était l'extrême pénurie d'argent dans laquelle il se trouvait. En tout temps et en tout pays, on n'accorde de crédit qu'aux gens qui sont ou qu'on présume être en mesure de faire fortune. Or, nul n'ignorait que sir Walter n'avait pour parvenir, d'autre moyen, d'autre espoir, que ceux de voir un jour agréer par la reine des projets de colonisation dans l'Amérique septentrionale dont aucun des conseillers de Sa Majesté ne voulait seulement lui permettre de présenter le plan.

Cependant Raleigh, que la nature avait doué de cette fermeté de volonté, de cette courageuse persistance nécessaire à ceux qui osent lutter avec la malveillance de favoris à la fois arrogants et méticuleux, Raleigh, loin de se laisser rebuter par les difficultés de sa situation, se raidissait, au contraire, contre les obstacles accumulés devant lui. En cette circonstance, par exemple, au lieu de renoncer à aller voir passer le cortége, il s'opiniâtra dans son dessein.

« Vraiment, se dit-il, le juif Samuel m'a rendu service en se refusant l'autre jour à me compter les soixante écus que je voulais avoir de mon manteau vert pour payer les manuscrits dont l'unique et cupide descendant de Sébastien Cabot ne veut se dessaisir que moyennant ce prix. »

Et tout en se félicitant d'avoir échoué dans sa négociation avec Samuel, le baronnet ouvrit un bahut fermé à clé; il en tira un manteau en velours vert bordé d'une guirlande de feuilles de chêne en or fin, qui avait certainement coûté, dans ce temps où les broderies comme les tissus s'exécutaient lentement sans le secours de mécanique ni de métier d'aucune sorte, le double de la somme que Walter prétendait en obtenir du juif.

Ce manteau était d'ailleurs presque neuf, Raleigh l'ayant porté au plus trois ou quatre fois, avant que sa bourse et sa garde-robe fussent également épuisées. Il le jeta donc sur son épaule gauche; mais au lieu de le laisser flotter négligemment par derrière, il le drapa artistement tout autour de sa personne, de manière à masquer les défectuosités du reste de son costume.

Prenant ensuite à la main une espèce de chaperon ou de toque dont le velours noir fort usé offrait trop de disparate avec celui de son manteau pour qu'il le posât sur sa tête, sir Walter Raleigh descendit dans la rue et se dirigea à pas pressés vers le bord du fleuve, sur les eaux duquel se balançaient quinze barqnes toutes pourvues de rameurs portant la livrée cramoisie et or d'Elisabeth. La barque royale était décorée d'une tente en drap d'argent avec des pennons et des banderoles découpées en flammes. Parmi les autres, il y en avait plusieurs remplies de musiciens qui n'attendaient que l'apparition de la souveraine de l'Angleterre pour faire assaut d'harmonie avec ceux qui escortaient Sa Majesté.

Cependant Elisabeth poursuivait pompeusement sa marche à travers les rues de Londres dont les habitants, nonobstant l'imprévu de son apparition, avaient trouvé le temps de suspendre de belles tapisseries aux balcons de leurs maisons et de répandre un sable fin sur le sol humide et inégal, qu'on ne savait pas encore paver.

La reine, vêtue d'une longue robe de velours pourpre, montait un palefroi blanc richement caparaçonné. Une agrafe de diamants attachait le bouquet de plumes d'autruche qui ombrageait son chapeau en velours noir, très-petit de forme, retroussé sur le côté gauche, et posé sur sa tête de manière à laisser voir une grande partie de sa chevelure d'un blond ardent et naturellement bouclée.

En dépit de l'éloge que les panégyristes de cette souveraine ont fait de sa beauté, Elisabeth n'était pas précisément jolie. Son nez long, pointu et un peu trop proéminent, ses lèvres minces, ses petits yeux d'un bleu fade, ne devaient pas former un ensemble très-agréable; néanmoins, l'éblouissante blancheur de son teint, la fixité scrutatrice de son regard, l'imposante dignité de son maintien et surtout le prestige de sa toute-puissance, inspiraient à ceux qui l'approchaient une profonde vénération et une admiration enthousiaste.

Aussi, le long du chemin suivi par Sa Majesté, voyait-on toutes les têtes s'incliner, tous les genoux se ployer, à mesure qu'elle s'avançait, précédée de ses hérauts et des grands offi-

ciers de sa maison, à cheval, ainsi que ses dames. Au moment où le cortége atteignit le bord du fleuve, où stationnait la flottille royale, les curieux amassés en cet endroit se reculèrent spontanément pour laisser les gardes nobles de la reine, revêtus de leur brillant uniforme et armés de haches d'arme entièrement dorées, former la haie sur son passage.

Elisabeth étant donc descendue de cheval, se dirigea vers sa barque, à pied, et conduite par le comte de Leicester, son grand-écuyer ; deux pages soutenaient par derrière la queue de sa robe. Un grand nombre de seigneurs et de dames venaient ensuite, les uns et les autres magnifiquement parés.

Soudain la reine, dont les pieds chaussés de brodequins de satin blanc glissaient légèrement sur les moelleux tapis qui couvraient la pente du rivage, s'arrêta indécise, stupéfaite, presque irritée... Un espace de terrain fangeux qu'il ne lui eût guère été possible de franchir en moins de trois ou quatre pas, la séparait du fleuve.

Mais l'hésitation de Sa Majesté ne dura que quelques secondes... Un jeune homme se faufila rapidement entre deux des gardes nobles rangés en haie, mit un genou en terre et étendit devant la reine un manteau en velours vert-émeraude, richement brodé d'or. Cela fait, il garda son humble attitude comme s'il eût voulu implorer le pardon de sa souveraine pour cet acte de prévenance que l'étiquette des cours pouvait appeler téméraire. En effet, Elisabeth lui jeta un regard empreint d'une sévérité qui parut si menaçante aux personnes dont elle était entourée, que Leicester, au lieu de feindre, ainsi qu'il l'eût indubitablement fait en toute autre occurrence, de ne point savoir le nom du baronnet, répondit à cette interrogation de la reine : — Connaissez-vous ce jeune homme ? — par ces mots : —Il s'appelle Walter Raleigh.

La reine passa donc majestueuse, hautaine, sur le manteau vert que foulèrent à leur tour sous leurs pieds les dames et les seigneurs de sa suite.

Sir Walter s'était relevé et suivait des yeux l'orgueilleuse fille de Henri VIII. Il ne quitta le rivage que lorsque la flottille royale, dont le départ fut signalé par le retentissement pro-

longé de douze trompettes et de deux timbales, eut disparu à sa vue.

Le pauvre baronnet rentra tout pensif dans sa demeure..... Ce même jour, il reçut la visite de Samuel.

«Je viens vous annoncer une bonne nouvelle, lui dit le juif, qui faisait toutes sortes de trafics. Un seigneur de la cour m'ayant commandé ce matin un habit de *gala* pour les fêtes qui ne manqueront pas d'avoir lieu au palais de White-Hall, à l'arrivée très-prochaine, à ce qu'il paraît, de l'ambassadeur de Suède, je me suis souvenu de la proposition que vous m'avez faite de me céder votre manteau vert pour soixante écus payés comptant... Voyant maintenant la possibilité d'utiliser cette broderie d'or, que des doigts habiles se chargeront de découper pour la transporter sur une autre étoffe, je viens vous dire que je suis prêt à tenir le marché. »

Et Samuel, tirant de sa ceinture une bourse en drap gris, la posa sur la table auprès de laquelle Raleigh s'était remis à étudier.

« Il n'est plus temps», répondit froidement le jeune baronnet au vieux juif.

Celui-ci comprit que Walter avait déjà disposé en faveur d'un autre de ses confrères du manteau brodé; il se retira en silence, fort mécontent d'avoir manqué un marché qui lui eût été certainement profitable, et que son amour excessif du gain l'avait empêché d'accepter sur-le-champ.

« Comment me procurerai-je maintenant le manuscrit de Sébastien Cabot? murmura Walter en se frappant le front lorsqu'il se retrouva seul. Et d'ailleurs, continua-t-il, à quoi bon poursuivre encore des projets désormais chimériques? l'unique occasion que j'aie eue jusqu'à présent d'attirer sur moi l'attention de Sa Majesté m'a été, je le crains bien, plus préjudiciable que favorable... Les princes ont trop d'orgueil pour excuser une infraction aux lois de l'étiquette, même quand cette infraction n'a d'autre but que celui de les servir.

Ainsi raisonnait le jeune homme, qui pour la première fois de sa vie se laissa gagner par le découragement. La plume qu'il avait reprise après le départ de Samuel s'échappa de ses

doigts; il repoussa de la main la page qu'il était en train d'écrire, et renonçant à l'avenir glorieux qu'il avait si longtemps rêvé, il résolut d'aller s'ensevelir dans un petit castel à demi ruiné, seul bien dont il eût hérité de ses ancêtres et qui était situé sur la lisière du sauvage pays de Galles. Cette sage détermination prise, Walter se sentit plus calme.

Pourtant, malgré le désir que le baronnet éprouvait maintenant de quitter Londres, il se vit forcé de retarder son départ. Une violente fièvre, résultat de ses longues veilles, de ses travaux excessifs, de ses inquiétudes et de ses déceptions, le retint dans son lit durant près de deux semaines. Il était à peine rétabli, lorsque la reine revint de Greenwich pour recevoir l'ambassadeur de Suède.

Le lendemain du retour de la cour à White-Hall, Raleigh ne fut pas peu surpris de recevoir, par l'entremise d'un huissier de la maison de Sa Majesté, l'ordre de se rendre au palais royal, le jour suivant, à midi précis. L'émotion du jeune homme, pour qui ce message fut une véritable énigme, ne peut se décrire.

La reine, dont il redoutait le courroux, s'était-elle informée de son rang, de sa position, à lord Leicester, et celui-ci, plus bienveillant, plus généreux, qu'on ne se plaisait généralement à le représenter, avait-il saisi cette occasion pour le recommander à Élisabeth?... Ou bien, au contraire, aurait-il cherché et réussi à le noircir aux yeux de sa souveraine, en le dépeignant comme un jeune présomptueux, capable de commettre des actes dont la hardiesse touchait à l'irrévérence, pour parvenir à attirer sur lui l'attention de Sa Majesté au lieu de lui adresser, ainsi qu'il convenait à un obscur sujet, une respectueuse supplique?

Dans ce dernier cas, Élisabeth, loin de condescendre à accorder un instant d'audience au baronnet, ne le mandait en son palais que pour le faire interroger par quelqu'un de ses officiers, chargé de lui signifier ensuite le sévère arrêt dont on punissait sa téméraire conduite.

Quoi qu'il en fût, Raleigh n'aurait ni voulu ni pu se dispenser d'obéir à l'ordre royal, et telle était son impatience de

sortir d'incertitude qu'il se serait trouvé heureux si l'heure du rendez-vous eût sonné à l'instant même. Toutefois ce délai d'un jour et d'une nuit lui était nécessaire pour se procurer les moyens de paraître d'une façon convenable à White-Hall. On sait déjà en quel triste état était la garde-robe de Walter; aussi, le premier soin du pauvre baronnet, après la réception du message royal, fut-il de courir chez Samuel.

« Oh! oh! se dit mentalement le juif en le voyant, sir Walter Raleigh m'a-t-il menti en répondant à mon offre de tenir le marché précédemment proposé par lui, qu'il n'était plus temps?... Espérait-il par cette ruse, obtenir de moi une offre plus avantageuse?... S'il en est ainsi, il se repentira de sa duplicité, car certes je ne prendrai à aucun prix son manteau. »

Puis, se levant et allant au devant du baronnet auquel il fit une profonde révérence, il lui dit d'un ton obséquieux que nuançait cependant une teinte presque imperceptible d'ironie :

« Qu'a donc *Votre Honneur* à m'ordonner de si pressé qu'il prenne la peine de se rendre en personne chez un misérable Hébreu, son humble serviteur? Sir Walter Raleigh, continua Samuel, toujours avec un accent légèrement sardonique, a-t-il reçu une invitation du secrétaire de la reine pour assister demain à la présentation du nouvel ambassadeur suédois? vient-il me commander un costume de cour, dans le genre de celui-ci?... »

En prononçant ces derniers mots, le juif désignait à Raleigh un pourpoint et des hauts-de-chausses en satin blanc, un manteau en étoffe semblable, mais de couleur bleue, bordé de trois rangs d'un large galon d'argent, une fraise de dentelle de Flandres, et une toque sur laquelle ondoyaient trois plumes blanches.

« Effectivement, ce costume me siérait assez, remarqua Raleigh.

— Le jeune seigneur à qui il est destiné se trouve précisément avoir la taille de Votre Honneur.

— Je serais curieux de savoir si ce pourpoint m'irait bien.

— Il est très-facile de vous satisfaire. »

Et Samuel s'empressa d'aider le baronnet, d'abord à se dépouiller de son propre habillement, puis à revêtir celui que nous venons de décrire. Le Juif éprouvait un malicieux plaisir à parer sir Walter de ce superbe costume qui, pensait-il, devait lui faire envie. Aussi se prêta-t-il de la meilleure grâce du monde à la fantaisie du jeune homme, lequel, après s'être accoutré du pourpoint et du haut-de-chausses, qui semblaient avoir été taillés sur sa mesure, voulut encore ceindre l'étroite écharpe en étoffe d'argent destinée à soutenir l'épée, complément indispensable du costume d'un gentilhomme.

« Par ma foi, dit-il alors, en se regardant avec complaisance des pieds à la tête dans une glace de Venise portative, cet habillement est assez sortable pour un homme de ma condition, et je pourrai bien m'en accommoder.

— Son Honneur plaisante? dit Samuel tout ébahi.

— Vraiment non.

— Mais cet habit m'a été commandé par un seigneur qui le portera à la cérémonie de demain.

— Puisque vous me proposiez tout-à-l'heure d'en confectionner un pareil pour moi, il vous est, ce me semble, facile de le faire pour un autre.

— Votre Honneur ne se doute peut-être pas du prix de ces étoffes, de ces dentelles, de ces galons, hasarda le Juif. Trois manteaux verts, ajouta-t-il de son air demi-obséquieux, demi-narquois, trois manteaux verts ne suffiraient pas à l'acquitter. D'ailleurs, je me trouve en ce moment trop à court d'argent pour consentir à un échange quelconque. Il faudra me payer comptant.

— Au fait, reprit Walter qui, tandis que Samuel parlait, avait quitté ces riches vêtements et repassé les siens, John Caridge, le fournisseur de mylords de Leicester et de Burleigh, est moins cher que vous, Samuel, et il lui sera facile, j'en suis sûr, de me procurer un costume de cour en moins de douze heures.

— Sérieusement, Votre Honneur en a besoin pour demain? demanda Samuel.

— Je dois être à midi précis au palais de White-Hall. Voici l'invitation que m'a adressée le secrétaire de Sa Majesté. »

Cela disant, le jeune homme tira de son pourpoint un papier sur lequel le juif jeta un coup d'œil furtif. A peine eut-il vu le sceau royal qui y était imprimé que, s'inclinant jusqu'à terre devant Raleigh, il dit : « Je ferai crédit à Votre Honneur autant de temps, qu'il lui plaira. »

Puis, appelant un de ses enfants occupé dans un coin de la chambre à démonter une *enseigne* de pierreries, il le chargea de porter sur-le-champ chez sir Walter le costume qui agréait à ce dernier.

« Mais je ne veux pas que vous perdiez pour moi une de vos pratiques, objecta le baronnet.

— Son Honneur me dédommagera en me donnant la sienne, repartit le marchand. »

La vérité était que nul n'avait commandé cet habillement, qui, au contraire, attendait un acheteur. Ainsi, la seule vue de la royale missive adressée à ce jeune homme naguères si peu considéré par Samuel, avait suffi pour l'élever dans l'estime de ce méticuleux commerçant, au point que celui-ci lui demandait presque à genoux la faveur de le fournir !

Walter était beau, intelligent, adroit... Que faut-il de plus pour réussir à la cour, lorsqu'une fois on est parvenu à y mettre le pied ! Voilà ce que pensait Samuel et ce que beaucoup d'autres ont pensé avant et après lui.

Cependant, le baronnet était loin de partager la confiance du Juif à l'endroit des brillants succès qui l'attendaient à White-Hall, et ce fut le cœur palpitant de crainte qu'il se présenta le lendemain au palais.

La reine dînait à onze heures. En sortant de table, elle rentrait habituellement dans sa chambre, où elle causait familièrement pendant quelques instants avec ses dames de service ; après quoi elle passait dans son cabinet pour donner ses audiences particulières et s'entretenir des affaires de l'État avec ses conseillers.

Il était midi et demi, lorsque sir Walter Raleigh fut introduit en la présence de sa souveraine, qui lui parut plus imposante encore que le jour de son départ pour Greenwich. Sa robe de damas blanc était brodée de perles; le collier de l'ordre de la jarretière pendait à son cou, et une couronne d'or surmontait sa chevelure frisée, nattée et relevée avec un art infini. Sa Majesté était assise sur une chaise à bras ; à côté d'elle se tenait debout William Cecil, baron de Burleigh, son conseiller intime, premier secrétaire d'État. Il était revenu la veille d'un voyage que d'importantes affaires de famille l'avaient forcé de faire dans les comtés du nord de l'Angleterre. Moins aimable, moins brillant surtout que Robert Dudley, comte de Leicester, et qui, en sa qualité de grand-écuyer de la reine, occupait la première place sinon au conseil, du moins à la cour, il méritait plus que celui-ci, par la probité de son caractère et son sincère dévouement à son pays, la confiance dont Élisabeth les honorait tous deux.

« Sir Walter Raleigh, dit Sa Majesté au jeune baronnet, nous vous avons fait appeler dans notre cabinet, parce que nous étant informée de votre nom, de votre rang et de votre fortune, nous avons appris que si les deux premiers sont assez honorables pour vous permettre d'aspirer à une glorieuse renommée, la troisième est trop modique pour vous donner les moyens de la conquérir. Nous nous sommes toujours fait un devoir de rechercher le mérite et un plaisir de le récompenser... Mettez-nous donc à même, monsieur, de reconnaître le vôtre; vous n'aurez pas sujet de vous en repentir.

—Hélas ! madame, répondit Raleigh du ton le plus humble, quels talents pourrais-je me vanter d'avoir acquis, quand je me trouve vis-à-vis d'une reine qui les possède tous ? » Un gracieux sourire fut la réponse de Sa Majesté au compliment du baronnet, compliment qui n'était pas trop courtisanesque, car Élisabeth joignait réellement à une instruction solide et variée, de nombreux talents d'agrément. Non-seulement elle comprenait et parlait cinq langues, mais encore elle pinçait du luth, jouait très-bien de l'épinette, et dansait avec une grâce remarquable.

« — Cependant, reprit la reine après une pause, on dit, sir Walter, que vous consacrez entièrement votre temps à l'étude.

— Il est vrai, Madame. Je cherche, et parfois même je me flatte d'avoir trouvé le moyen d'étendre les possessions de Votre Majesté.

— Ah! fit la reine d'un ton incrédule. — Et quelles sont les conquêtes que vous projetez, monsieur? ajouta-t-elle avec un accent sarcastique.

— Celle du second hémisphère de notre globe, répondit le baronnet sans se déconcerter.

— Comment l'accompliriez-vous?

— Par la colonisation.

— Et vous la commenceriez?...

— Sitôt qu'il plaira à Votre Majesté.

— Mylord, dit Élisabeth en se tournant vers Cécil, que pensez-vous de cette idée?

— Qu'elle mérite d'être approfondie et discutée, répondit le sage conseiller.

— Donc, nous l'approfondirons et nous la discuterons en temps et lieu, conclut la reine. — En attendant, sir Walter, continua-t-elle, vous prendrez place parmi nos gardes-nobles... Dès ce moment, vous faites partie de notre royale maison; en conséquence, vous pouvez nous suivre dans la salle d'audience, où va nous être présenté l'ambassadeur de Sa Majesté le roi de Suède.»

En achevant ces mots, Élisabeth se leva, et, conduite par lord Burleigh, elle passa dans ses appartements de réception.

A la présentation de l'envoyé de Suède succéda une de ces fêtes de jour alors assez fréquentes à la cour d'Angleterre. Élisabeth, que les historiens nous représentent tellement folle de danse, qu'à l'âge de soixante-neuf ans elle prenait part à ce divertissement, ouvrit le bal par une *gaillarde* dans laquelle le nouvel ambassadeur eut l'honneur d'être son partenaire.

Quelque désagréablement surpris que fût le comte de Leicester en voyant installé à White-Hall le jeune baronnet, il

était courtisan trop expérimenté pour lui faire un froid accueil. Mais Walter ne fut point dupe des démonstrations d'amitié qu'il lui prodigua; au reste, les palais des souverains fourmillent de ces secrètes méfiances, de ces inimitiés sourdes qui se déguisent à grand'peine sous un faux semblant d'estime.

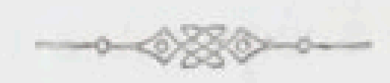
Sir Walter Raleigh put enfin se procurer le manuscrit par lui si longtemps convoité, dans lequel Sébastien Cabot, qui, en 1497, avait découvert l'Amérique septentrionale, s'était plu à décrire le rivage où il avait abordé, l'aspect, les productions et aussi les habitants de ce riche pays depuis lors abandonné. Cependant ce fut seulement vingt ans plus tard que le baronnet put mettre à exécution son plan de colonisation. Il donna le nom de *Virginie* à la contrée reconnue un siècle auparavant par Cabot.

Sir Walter Raleigh acquit d'ailleurs une brillante renommée comme littérateur. Élisabeth le combla de biens et de dignité, juste récompense de ses éminents talents, qui peut-être fussent toujours restés dans l'ombre sans le manteau vert.

UN PAGE DE LOUIS XI

PAR

ALFRED DES ESSARTS.



I.

Dans une vaste salle de l'hôtel Saint-Paul, cinq à six pages de service étaient réunis, et, en attendant que Louis XI leur envoyât des ordres, ils s'amusaient soit à deviser malicieusement, soit à jouer aux dés. Le jeu avait d'abord été très-animé;

mais ces jeunes gentilshommes ayant risqué tout ce qu'ils possédaient pour le moment en carolus, agnels et écus à la rose, cette ardeur se ralentit considérablement. Alors les pages placèrent en cercle leurs escabeaux autour de la vaste cheminée de pierre sculptée, et voilà qu'ils se mirent à passer en revue toutes les figures de la cour, sans excepter leur terrible souverain. Oh ! si le roi Louis eût entendu, soit par lui-même, soit par les oreilles de son espion familier Olivier-le-Daim, quelle eût été sa fureur ! D'autant plus que son page favori, Enguerrand de Montreuil, le ménageait moins encore que tous les autres. Le costume misérable du roi, son visage sombre et bas, son feutre usé et toujours entouré de médailles bénites, tout cela fut pour Enguerrand le sujet d'intarissables plaisanteries.

Seul, un jouvenceau d'environ seize ans s'était abstenu de prendre part à la conversation, surtout depuis qu'elle avait tourné à l'épigramme. A en juger par sa physionomie grave, par son air résolu, par la simplicité de sa tenue, personne n'eût hésité à penser que c'était un gentilhomme de bonne race et qui voulait dignement soutenir un jour l'honneur de ses aïeux. Son silence mécontentait Enguerrand, qui, de temps à autre, se tournait vers cet imperturbable auditeur, comme pour obtenir de lui un sourire d'approbation. Blessé enfin dans son orgueil et ne pouvant plus se contenir, il s'écria : « Selon toute apparence, nos malins propos déplaisent à messire Maurice de Bodinio, car il ne daigne pas se mêler à la conversation. »

Le rouge monta au front de Maurice, interpellé si brusquement ; toutefois le jeune homme réprima l'ardeur de son sang et se contenta de répondre d'une voix lente et ferme : « Pourquoi m'interpeller ainsi, Enguerrand ? Vos discours ne me plaisent pas, il est vrai, parce que je ne suis point habitué à plaisanter sur le compte de mon prochain ; cependant je n'en ai pas témoigné mes sentiments.

—Par Notre-Dame ! répliqua l'impétueux Enguerrand, vos sentiments se manifestent assez clairement sur votre visage, et je ne sache rien de désagréable comme d'avoir un com-

pagnon qui intérieurement vous critique et vous blâme.

— Mais, dit Maurice toujours imperturbable, vous n'épargnez pas la critique aux autres, mon cher Enguerrand; et sous ce rapport je ne vois guère ce que vous avez à me reprocher.

— Assez, messire, assez! dit un des pages; vous êtes sur le sentier des querelles. »

Mais Enguerrand, piqué dans son amour-propre, n'était pas d'humeur à se modérer. Il prit donc un air moqueur pour lancer ces paroles :

« Au fait, je suis bien bon de m'escrimer contre messire Maurice Bodinio pour lui enseigner quelque peu le secret des belles manières; j'oublie que messire Maurice de Bodinio arrive de Bretagne, pays sauvage où les hommes ressemblent à des loups ou à des pourceaux. »

A ces mots, le flegme habituel du jeune Breton l'abandonna, et l'on eût vu une rougeur de feu remplacer subitement la pâleur habituelle de Maurice.

« Cette insulte, s'écria-t-il, m'est plus sensible que toute autre chose au monde. Il faudrait que je fusse bien lâche pour tolérer les noms de mépris que vous avez donnés à mes compatriotes.

— Je leur ai donné les noms qu'on leur donne partout.

— Osez répéter cette injure! »

Enguerrand ne se fit pas prier deux fois. Mais il n'avait pas fini sa phrase, quand un violent soufflet, imprimé sur sa joue, le mit dans une fureur indicible. Vainement la plupart des pages cherchèrent-ils à s'interposer entre les deux adversaires : ceux-ci ne voulurent écouter aucune proposition d'accommodement. Ils étaient gentilshommes, jeunes, fougueux; un combat était inévitable, et Enguerrand, sous le ressentiment du coup flétrissant qu'il venait de recevoir, voulut que la rencontre eût lieu tout de suite. On descendit dans les jardins de la résidence royale et l'on gagna une allée sombre et écartée.

Là, les deux combattants mirent l'épée à la main. Leur lutte fut vive et longue; l'adresse et la vigueur étaient égales de part et d'autre. Enfin Enguerrand a poussé un cri de douleur;

il s'affaisse et tombe mort; le fer de Maurice lui a traversé la poitrine.

A l'aspect de son ennemi vaincu, tout-à-l'heure beau et brillant jouvenceau, maintenant pâle et froid cadavre, Maurice ne put retenir ses larmes. Il étreignit le corps d'Enguerrand : « O mon Dieu! disait-il, mon pauvre camarade n'est donc plus! et c'est moi, moi insensé, qui, pour un vain débat d'amour-propre, ai brisé sa vie! Malheur, malheur à moi! Dieu me punira.

— Fuyez, fuyez! cria un des assistants; on vient vous arrêter. »

Il n'était déjà plus temps de se soustraire à une arrestation; car des archers de la garde écossaise débouchèrent à la fois par les deux extrémités de l'allée; ils saisirent Maurice, qui, dans son accablante stupeur, ne savait pas même ce qu'on faisait de lui, et ils le conduisirent à la prison du Petit-Châtelet. Là, le jeune Breton fut, par l'ordre exprès du roi, jeté dans un cachot noir, infect, où on ne lui laissa pour toute nourriture que du pain et de l'eau.

II.

Maurice avait à Paris un cousin tendrement aimé, Iannik Penfentenio [1]. Celui-ci était étudiant ou *escholâtre* en l'Université.

Au premier bruit du malheureux sort du jeune page, Iannik accourut, et, à force de supplications, obtint la faveur d'être admis auprès de lui.

« Hélas! mon pauvre Maurice, te voilà bien tristement logé.

— Oui, Iannik, et encore le serai-je plus tristement dans quelques jours.

— Comment? explique-toi.

— Notre sire le roi est en grande colère; il fait préparer

[1] La maison des Penfentenio, illustre en Bretagne, a été la source de celle de Cheffontaines.

mon procès, et ce ne sera pas long. Il est en grande colère, parceque j'ai tué son page favori. O funeste duel!

— Tu as raison, Maurice, de gémir sur ce combat. Je connais les détails de la querelle, et, je l'avoue, cela ne valait pas mort d'homme. Cependant, peut-être, à ta place, n'eussé-je pas été plus patient : car notre cher pays de Bretagne avait été insulté. Que faire maintenant pour te tirer de ce péril?

— Rien, mon bon Penfentenio.

— Eh quoi! nous te laisserons occire en place de Grève, sans rémission, comme un juif ou un sarrasin? Non, Maurice, je ne puis supporter l'idée de ton supplice.

— Aie du courage, Iannik; aie du courage comme j'ai de la résignation. Mais écoute : j'ai en Bretagne une sœur de qui je suis tendrement aimé. Rends-toi au manoir, chez ma sœur, et dis-lui que je suis en danger, en grand danger de perdre la vie par les ordres du seigneur roi. Si ma sœur venait me voir, elle consolerait mon pauvre cœur.

— Maurice, ton vœu sera exaucé. Tu reverras ta sœur, ou je ne suis plus un gentilhomme. »

Et Iannik, après avoir embrassé à deux reprises le prisonnier, sortit à la hâte du cachot.

III.

Mme Anne de Bodinio avait réuni tous les gentilshommes du voisinage dans son riche manoir. Une immense salle, aux murs peints de couleurs brillantes et ornés de trophées d'armes et de bois de cerf, contenait une table fort longue où soixante convives étaient venus prendre place. Selon la coutume touchante et patriarcale de cette époque de simplicité, tandis qu'on voyait assis au haut bout de la table, selon le degré de noblesse, de puissants seigneurs, à l'extrémité se trouvaient les serviteurs et même quelques pauvres. Ainsi la société tout entière, avec ses inégalités moins choquantes alors qu'aujourd'hui, était représentée à ce festin.

Comme on doit bien le penser, la conversation avait roulé principalement sur l'antipathie mutuelle qui divisait les Fran-

çais et les Bretons ; ceux-ci reprochant toujours aux premiers leur légèreté et leurs projets de domination. Un barde introduit dans la salle avait chanté le *Tribut de Noménoë,* où se trouvent ces strophes caractéristiques :

« Nous venons savoir de vous s'il est une justice, s'il est un Dieu au ciel, et un chef en Bretagne.

« — Il est un Dieu au ciel, je le crois, et un chef en Bretagne, si je le puis.

« — Celui qui veut, celui-là peut ; celui qui peut, chasse le Frank.

« Chasse le Frank, défend son pays, et le venge et le vengera..... »

La chanson guerrière, qui excitait l'enthousiasme des auditeurs, en était là lorsqu'on annonça Iannik de Penfentenio. L'ardent et bon jeune homme avait fait cent trente lieues en deux nuits et demie et un jour.

Quand la dame de Bodinio vit Iannik pâle et essoufflé, elle s'émut et, intérieurement alarmée, demanda : « Qu'est-ce, gentil cousin? pourquoi cet air d'accablement et de fatigue? Vous ressemblez à un porteur de mauvaises nouvelles.

— En effet, ma noble cousine, les nouvelles que j'ai à vous apprendre sont de nature à contrister votre cœur.

— Parlez vite, Iannik.

— Votre pauvre jeune frère est en grand danger, en grand danger de mort. Il s'est battu et a eu le malheur de tuer un des pages favoris du roi. La colère royale est terrible, et le jugement ne se fera pas attendre, si même il n'est déjà rendu. Mais Maurice, sans être abattu par son malheur, ne m'a témoigné qu'un désir : celui de vous voir, disant que cela le consolerait.

— O mon Dieu ! ô mon Dieu ! murmura la dame de Bodinio. »

Son émotion était si forte, que la pauvre châtelaine laissa échapper la coupe qu'elle tenait à la main ; le vin se répandit sur la table.

« Mauvais présage! » dirent à demi-voix quelques-uns des convives.

Cependant la dame, recouvrant presque aussitôt son énergie, s'écria :

«Alerte! palefreniers, alerte! douze chevaux, et partons! Il faut qu'avant deux nuits je sois à Paris, près de mon frère! »

IV.

Louis XI était en son palais, allant, venant, donnant des ordres, et à travers son activité on eût pu lire aisément l'agitation d'un esprit violent, haineux, farouche et mécontent de lui-même. Olivier-le-Daim avait eu avec le maître quelques entretiens rapides; puis des gardes chargés de missives étaient partis dans diverses directions. On entendit le roi s'écrier : « Ah! le peuple est ému de compassion pour ce mauvais sujet de Bretagne..... On me menace d'un soulèvement si la justice a son cours. Eh bien! le peuple et les écoliers de l'Université verront que je ne suis pas un monarque de paille. S'ils jouent du couteau, mes archers joueront de la hallebarde. »

Puis, passant d'un excès à l'autre, suivant sa coutume, Louis se rappela que l'heure de ses dévotions était venue; il ôta son chapeau, en détacha sa Notre-Dame de plomb, s'agenouilla sur un prie-Dieu en chêne sculpté et entra en oraison

Le roi n'avait pas encore dit un *ave*, lorsqu'il se fit une grande rumeur à la porte de son appartement. Une voix de femme, à la fois ferme et suppliante, dominait celles des gardes et gens de service. Curieux par nature, Louis voulut connaître la cause de ce tumulte, il s'avança un peu.

« C'est lui! s'écria aussitôt l'étrangère. C'est notre seigneur le roi! notre magnanime Louis! »

Assez flatté de cette épithète et voyant d'ailleurs, par la beauté aristocratique et le riche costume de la dame, que celle-ci était digne de fouler le sol d'une salle royale, Louis XI commanda qu'on la laissât entrer. A peine fut-elle près du souverain qu'elle se jeta humblement à ses pieds.

« Qu'est-ce, madame? dit le roi un peu étonné, choqué peut-être de cette démonstration.

— Seigneur roi, dit-elle, grâce et pitié pour mon frère.

— Expliquez-vous. J'ignore qui vous êtes et ce qu'a pu faire votre frère.

— Vous ne l'ignorez pas, seigneur-roi, ou bien quelques mots suffiront pour vous l'apprendre. Je suis la dame de Bodinio, et mon pauvre frère est votre page Maurice.

— Par la Pâque-Dieu! dit Louis XI, reculant de deux pas, je vous trouve bien téméraire, ma mie, de venir affronter ma colère royale, après le crime dont Maurice s'est rendu coupable!

— Il n'a point commis de crime. Attaqué par un de ses compagnons, il s'est défendu; il a soutenu l'honneur de son pays.

— L'honneur! l'honneur! répéta le roi avec une violence concentrée; c'est bel et bon; en attendant on tire l'épée, on se bat dans ma demeure, on donne des exemples funestes, et je ne dois pas le souffrir. Votre frère est coupable, il subira sa peine.

— Quand donc, grand Dieu!

— Aujourd'hui, avant une heure d'ici. »

La dame de Bodinio laissa échapper un gémissement et porta ses deux mains à ses yeux mouillés de larmes. Cependant, comprenant l'étendue de son devoir et reprenant d'autant plus de force que le danger était plus imminent, elle releva la tête et dit au roi avec une fierté respectueuse :

« Daignez m'écouter, seigneur. Ce que j'ai à vous révéler est grave et mérite toute votre attention.

— Hâtez-vous, ma mie, je suis pressé; mes affaires m'appellent.

— Je vous avertis que celle de mon frère pourrait devenir une véritable affaire d'Etat. »

Le roi fronça le sourcil. « Expliquez-vous mieux, dit-il.

— Je vais le faire. Dans notre pays la noblesse est tellement unie que l'intérêt de l'un est l'intérêt de l'autre, la cause d'une famille la cause de toutes. A diverses époques, la Bre-

tagne a prouvé son esprit d'indépendance, et son coura terrible pour ceux qui l'ont offensée. Toucher à un Bret c'est toucher à tous les Bretons. Si donc vous faites tomber tête de mon frère, ses concitoyens ne manqueront pas courir aux armes, et votre bonne Normandie verra ses vil et bourgs incendiés avant que vous ayez eu le temps de r sembler deux compagnies de soldats. Je n'ai plus rien ajouter : ou la vie de mon jeune frère ou une guerre terrib

— Par tous les saints du Paradis, vous êtes une rude co mère, madame de Bodinio. Ne croyez pas que vos mena m'effraient; mais enfin je veux bien, par pure charité ch tienne, accorder la vie sauve à messire Maurice. Allez, m je vous en préviens, si vous arrivez trop tard, je me lave mains de tout.

Et s'approchant d'une table, le roi écrivit de sa main ordre de grâce qu'il signa de son sceau, mettant à cela u certaine lenteur malicieuse, tandis que la dame de Bodi sentait le sang lui bouillir dans les veines.

Enfin elle tient ce parchemin précieux; elle se précip hors du palais, remonte sur sa haquenée et part à la hâ suivie de ses serviteurs, dans la direction de la place Grève.

Une foule immense couvrait cette place, resserrée alors p des rues étroites et s'étendant jusqu'à la rivière que ne con naient pas comme aujourd'hui des quais de pierre. On n'e tendait, au sein de cette multitude, que des paroles de comp sion. « Pauvre petit! s'écriaient surtout les femmes; si jeu si gentil, périr de la sorte..... N'est-ce pas une affreuse d tinée! Oh! notre roi Louis n'est pas miséricordieux. — Tais vous, babillardes! disaient rudement les archers postés distance en distance : retournez à votre logis. »

Cependant tous les regards étaient fixés sur un échafa très-élevé et peint en rouge.

Maurice paraît; il a les mains liées derrière le dos, l cheveux coupés; une robe de pénitent, serrée à la taille p une corde, couvre son corps qui frémit de froid et d'émotio ses pieds sont nus.

Le malheureux page franchit le premier degré de l'échafaud.

« Peu m'importerait de mourir, n'était loin du pays ! n'était sans assistance ! n'était une sœur chérie que j'ai en basse Bretagne ! Elle demandera chaque nuit son frère, elle demandera petit frère à chaque heure. »

En montant le second degré de l'échafaud, il dit : « Je voudrais bien, avant de mourir, avoir des nouvelles de notre pays, avoir des nouvelles de ma sœur, de ma chère petite sœur !

— Messire Maurice, dit le prévôt, vous n'aurez pas de nouvelles de votre sœur. Songez donc à bien finir, en bon et digne gentilhomme. »

Maurice comprit, et, se résignant à son sort, il s'agenouilla pour faire une dernière oraison.

A ce moment des cris retentirent. « Arrêtez ! arrêtez !..... Laissez mon frère, laissez-le !... Passage, archers... Je vous donnerai cent écus d'or. Voici la grâce de mon frère ! »

Et la dame de Bodinio agitait d'une main convulsive le précieux parchemin. Enfin la foule ouvrit ses rangs ; la châtelaine put s'approcher de l'échafaud et remettre au prévôt l'ordre du roi. Il était temps !.....

V.

Ce jour là même, la dame de Bodinio reprenait avec Maurice et ses fidèles serviteurs le chemin de la Bretagne. Maurice ne cessait de témoigner par ses regards et ses paroles sa vive reconnaissance envers sa bonne sœur.

« O mon cher petit frère, lui dit Mme Anne, ne remercie que le ciel qui a daigné me soutenir. Mais maintenant sois plus prudent : tu avais voulu venir à Paris et vivre à la cour ; tu vois, Maurice, qu'il est dangereux d'habiter le palais des rois. Reste désormais dans notre vieille Bretagne ; l'oiselet qui veut quitter son pays n'est jamais sûr de pouvoir y retourner.

LA SAURIMONDE.

TRADITION DE LA MONTAGNE-NOIRE,

PAR

Mme ANNA DES ESSARTS.



S'il est en France une contrée pittoresque, étrange, curieuse à étudier, tant par la nature du pays que pour le caractère des habitants, c'est sans contredit la Montagne-Noire, sorte de chaînon des Pyrénées, qui lie celles-ci avec les Cévennes et le Gévaudan. A notre époque, malgré la diffusion des lumières, la Montagne-Noire a conservé les préjugés et les superstitions du passé. On y redoute encore la puissance des *Fassilières*, phalange de mauvais génies qui, au dire des paysans, s'appliquent à faire peser sur l'homme une domination nuisible. Le chef renommé de ces esprits s'appelle *Tambourinet;* après lui viennent le *Drac* et la *Saurimonde.* Le *Drac* se signale surtout par des espiègleries, par de véritables tours d'écolier. Il embrouille le crin des mules ; il remplace le foin de la crèche par du fumier ; il retourne la selle posée sur le cheval. Nous n'en finirions pas si nous entreprenions d'énumérer toutes ses malices. Disons seulement que l'origine du *Drac* doit être attribuée à quelque personnage facétieux qui se sera diverti à tourmenter ses contemporains. Quant à la *Saurimonde*, le récit suivant nous dispense de donner, dès à présent, des explications à son sujet :

« En 1794, il y avait dans la Montagne-Noire un pauvre berger à peine âgé de quinze ans, et qui vivait auprès de sa bonne vieille mère. Rien n'était plus touchant que de voir ce petit ménage, où régnait un accord parfait. Pierre Jubal sem-

La Saurimonde.



Oh! Le bel ange !.... Qu'elle est mignonne !..

blait n'exister que pour se consacrer tout entier à Jeanne; aussi attendait-il avec impatience l'heure du soir, afin de regagner le logis, où la veuve lui avait préparé soit une soupe, soit des galettes de blé noir. Alors la mère et le fils causaient, et, bien qu'il n'y eût guère d'événements dans leur simple existence ainsi que dans celle des êtres qui les entouraient, leur entretien ne tarissait jamais. Jeanne avait autrefois servi à Paris dans quelques maisons opulentes, et son intelligence y avait recueilli d'utiles notions dont son fils profitait à son tour.

Est-ce parce que Pierre Jubal était supérieur à ses voisins, qu'il portait un cachet de mélancolie? Tout en menant paître ses moutons, le jeune homme lisait ou plutôt dévorait les rares volumes qui étaient en sa possession. Lorsqu'il avait amassé un peu d'argent, son unique ambition consistait non à acheter un élégant *brisaout* [1], mais à se procurer de nouveaux livres. Jaloux de ses connaissances et offensés d'ailleurs du grave silence dans lequel il se renfermait habituellement, plusieurs habitants de son village ne négligeaient aucune occasion de le railler : « Ah! disaient-ils tu veux devenir un savant, un *monsieur!* Tu as tort, Pierre; qu'est-ce qu'on gagne à enfoncer toujours ses yeux dans un grimoire ? Viens donc plutôt te divertir aux fêtes avec nous. »

Mais Pierre ne les écoutait pas; et cependant en voyant les gars se détourner de lui, il éprouvait un redoublement de mélancolie. Plus d'une fois il avait songé à prendre un engagement militaire pour quitter un pays où il n'espérait pas être jamais heureux; seules, les larmes de sa vieille mère l'avaient retenu.....

Un événement inattendu vint opérer une utile diversion dans sa vie.

Comme Pierre passait le long d'un bois, par une fraîche matinée de printemps, il entendit une sorte de cri plaintif. Les chiens avaient aussitôt dressé leurs oreilles. Le berger courut vers l'endroit d'où partait ce gémissement; il aperçut, étendue

[1] Espèce de dalmatique.

sur l'herbe, une charmante petite fille de quatre ans environ, blanche et rose, ayant de grands yeux bleus et des cheveux d'un blond cendré délicieux. La vue de Pierre la rassura au lieu de l'effrayer. C'était un être humain, un protecteur ! et puis le jeune paysan avait l'air si doux, si profondément touché ! Il releva l'enfant, le fit asseoir près de lui et le pressa de questions, sans pouvoir en obtenir autre chose que des réponses vagues. A son vêtement élégant, à la finesse du linge qu'elle portait, il jugea que cette petite fille appartenait à des parents distingués... Mais quelle était la famille de Marie? Celle-ci n'avait pu indiquer que ce nom. A tout hasard, Pierre prit le parti d'emmener chez lui sa précieuse trouvaille.

Du plus loin qu'il vit la maison : « Holà! holà ! mère, cria-t-il ; je vais vous apprendre du nouveau. »

Tout étonnée en reconnaissant la voix de son fils, la vieille mère s'empressa d'accourir aussi vite que le lui permettaient les ans et les infirmités.

« Qu'est-ce? qu'y a-t-il, mon cher *fieu*, dit-elle ; jamais tu ne revins si tôt. Un malheur te serait-il arrivé?

— Non, pas un malheur, mère, mais un grand bonheur. Regardez-moi cette petite palombe !

— Oh ! le bel ange!... Qu'elle est mignonne ! qu'elle est mignonne ! »

Et la bonne paysanne pressait dans ses bras et couvrait de baisers Marie, un peu effrayée de ces vives démonstrations de tendresse et d'admiration.

Lorsque Jeanne eut donné suffisamment cours à ce sentiment de sympathie qu'inspirent toujours la beauté et le malheur d'un enfant, elle accabla son fils de questions auxquelles Pierre eût été très-embarrassé de répondre. « Vois-tu, mon garçon, dit-elle enfin, nous ne pouvons rester comme ça ; Marie est un véritable trésor, mais ce trésor ne nous appartient pas. Aussi mets-toi en route dès-demain pour découvrir la famille de cette petite.

— Oui, mère, dès demain j'irai aux informations. »

Ces paroles, Pierre les avait prononcées en soupirant. Le devoir lui commandait de se livrer à des perquisitions, mais

en même temps son cœur s'effrayait déjà d'une séparation prochaine. N'importe, Pierre agit en honnête garçon. Il alla partout en présentant Marie; nulle part celle-ci ne reconnaissait son *cher papa*. Les habitants aisés, et surtout les propriétaires de châteaux eussent pu fournir d'utiles renseignements : mais la plupart d'entre eux, saisis d'une frayeur panique, avaient fui précipitamment le pays pour passer en Espagne. Après bien des courses, Pierre Jubal ne se trouva pas plus avancé que le premier jour... Nous nous trompons : il l'était davantage, car il pouvait garder Marie!

Douce affection, pur échange de tendresse! Quelle satisfaction éprouve le cœur dans ces soins constants donnés à un être faible qui vous remercie par son regard angélique, par sa voix harmonieuse! Rien ne fait mieux rêver le ciel qu'une petite fille au visage empreint de poésie. On ne s'étonnera donc pas si nous disons que désormais l'existence du jeune berger était transformée. Adieu l'ennui des longues heures à passer dans les champs; adieu l'impatience et le malaise que lui faisaient éprouver les orages de l'été et les frimas de l'hiver; tout cela était devenu indifférent à Pierre Jubal; car pour retrouver de la force, du courage, il n'avait qu'à penser tout bas : « A l'heure du retour, je m'en vais retrouver ma petite Marie sur les genoux de ma bonne mère. Marie accourra au-devant de moi, et je la prendrai dans mes bras, et je la ferai sauter! Puis, je lui donnerai sa leçon de lecture; puis nous souperons ensemble!... O Marie! tu es mon enfant, tu es ma vie. Pour toi mon travail... Merci, mon Dieu, vous m'avez accordé plus de bonheur que je n'en pouvais jamais espérer!»

Entre ces soins vraiment paternels et les joies de la famille les années s'écoulèrent rapidement. Un jour vint où l'enfant adoptif fut une belle jeune fille en âge d'être mariée.

Alors Jeanne, qui était maintenant bien caduque, prit un soir les mains de Pierre et de Marie, et s'exprima ainsi : « Mes amis, le temps n'est peut-être pas éloigné où je ne serai plus avec vous... Que ces paroles ne vous alarment point... Laissez-moi achever. Votre existence serait troublée par les propos médisants. Pierre, tu es trop jeune pour servir désormais de

père à Marie; d'un autre côté, vous ne pouvez plus être séparés... Eh bien! le meilleur moyen d'arranger cela, c'est de vous unir.»

Les deux jeunes gens rougirent et baissèrent simultanément la tête. Jeanne souriait.

« Là, là, reprit-elle, ne sont-ils pas honteux, comme s'ils avaient commis quelque faute! Pauvres petits! soyez tranquilles et suivez mes conseils; pour vous le bonheur est à ce prix.

— Le veux-tu, Marie? demanda Pierre d'une voix tremblante d'émotion.

— Oui, murmura-t-elle...... puisque bonne maman le désire. »

Un cri de joie suivit cette réponse.

Comme on doit bien le penser, la nouvelle du prochain mariage de Pierre Jubal avec Marie causa dans le village une profonde sensation. Le blâme eut tout naturellement large part. Mais personne ne témoigna plus de dépit que Madeleine Arreguy, fille d'un riche éleveur de bestiaux. Coquette, vaniteuse, elle avait refusé dédaigneusement plusieurs partis dans l'espoir d'être épousée par Pierre... Et voilà que tous ses rêves s'évanouissaient.

Oh! du moins, elle se vengera!...

Madeleine s'arrange de manière à rencontrer Pierre Jubal seul et à causer à l'aise avec lui. En la voyant, on ne croirait pas qu'une tempête fermente dans son sein. Elle sourit et prend l'expression de la sincère amitié.

« Eh bien! dit-elle, Pierre, vous vous mariez donc? On ne m'a pas trompée?

— On ne vous a pas trompée, Madeleine.

— Je vous en fais mon compliment. Il n'y a qu'un malheur, mon pauvre ami; c'est que par ce mariage vous allez vous perdre.

— Que dites-vous! s'écria Pierre avec un effroi instinctif.

— Je dis la vérité. Connaissez-vous la naissance de Marie?

— Non.

— Et vous épousez cette fille!

— Pourquoi pas ? Manque-t-elle de vertus ?

— En apparence elle a toutes les vertus possibles. Mais au fond.....

— Madeleine, je défends à qui que ce soit de la calomnier !

— Il ne s'agit pas de calomnie. Savez-vous le bruit qui court ?

— Lequel ?

— On pense que Marie, trouvée par vous dans un bois, élevée par vous et prête à devenir votre femme, est tout simplement une *Saurimonde.* »

A ce nom redouté, Pierre Jubal pâlit, il sentit ses genoux plier et ses cheveux se dresser sur sa tête.

« Une *Saurimonde?* répéta-t-il d'une voix presque éteinte.

— Sans doute. Vous savez bien que le diable, lorsqu'il veut perdre un homme, prend justement la charmante figure d'un tout petit enfant abandonné. L'homme ramène l'enfant chez lui, l'élève, l'aime, l'épouse et se trouvé damné ! L'enfant, c'est la *Saurimonde*... L'homme, ce sera Pierre Jubal ! »

En achevant ces méchantes paroles, Madeleine s'enfuit sans laisser au berger le temps de répliquer.

Pierre était resté immobile, pensif. Il reprit à pas lents le chemin de sa demeure. Ce fut Marie qui vint lui ouvrir. A l'aspect de cette jeune fille, que naguère encore il ne voyait jamais assez à son gré, Pierre se sentit frémir. Vainement il s'efforçait de combattre le préjugé superstitieux qui était entré dans son sein comme un poison mortel... Malgré lui, ce nom de *Saurimonde* lui revenait sans cesse à la mémoire : et c'est tout au plus si les grâces et la naïveté de Marie ne lui semblaient pas un piège infernal dressé par Satan. Sa tendresse reprenait ensuite le dessus, et sa raison lui démontrait l'absurdité des contes auxquels les habitants de la Montagne-Noire ne croient que trop facilement... Et puis, son esprit se troublait de nouveau et envisageait avec épouvante l'abime éternel et les supplices de la damnation.

C'est entre ces perplexités que s'écoulèrent plusieurs jours. Pierre ne parlait plus ; il n'avait plus d'appétit et était devenu l'ombre de lui-même. Jeanne et Marie s'inquiétaient à juste

titre de ce changement subit. La jeune fille voulut avoir une explication. Elle attendit, un soir, le moment où la vieille mère s'était mise au lit, et revint dans la salle où Pierre était resté immobile près de l'âtre.

« Mon ami, dit-elle doucement. »

Pierre releva lentement la tête ; des larmes humectaient ses yeux.

« Vous pleurez ! ajouta Marie.

— Ne prends pas garde à cela.

— N'y pas prendre garde ! Mais pour être insensible à vos peines, il faudrait ne plus aimer mon ami, mon protecteur. Il faudrait être comme est Pierre pour la pauvre Marie ! »

Ici ce fut au tour de Marie ; des sanglots, jusque-là comprimés, s'échappèrent de sa poitrine.

« Eh bien ! dit Pierre profondément ému, je vais tout t'apprendre ; tu me pardonneras en sachant la cause de mes hésitations. »

Alors Pierre fit connaître à Marie les bruits répandus sur elle. Tandis qu'il parlait, la jeune fille restait calme, impassible.

Quand il eut terminé, elle dit avec un sourire plein de dignité : « Comment avez-vous pu admettre de pareilles fables ? Vous qui avez lu tant de bons livres, pouvez-vous bien partager les erreurs des êtres grossiers qui nous entourent ? »

Pierre était ébranlé par ces simples paroles. Soudain un bruit de roues se fit entendre, une voiture s'arrêta devant la porte de la maison ; on frappa vivement, et bientôt parut un homme âgé, au maintien imposant.

— Je suis, dit le nouveau-venu, le comte d'Aubray. Me reconnaissez-vous ?

— Parfaitement, monsieur le comte, répondit Pierre ; et cependant j'étais bien jeune quand vous avez quitté le pays.

— Oui, forcé de le quitter à la hâte, j'y avais laissé mon bien le plus cher... Un valet, auquel j'en avais confié la garde, perdit la tête de frayeur et eut l'infamie d'abandonner le dépôt sacré que j'avais commis à ses soins. »

Pierre craignait de comprendre... Le cœur lui battait avec violence.

M. d'Aubray poursuivit en ces termes :

« Le calme est rétabli ; diverses causes qui me retenaient à l'étranger ont cessé. Me voici ; je viens reprendre le trésor dont je vous ai parlé... Ma fille !

— O ciel ! s'écrièrent à-la-fois Pierre et Marie. Vous seriez...

— Je suis le père de cet enfant sauvé par vous, mon ami. Croyez que ma reconnaissance...

— Vous ne m'en devez pas, monsieur le comte, murmura Pierre ; j'ai rempli la tâche que le ciel m'avait prescrite en offrant à mes regards l'orpheline abandonnée. Allez, mademoiselle Marie, et puissiez-vous être heureuse auprès du noble père qui vous est rendu.

Le comte avait présenté la main à Marie. Celle-ci recula et dit d'un accent énergique :

— Pas encore !... Je suis ici entre mon père et l'homme généreux qui m'a sauvée, élevée avec tendresse, et à qui je devais consacrer ma vie. Demain peut-être nous eussions été unis. Monsieur le comte, si Pierre devient mon mari, je serai votre fille... Dans le cas contraire, rien ne me forcera de le quitter et je le considérerai comme mon père. »

Cette déclaration ferme fut suivie d'un assez long silence. La fierté du comte se révoltait à l'idée d'un mariage disproportionné. Cependant il y avait chez M. d'Aubray un sentiment d'équité qui finit par prévaloir.

« Je ne vous cache pas, dit-il, mon cher monsieur Pierre, qu'il m'est pénible de vous accorder la main de ma fille : mais je ne puis me dissimuler la grandeur du service que vous m'avez rendu en me conservant Marie. Elle s'est habituée à aimer en vous son bienfaiteur. Soyez heureux ensemble, mais à la condition de me donner une place dans vos cœurs. »

Les jeunes gens se précipitèrent aux pieds de M. d'Aubray ; celui-ci les bénit.

Après le premier moment d'émotion, Marie dit à Pierre avec malice :

« Eh bien ! me croyez-vous toujours une *Saurimonde?*

— Ah ! s'écria Pierre, comme vous vous vengez ! »

HISTOIRE

D'UNE SOURIS DE BONNE MAISON,

(Racontée par elle-même)

PAR Mme LOUISE LENEVEUX.



Quoique je sois sans doute la première de ma famille qui ait eu l'idée de laisser ses mémoires à la postérité, on s'en étonnera moins lorsque l'on saura que j'eus pour patrie un petit coin de terre isolé et savant que l'on nomme le cabinet d'un naturaliste, et que je passai une partie de ma première jeunesse dans la bibliothèque d'un des plus célèbres professeurs de notre époque.

Je suis d'une ancienne famille; ma mère était noble, c'est-à-dire qu'elle naquit dans un château royal, et ne vécut dans sa jeunesse que de nougat et de biscuit; mais est-il quelque chose de stable en ce monde? Enfermée par malheur dans la malle d'un pauvre hère, garçon jardinier, elle fut un jour amenée au Collége de France : ce fut là que je naquis en l'an de grâce 1848. Je dois le dire, pour être vraie, mon berceau ne fut pas illustre : je vins au monde dans un sabot quelque peu fêlé, garni de paille, et qui avait eu l'insigne honneur de chausser pendant trois hivers le pied plus ou moins mignon, plus ou moins frileux, du portier du collége.

Ma mère était blonde et belle, et lorsqu'elle me mit au monde elle n'avait encore que cinq ans, ce qui est à-peu-près

la moitié du terme de notre existence. Son esprit, ses talents, avaient souvent été admirés. Elle m'a, plus d'une fois, raconté comment elle fut fort surprise, à mon arrivée en ce monde, en voyant mon pelage se colorer en noir, au lieu du blond fauve qui caractérise ordinairement les souris de mon espèce : cette particularité, que je dus à une sorte d'état maladif, me valut la tendre prédilection de ma mère. Persuadée que la faiblesse de mon organisation physique devait me donner une grande intelligence, puisque la nature nous accorde toujours une compensation, elle ne négligea rien pour le développement de mon cœur et de mon esprit, et me fit faire des études complètes, scientifiques et morales.

Elle me nomma *Mélanie*, mot grec qui veut dire *noire;* et sa tendresse m'entoura de tant de soins et de prévoyance, que, quoique je fusse en naissant de la plus extrême délicatesse, je devins néanmoins assez robuste, et si jolie, si jolie, que je faisais l'admiration de toutes les mères, et que deux de mes sœurs en moururent de jalousie. Que le grand génie leur pardonne ce vil sentiment !

Un matin, ma mère m'embrassa en pleurant : « Mélanie, me dit-elle, le temps est arrivé où je dois te produire et t'apprendre à te passer de moi ; nous autres animaux, nous ne restons près de nos enfants que tant qu'ils ont besoin de nous. J'ai fait pour toi tout ce que la nature m'avait ordonné, tout ce que mon cœur m'a dicté. En voyant ta jolie fourrure noire, ton museau fin, effilé, et tes yeux si vifs et si pleins d'esprit, je me dis que tout le monde doit t'aimer, et que tu trouveras protection partout. Va donc dans ce monde qui te réclame, mais n'oublie pas les dernières recommandations d'une mère :

« La prudence est la première condition d'existence d'une
« souris ; ne te livre pas à l'intempérance ; mange pour vivre,
« ne vis pas pour manger. Si la faim te force à entamer un
« fromage, que ce soit avec de grandes précautions ; ne fais
« pas le trou trop grand... évite le bruit la nuit ; ne traverse
« pas audacieusement en plein jour la demeure que tu habi-
« tes ; méfie-toi de deux animaux féroces, l'homme et le chat :
« tu reconnaîtras le premier à son orgueil, à son air content

« de lui-même; le second, à sa mine hypocrite, à sa fourrure « épaisse, à ses pattes de velours... »

« Je connais, continua ma mère, ton caractère faible et timide, et, pour te mettre à l'abri de tout danger, je t'ai choisi une demeure solitaire, où tu pourras rester en paix. »

En achevant ces mots, elle me fit signe de la suivre, et, glissant lestement sous un vaste portique, elle monta deux étages. Arrivée devant une porte, elle s'arrêta, puis, se retournant, elle m'apprit à en franchir le seuil, en rapetissant par un jeu de ses muscles le volume de son corps. Je l'imitai, mais je ne pus dissimuler un cri de douleur en me sentant ainsi aplatie.

La vue d'une vaste pièce, garnie d'une superbe bibliothèque et de mille curieux objets d'histoire naturelle, me fit oublier un instant de souffrance, et je restai en admiration devant une centaine de rayons en bois d'acajou, tout meublés des plus beaux volumes, reliés ou brochés, le tout soigneusement enfermé sous des vitraux de la plus pure glace. Ma mère en fit le tour avec cette gravité qu'elle mettait à tous les actes de sa vie, puis, escaladant par derrière, elle parvint bientôt au rayon le plus élevé de la bibliothèque : « Voici ton domicile, me dit-elle. Vois quelle délicieuse habitation, quels vastes corridors... Ici, point de danger si tu veux être sage, et surtout silencieuse. Promène-toi, et médite sur le titre de chacun de ces ouvrages ; cela te donnera une certaine érudition, et tu pourras citer les auteurs dans le monde : de plus grandes espèces que la nôtre n'ont souvent pas d'autre mérite, et s'en tirent avec gloire...

« Mais surtout ne t'avise pas de manger ici : semblable aux voleurs qui ne prennent jamais rien auprès de leur demeure, va chercher ailleurs ta nourriture : crois-en l'expérience d'une mère qui t'aime et te veut du bien. Adieu, chère fille ; sois prudente. Je vais songer à établir tes sœurs ; dans quelques jours je reviendrai te voir. »

Ainsi parla ma bonne mère. Je l'embrassai en pleurant; mais, il faut l'avouer, ses conseils me semblaient à-peu-près inutiles ; car je trouvais mon jugement très-sain, et je pensais que la sollicitude maternelle devait souvent grossir le danger.

Lorsque je me trouvai seule, je cherchai à me distraire en

faisant l'inspection des lieux. Je parcourus chaque volume, chaque rayon ; j'étais émerveillée : je touchai l'or, l'argent, le fer, le charbon, toutes les productions de la nature, depuis la pierre qui tombe du ciel, et que l'on nomme aérolithe, jusqu'à la lave que vomit le volcan, depuis la tortue aux écailles nacrées jusqu'au petit colibri aux ailes d'or. Je fis le tour du cabinet du naturaliste ; j'étais harassée de fatigue, et la faim commençait à se faire sentir. J'avais tout vu, tout admiré ; mais je n'avais pas rencontré le plus petit morceau de fromage ou de gâteau, pas la plus légère miette de pain ; pourtant, je dois l'avouer, j'aurais donné, malgré mon goût passionné pour la science, la plus rare de toutes les coquilles pour un souper mesquin. Mais où le trouver, ce souper? comment sortir? Pour la première fois, je sentais cette obligation de me suffire à moi-même ; ce fut alors que je pensai à ma mère et à sa prévoyante tendresse. Avec mon caractère timide et indécis, je restai longtemps sans pouvoir prendre aucun parti ; sortir me paraissait impraticable, et je n'en avais pas le courage ; je pensais continuellement à ces deux monstres, l'homme et le chat, et je me sentais frissonner de la tête à la queue, à l'idée de leur rencontre. La faim arrivait toujours, avec ses gourmandises d'abord, avec ses exigences ensuite... Je pris subitement un abominable parti, et, au mépris des conseils de ma mère, je me jetai à belles dents sur quelques gros volumes dont le papier vélin et fort beau me parut plus digestif que celui des autres ; c'était l'*Histoire naturelle* par M. Cuvier! Le premier jour, je dévorai le règne minéral, c'est-à-dire les pierres, le fer et le charbon ; le second jour, j'attaquai le règne végétal, c'est-à-dire les poisons ou les purgatifs ; et j'étais en train d'entamer le règne animal, c'est-à-dire la baleine et les éléphants, lorsque j'entendis tout-à-coup un bruit inaccoutumé... Pauvres parias de la nature! qu'elle est triste cette existence qu'il faut cacher à tous les yeux, que tout le monde nous dispute, et contre laquelle chacun conspire!

Mon sang se glaça dans mes veines, j'eus un éblouissement ; mon cœur battit avec tant de violence, que je crus que son mouvement allait me trahir ; une sueur froide glissa sur mon

front; je crus toucher à ma dernière heure : j'avais reconnu le monstre que ma mère m'avait dépeint, un homme venait d'entrer...

D'abord je le pris pour un singe; seulement il me parut beaucoup plus laid, à l'exception de ses yeux, que je ne pus juger, car ils étaient enfermés derrière deux ovales en verre d'une couleur bleuâtre; je remarquai aussi qu'il différait encore du singe en ce qu'il marchait constamment sur ses deux longues pattes de derrière, et avec beaucoup plus de facilité que ce dernier. L'homme traversa lentement la chambre; il paraissait préoccupé, et tenait à la main un crayon et du papier. J'épiais chacun de ses mouvements... Il vint droit à la bibliothèque, parut en faire l'inspection, puis il posa la main sur un des volumes que j'avais entamés...

Je n'essaierai pas de vous peindre sa colère, son désespoir même, lorsqu'il aperçut les coins rongés, les feuillets endommagés. Le livre lui tomba des mains. « Mon Cuvier! répétait-il les larmes aux yeux. Animal maudit! souris ignarde et barbare! dévorer mon bel ouvrage du grand maître! »

Oh! c'est alors que j'eusse voulu être engloutie vivante dans les entrailles de la terre; je venais de comprendre l'énormité de ma faute, et je sentis la pointe acérée du remords me déchirer le cœur. Mon Dieu! comment donc vivre? et qu'une pauvre souris, jeune et sans expérience, est embarrassée dans ce monde!

L'homme s'éloigna après un instant, mais je compris à ses gestes et à son air sombre qu'il méditait une vengeance et ma mort; ce fut alors que de tristes réflexions vinrent m'assaillir. Je compris que le malheur qui m'accablait et la proscription de ma tête étaient une juste punition du ciel pour n'avoir pas suivi les sages conseils de ma mère. Maintenant l'ennemi était sur ma trace, et je devais m'enfuir au plus vite et sans bruit...

La nuit me sembla trop lente à venir, tant je craignais de voir arriver mon ennemi avec du renfort; et ce ne fut que lorsque j'eus franchi le seuil de la porte, que je retrouvai quelque courage, en remerciant les génies d'en être quitte à si bon marché. Je parcourus en tremblant cette route de périls et

d'émigration; mon estomac peu garni depuis quelques jours, et la marche forcée que je fus obligée d'entreprendre pour parvenir à deux étages supérieurs, m'avaient brisée de fatigue; la faim se faisait déjà sentir d'une manière aiguë. Jugez donc de ma joie lorsque je me trouvai en face d'une très-petite pièce carrée, qui servait d'office à une cuisine voisine : la porte en était ouverte, et ce qui frappa tout d'abord mes yeux affamés, ce fut un magnifique pot de beurre dont les flancs, larges et rebondis, reposaient mollement sur une planche peu élevée; à côté, je vis des restes d'un pâté truffé... du fromage, des confitures de toutes sortes, du sucre, du macaroni; un petit pot plein d'une crème délicieuse me tendait avec abandon son anse brune et polie comme l'ébène. J'étais dans le ravissement, et j'accusais presque ma mère de n'être pas venue tout d'abord m'installer dans ce lieu de délices.

Dire la vie que je menai dans ce charmant pays de Cocagne serait au-dessus de mes facultés littéraires. Qu'il suffise à mes jeunes lecteurs de savoir que je faisais grande chère et le jour et la nuit, et que mon poil était devenu aussi noir, aussi luisant que celui d'une taupe; seulement la finesse de ma taille était quelque peu compromise, et ma démarche, ordinairement si légère, avait pris une gravité qui me donnait parfois de l'inquiétude. Heureusement j'étais seule, et je pouvais me promener en toute sécurité. Deux fois par jour, c'est-à-dire soir et matin, une jeune bonne venait enlever ou apporter des provisions : excepté sa visite, jamais nul mortel ne pénétrait dans le sanctuaire comfortable où j'avais établi ma demeure.

Je dois dire que la leçon m'avait profité, et que j'agissais avec la plus grande prudence. J'entamais chaque mets avec une extrême sobriété; je courais du sucre au fromage, du fromage aux confitures, effleurant le tout, pour ainsi dire, et sans qu'il y parût; aussi, pendant un an, je ne fus nullement inquiétée.

Rien ne manquait à mon bien-être; mais bientôt un mal insupportable, affreux, s'empara de moi : l'ennui, le triste ennui, vint m'assaillir; et déjà, au risque de nouveaux périls, j'allais changer de pays, lorsqu'une nuit j'entendis un bruit

léger, singulier. Je prêtai longtemps l'oreille avec attention; toute palpitante, je retenais les battements de mon cœur... O joie! ô bonheur! je n'en saurais douter, ce bruit est le doux grignotement d'un être de mon espèce; une compagne est enfin venue égayer ma demeure. Je m'élance d'un bond... et je suis sur le bord du vase d'où s'échappait le bruit. Qui pourrait peindre mon ravissement en reconnaissant ma mère? « Mélanie! chère fille, me dit-elle en pleurant de tendresse, est-ce bien toi que je retrouve après un an d'absence? Après avoir pleuré ta mort, vois comme le chagrin de ta perte m'a vieillie et changée. » J'embrassai mille fois cette bonne mère, et je lui racontai comment, par une légèreté impardonnable, je m'étais vue forcée de fuir le cabinet du naturaliste. Ma mère m'apprit à son tour qu'ayant été, huit jours après mon installation, pour m'y voir, elle avait failli mourir de frayeur en apercevant installé sur un des rayons de la bibliothèque un de ces épouvantables monstres que l'on nomme chat; qu'alors elle n'avait pas un seul instant douté de ma mort, et que depuis elle m'avait constamment pleurée.

Ma mère m'embrassa de nouveau, et m'apprit que mes sœurs et plusieurs des compagnes de mon enfance allaient venir la joindre, parce que l'on commençait à démolir un vieux pan de muraille qui leur servait de retraite.

La bande tout entière ne se fit pas longtemps attendre, et dès le soir même toutes étaient arrivées. Ce fut une touchante reconnaissance, des embrassements sans nombre. Je me trouvai dès-lors au comble du bonheur. L'abondance amène la gaîté et l'esprit; aussi, nos petits soupers devinrent-ils de vrais festins : c'était un bruit, un vacarme; les assiettes en bondissaient, les verres en choquaient.

Nous apprîmes bientôt que la République était déclarée, et nous la célébrâmes par des soupers renforcés. Nous avions formé une sorte de club, où chacune de nous, après le souper, venait émettre son opinion : les unes étaient communistes ou socialistes, c'est-à-dire qu'elles demandaient travail et gain en communauté; les plus paresseuses approuvaient fort, mais les autres n'y trouvaient pas toujours leur compte : quant à

moi, je fus nommée présidente, en ma qualité de souris savante. J'avoue cependant que je ne comprenais pas grand'-chose à tout ceci, et ce que je crus voir de plus clair dans la République, c'est que, puisque désormais l'on devait faire la part de tous les êtres dans la société, nous devions avoir aussi la nôtre, et que, puisque l'on reconnaissait depuis peu le droit de l'homme, on en viendrait enfin à respecter le droit de la souris. Ma mère hochait la tête, et disait que la société ne nous devait rien, puisque nous vivions de pillage et de rapine ; elle blâmait ouvertement nos discussions, le bruit et les imprudences que nous faisions; mais, hélas ! on ne l'écoutait pas; on criait, on chantait; et j'entendis un jour une souris insolente la traiter de vieille radoteuse ! Oh ! pour le coup, ma mère ne put y tenir, elle nous abandonna, en priant les génies de pardonner à notre jeunessse et à notre inexpérience.

Quelque chagrin que j'eusse de son départ, je n'eus pas le courage de la suivre; les raisonnements de mes compagnes m'avaient tourné la tête, et je ne rêvais qu'indépendance. Je continuai à mener une vie joyeuse et animée. Les circonstances autorisant notre audace, nous nous promenions effrontément en troupe dans l'office sans en concevoir la plus légère inquiétude, car tous les élèves du collége criaient soir et matin : Egalité ! Fraternité ! et leurs cris montaient jusqu'à nous.

Cependant tout disparaissait à vue d'œil : beurre, graisse, confitures, tout s'engloutissait dans nos flancs élargis; et déjà Marianne, la jeune cuisinière, avait mis sous clef une foule de choses délicieuses dont nous nous arrangions fort, et dont notre goût délicat avait su faire la distinction.

Un jour, jour de triste mémoire, je m'étais imprudemment enfoncée dans un tiroir où l'on avait l'habitude de renfermer le sucre râpé ; là, enfoncée jusqu'aux oreilles, je me régalais de cette excellente poudre en faisant, pour me servir de l'expression vulgaire, sauter les miettes au plafond, ô terreur ! j'entends mettre la clef brusquement dans la serrure ; on s'avance, le tiroir s'ouvre, et je vois une main grosse dix fois comme tout mon corps y pénétrer, et prête à me saisir... La frayeur me fait perdre la tête. Je m'élance ; mais, fascinée par la vue de mon

ennemie, je tombe sur elle, je m'accroche à ses vêtements, je m'y cramponne ; Marianne pousse les hauts cris, et sa frayeur augmente la mienne; je cherche à me soustraire au regard, je passe sous son tablier, je glisse, et dans ma précipitation je me fourre dans sa poche ; la jeune fille redouble ses cris, et bientôt tout le collége est sur pied, professeurs et écoliers...

Je compris que c'était une guerre à mort entre nous, et, lâchant prise, je me laissai tomber à terre ; la peur me donnait des ailes, et, au moment où je passais le seuil et où j'allais être sauvée, un jeune garçon, plus alerte que les autres, franchit d'un pas de géant l'espace qui nous séparait, et, levant le pied sur ma queue, la plus belle et la plus longue dont souris de distinction ait jamais été ornée, il la sépara en deux, en s'écriant : « Malheur! elle m'échappe. »

Effectivement, malgré ma douleur, j'avais trouvé le courage de fuir; mais j'étouffais des gémissements affreux : blessée et sanglante, je me blottis dans le premier trou que je rencontrai, et là, malade et sans secours, j'attendis la nuit; une soif horrible me dévorait, la fièvre me desséchait les entrailles.

Ce fut dans cet état que je rentrai à l'office ; je trouvai mes sœurs dans la plus grande consternation : tout avait été enlevé, il ne restait plus rien... Mais à la place de chaque provision on remarquait des espèces de petites maisons en fil de fer, et au milieu desquelles était suspendu avec art un morceau de lard très-friand, tout fraîchement grillé et de l'odeur la plus appétissante.

Nous tînmes conseil, et, après avoir mûrement examiné les localités en en faisant plusieurs fois le tour avec attention, les plus expérimentées déclarèrent la société en danger, et assurèrent que ces petites maisons, si comfortables en apparence, pourraient bien n'être que des souricières.

La consternation fut à son comble, et chacune déclamait à qui mieux mieux sur la liberté et la république. Cependant, comme nous étions trop faibles pour faire entendre nos réclamations, nous prîmes le parti de nous taire ; le plus grand nombre s'en fut chercher fortune ailleurs : quant à moi, je

souffrais si cruellement de ma blessure, qu'il me fut impossible de songer à la retraite. Je me blottis dans un coin, éprouvant toujours la soif la plus brûlante. Vers cinq heures du matin, je pensai au petit pot brun dans lequel on mettait la crème; mais j'essayai en vain d'y faire pénétrer ma langue desséchée : par une triste fatalité, le vase ne se trouvait rempli qu'à moitié. Je marchais sur les bords avec la plus grande peine, allongeant le nez tantôt de face, tantôt de profil, mais toujours inutilement, lorsque tout d'un coup les pattes me manquent; je glisse, et me voici à la nage au milieu de la perfide liqueur... Je ne fus pas fort effrayée d'abord, pensant sortir facilement, et je me mis à satisfaire amplement la soif qui me dévorait; mais lorsque je voulus effectuer ma retraite, je tournai vainement de tous côtés; la surface du vase, lisse et polie comme l'ivoire, me laissait continuellement retomber au fond. Éperdue de crainte, je recommençai mille et mille fois la même manœuvre. Déjà, à de courts intervalles, j'avais disparu sous la couche épaisse de crème, déjà mon cerveau troublé me représentait les objets tournoyant à l'entour de moi, et la mort m'apparaissait dans toute son horreur, lorsqu'une dernière secousse, un dernier effort de désespoir, renversa le vase, qui, tombant aussitôt sur le carreau, se brisa en mille morceaux.

Encore une fois j'étais sauvée, les génies avaient fait un miracle en ma faveur; car, il faut que vous le sachiez, mes chers lecteurs, la nature est bonne et généreuse pour le plus petit comme pour le plus bizarre de ses enfants : pas un ne paraît laid à ses yeux, et elle s'occupe de tous avec la même tendresse, la même prédilection.

Cependant j'étais restée mourante, épuisée de fatigue, sur le parquet; je n'avais plus la force de marcher; la blessure que j'avais à la queue s'était rouverte dans mes efforts nombreux; je souffrais horriblement; je me sentis un instant le regret d'avoir échappé à la mort, car je ne pouvais plus fuir, et ce lieu, qui avait été si longtemps un lieu de délices pour moi, était devenu un lieu de famine et de tortures.

Je n'essaierai pas de raconter toutes les cruelles angoisses

par lesquelles je passai pendant deux mortels jours, qui me parurent deux siècles; mes compagnes égoïstes m'avaient abandonnée, et pas une d'elles, en dépit de la fraternité, ne vint m'apporter la plus légère bribe de pain ou de biscuit. Ce fut alors que je regrettai ma mère et que je pensai à ses sages leçons. J'acceptai mon malheureux sort comme une juste punition de ma légèreté et de mon ingratitude. Hélas! combien je la payais cher cette liberté que mes compagnes avaient vantée si haut!

Le troisième jour de ce jeûne forcé venait de poindre. J'essayai encore inutilement de marcher; tout ce que je pus faire, ce fut de m'approcher d'une de ces petites maisons grillées que mes compagnes avaient évitées par défiance. L'odeur du lard qui s'en échappait était si appétissante, que je sentis aussitôt mon estomac stimulé d'une façon puissante.

Je recommençai dès-lors à penser que mes compagnes n'étaient pas infaillibles, et qu'elles avaient fort bien pu se tromper relativement aux piéges; je les accusai même de lâcheté, de poltronnerie... Je regardai la porte; elle me parut large et facile à franchir; j'hésitai encore un instant cependant, car mon bon génie me suggérait quelques prudentes réflexions; un dernier coup d'œil sur le morceau de lard acheva de me déterminer: d'un bond je m'élançai... et je fus dans la petite maison.

Déjà le friand morceau avait disparu sous mon appétit formidable avant que j'eusse pensé le moins du monde à m'éloigner; mais que devins-je, grand Dieu! lorsque, prête à me retirer, je sentis mille broches aiguës me déchirer le visage! Je ne perdis cependant pas courage, et mille fois je retournai à la porte, me présentant en tout sens et de toutes les façons. Hélas! je ne pus longtemps douter de l'affreuse vérité: mes compagnes avaient bien jugé... j'étais dans une souricière!!!

Alors je me mis à tourner dans ma cage avec la rage du désespoir; puis, épuisée de fatigue, je retombai sans force et me résignai à la mort.

Ce sublime moment m'inspira, et, à travers mille pensées

très-philosophiques, je fis une épigramme sur la liberté, que je me promets d'offrir à mes lecteurs, si toutefois ces mémoires sont favorablement accueillis.

L'instruction donne une certaine force morale qui se développe dans les grandes circonstances. Je me préparai à mourir avec dignité et courage. Devais-je tant regretter cette vie que nous autres pauvres souris nous sommes obligées de cacher à tous les yeux, et qui n'est qu'une lutte continuelle avec les hommes... et les chats... Mais lorsque je pensai à ma bonne mère, que je ne devais pas revoir; quand je me la représentai s'éloignant tristement sans que sa Mélanie, la fille de son cœur, eût voulu la suivre et la défendre, oh! alors mon cœur se brisa, et des larmes amères inondèrent le plancher de ma prison; je me trouvai un monstre d'ingratitude, et je trouvais la mort trop douce pour un semblable forfait.

J'en étais là de mes noires pensées, lorsque la porte de l'office s'ouvrit. Je vis en frémissant arriver la jeune fille à laquelle j'avais fait une si grande frayeur. Elle m'aperçut aussitôt, et, poussant une cruelle exclamation de joie : « Enfin, dit-elle, la voilà prise! Mais qu'elle est singulière! Je le disais bien qu'elle était noire comme l'ébène! et Monsieur, qui ne veut pas le croire! » En disant cela, elle m'emporta dans la souricière, et, descendant vivement deux étages, elle ouvrit une porte au fond d'un long corridor, et je me trouvai dans le cabinet d'étude où j'avais passé mon adolescence. Je reconnus sur-le-champ le savant que, dans mon inexpérience des hommes et des choses, j'avais pris pour un singe!

Le professeur était assis dans un large fauteuil devant un bureau à dossier; il lisait et écrivait au fur et à mesure; en haut du cahier l'on voyait, écrit en gros caractère, *Histoire des rongeurs*.

Il leva les yeux, et, me regardant avec curiosité et intérêt : « Elle est jolie, très-jolie, dit-il; pauvre petite! comme elle a l'air effrayé. Marianne, il ne faut pas la tuer; les souris noires sont plus rares encore que les blanches, et si elle veut s'apprivoiser assez pour manger et vivre de la vie domestique, je la garderai avec les autres.

Le savant se remit à lire, et me posa sur la table à côté de lui. Marianne s'éloigna. J'étais toujours dans ma cage. C'était au collége l'heure de la récréation : tous les élèves criaient à-la-fois : Vive la liberté !

Et leurs cris me semblaient une amère dérision !

Au bout d'un instant, le professeur se leva ; il revint, tenant quelque chose dans sa main : c'étaient de petites graines et de la mie de pain ; il me les présenta. J'étais beaucoup trop émue pour avoir véritablement faim ; mais ces mots : « Si elle s'apprivoise, je la garderai », me revenaient à la mémoire, et je n'eus pas l'air de me faire prier ; j'approchai, et je mangeai. Je le vis sourire ; puis il fouilla dans sa poche, et me tendit un morceau de sucre, que je me mis à grignoter gaillardement à travers les barreaux de la souricière, et en essayant de surmonter ma terreur. « Elle est charmante, dit-il, et tout apprivoisée. » En disant cela, il m'emporta, et vint me déposer dans une grande et belle cage garnie de mille provisions, et où vivaient fraternellement une douzaine de souris de toutes couleurs, et toutes remarquables soit par leur beauté, soit par leur bizarrerie.

Vous dirai-je ma joie, chers petits lecteurs ; c'est là que je trouvai ma mère ! Mon premier soin fut de me mettre à ses genoux ; elle m'embrassa en pleurant de joie, et me félicita. « Ici, me dit-elle, la vie est douce et heureuse. Nous sommes esclaves, il est vrai ; mais notre maître prévoit jusqu'à nos plus légers besoins. Ce savant professeur a composé plusieurs ouvrages sur l'histoire naturelle ; il fait en cet instant le volume des rongeurs, c'est-à-dire des rats, des souris, des écureuils, etc. Nous lui sommes utiles comme étude de mœurs, et nous sommes très-bien soignées : ce que nous avons perdu en liberté, nous l'avons gagné en bien-être et en comfortable. »

Que dirai-je encore ? Je n'ai plus que du bonheur à vous raconter, car je suis devenue la souris favorite de tout le collége. Il faut dire que j'ai tâché de m'en rendre digne par ma douceur et ma confiance : je viens aussitôt que l'on m'appelle, et je fais mille gentillesses ; je mange dans toutes les poches, dans toutes les mains ; je suis aguerrie au bruit, et je tiens tête


PAR LOUIS LASSALLE

En attendant, comme première marque de mon amitié accepte ceci.

à mille espiègles à la fois : aussi, tous me gatent à qui mieux mieux, et gâteaux et confitures me pleuvent à foison ; ils m'ont décorée d'un petit collier de maroquin rouge, qui fait admirablement ressortir ma peau noire et luisante. Je les remercie par mille caresses. Il n'y a pas jusqu'à Marianne, qui m'a pardonné le mauvais tour que je lui ai joué. J'ai conservé ma liberté, car je me promène soir et matin sur la table de mon savant; la nuit, je couche dans son encrier, et je ne retourne à la cage que lorsque je veux voir ma mère et mes compagnes. C'est avec l'encre de mon maître que j'écris mon histoire; malheureusement pour mes lecteurs, il avait caché sa plume, et la mienne n'a pas la prétention d'être savante; mais j'ai le désir de leur plaire et de les amuser, peut-être aussi pourront-ils y puiser une utile leçon : c'est que l'enfance et la jeunesse ne sauraient se passer des conseils de l'expérience, et que Dieu nous a donné une mère pour nous guider et nous conduire.

LA DERNIÈRE FÉE

PAR

ALFRED DES ESSARTS.



I. Où l'on voit comment travaillait l'écolier Conrad Keller.

Maître Sebaltus, recteur des principaux colléges de Bonn, en Prusse, se promenait avec maître Nicander, professeur de latinité, sous les arcades de la grande cour. A en juger par les gestes fréquents et expressifs que faisaient les long bras de Sebaltus, on eût pensé tout de suite que le digne recteur

éprouvait un certain mécontentement. Quant à Nicander, il donnait la réplique en approuvant par des inclinations de tête les vives paroles de son supérieur.

« Concevez-vous, disait maître Sebaltus, l'obstination de ce petit Conrad Keller? Un enfant qui annonçait de si belles dispositions... un écolier doué d'une rare intelligence, d'une étonnante facilité... Il n'a qu'à lire une page pour la savoir par cœur ; en un mot, s'il voulait s'appliquer à l'étude, il deviendrait la perle et l'honneur de notre collége. Eh bien! il semble dédaigner les dons qu'il a reçus de la nature. Sa paresse est invétérée. On le voit, entraîné par l'ardeur du jeu, dormir pendant le temps des classes et offrir à ses camarades le plus dangereux exemple. Cela ne peut être toléré davantage. Il faut que j'avise.

— Avisez, dit respectueusement Nicander, vous aurez raison. Cependant.....

— Ah ! vous voilà bien, mon cher ! interrompit vivement maître Sebaltus, vous êtes toujours prêt à faiblir.

— Pardonnez, monsieur le recteur. Je comprends comme vous l'urgence de la sévérité; mais je comprends aussi la patience...

— La mienne est à bout.

— Sans doute, sans doute ; mais.....

— Mais, quoi?

— Songez que cet enfant appartient à une famille opulente. Son père, le plus riche banquier de Francfort, paie pour lui une très forte pension...

— Et vous croyez qu'une pareille considération pourrait m'arrêter! Non, maître Nicander, dès que je serai déterminé à renvoyer ce petit paresseux, rien ne me fera fléchir. Au surplus, rentrons dans mon cabinet : je vais y mander Conrad et le soumettre à un examen de conscience ; or, s'il me répond comme à l'ordinaire, je serai sévère, inflexible même. »

Quelques minutes après cet entretien, le recteur et le professeur se trouvaient dans une vaste pièce ornée de bons tableaux d'ancienne école allemande et garnie en outre de

nombreux volumes. Un domestique était allé chercher Conrad Keller.

Celui-ci ne tarda pas à arriver. Il y avait sur sa jolie figure un mélange singulier d'insouciance et de timidité; ses yeux qu'il tenait baissés, recélaient du feu. Quant à ses habits, dont l'étoffe était fine, ils indiquaient, par des taches et des déchirures, le peu de soin de leur propriétaire.

« Je vous ai mandé, monsieur, dit Sebaltus d'une voix sévère, pour savoir où vous en êtes de vos études. Qu'avez-vous fait ce matin?

— Rien, monsieur le recteur.

— L'aveu est franc et net. Et pourquoi n'avez-vous pas travaillé?

— Mon *devoir* était trop difficile.

— Vos camarades se sont-ils croisé les bras ainsi que vous? »

L'argument était sans réplique. Le jeune indolent comprit et n'osa souffler mot. Sebaltus ajouta :

« Ainsi, avec plus de facilité que tous les autres, vous ne rougissez pas de perdre, et de perdre irréparablement, vos premières années, ce temps précieux où l'enfant sème pour recueillir plus tard, à l'époque où il sera devenu un homme. Vous gaspillez d'avance votre vie, comme le prodigue qui dépense à la fois le revenu et le fonds. Conrad, ceci est très-grave, et, je vous en préviens, je me verrai obligé de sévir contre vous.

— Bah! dit l'enfant d'un ton mutin, qu'ai-je besoin de tant me fatiguer sur la grammaire et le dictionnaire! Mon père est riche, je ne manquerai jamais de rien. »

Ce raisonnement redoubla l'indignation du recteur. « Ah! dit-il, voilà bien les propos des enfants auxquels on a eu le tort de confier le secret de leur fortune future. Déjà ils arrangent l'avenir. Peu leur importe de n'être que de petits ignorants! Ils auront de la richesse, cela suffit! Ah! Conrad, Conrad, vous mériteriez bien... »

Avant que le recteur eût achevé sa phrase, un domestique entra et remit à Sebaltus une grande lettre scellée d'un cachet

de cire noire. Sebaltus, poussé par un mouvement instinctif de curiosité, rompit le cachet, ouvrit la lettre et commença à lire. Mais dès les premiers mots, il ressentit une si vive émotion qu'il laissa tomber le papier.

« Ah ! grand Dieu ! grand Dieu ! s'écria-t-il ; quelle nouvelle ! quelle nouvelle ! »

Nicander et Conrad se regardaient d'un air presque consterné.

Quant au recteur, il avait repris un peu de force en achevant la lecture. Après quoi, il se mit à réfléchir. Un morne silence régnait dans la chambre. Conrad fit un mouvement comme pour saluer et sortir.

« Non, non, dit vivement Sebaltus, demeurez, mon enfant, et écoutez-moi bien. Vous voici dans le moment le plus pénible de votre vie. La triste nouvelle que je viens de recevoir vous concerne. Armez-vous de courage et de résignation. »

Conrad pressa la recteur de s'expliquer.

« Eh bien, ajouta péniblement ce dernier, je vais vous révéler votre malheur. Une immense faillite a ruiné complétement votre père.

— N'est-ce que cela ? mon bon père refera peut-être sa fortune.

— Vous n'y êtes pas encore. M. Keller, accablé par le désastre dans lequel s'étaient englouties toutes ses ressources, n'a pu survivre à la perte de son bien. Le chagrin l'a tué.

— O ciel !

— Oui, Conrad, vous êtes orphelin. Il ne vous reste au monde qu'une tante qui vit au fond de l'Allemagne et qui ne vous connaît même pas. Votre tuteur m'apprend qu'il paiera sur son propre argent les frais de votre éducation : mais c'est tout ce qu'il peut faire, et encore c'est beaucoup. Vous êtes rudement éprouvé, Conrad ; mais dans votre infortune voyez une grande leçon de la Providence et sachez la mettre à profit. Allez, mon enfant ; ne retournez pas en classe aujourd'hui. Vous pourrez vous promener dans le jardin, et là réfléchir à

votre sort, penser à votre pauvre bon père, enfin songer sérieusement aux devoirs de l'avenir. »

L'enfant se retira dans un état d'accablement trop facile à concevoir.

II. Où la fée commence à se montrer.

Conrad était sans doute, ainsi que nous l'avons dépeint, un franc paresseux, un enfant peu discipliné ; mais sous cette enveloppe fâcheuse se cachaient d'excellentes qualités, une sensibilité réelle, et pendant longtemps le fils du banquier Keller pleura sincèrement un père si parfait et si malheureux.

A cet âge cependant les impressions même les plus fortes s'affaiblissent. Le goût du jeu revient, la frivolité renait. Donc le petit écolier reprit ses habitudes d'autrefois ; mais ce qu'il y a de plus triste à constater, c'est qu'il reprit aussi son aversion pour le travail. Vainement maître Sebaltus se fâchait-il ; vainement l'excellent Nicander faisait-il à l'écart des exhortations paternelles au petit paresseux : celui-ci semblait un instant fléchir sous les menaces ou tenir compte des avis ; puis il ne pensait plus ni aux uns ni aux autres.

« Cela finira mal, disait Sebaltus.

— Prenez garde, mon jeune ami, disait Nicander. »

Pour préparer le lecteur à l'intelligence de la scène qui va suivre, nous devons lui apprendre que Conrad occupait, non loin de l'appartement du recteur, une jolie chambre meublée avec soin. Tel avait été autrefois le désir de son père. Étant ainsi séparé des autres élèves, Conrad n'avait été que trop disposé à se croire supérieur à eux, — et c'est toujours une tendance funeste.

Or, un soir, le jeune Keller, encore sous le coup des reproches amers que lui avait adressés le recteur, était prêt à se mettre au lit quand il vit la porte de sa chambre s'ouvrir lentement. De frayeur, il se jeta vivement entre le rideau et le pied de son lit.

Une femme parut ; elle tenait d'une main un flambeau, de l'autre une longue baguette. Le costume de cette femme était

riche mais étrange ; il rappelait les modes d'un siècle passé. Quant au visage de l'inconnue, il offrait autant de douceur que de beauté.

Conrad, sans quitter son coin, tenait ses yeux fixés sur cette apparition. Il lui eût été d'ailleurs impossible de prononcer une parole.

« Rassure-toi, mon ami, dit cette femme avec un son de voix harmonieux ; rassure-toi : loin de vouloir te faire du mal je viens ici pour ton bien. Je suis la fée des orphelins. »

L'enfant, ému, sentit des larmes humecter ses paupières.

« Ton malheur m'a vivement touchée, et, à partir du jour où je t'ai vu seul dans ce monde, j'ai résolu de te protéger. Sache donc qu'à l'avenir je veillerai sur toi et te couvrirai de ma puissance. Quelque chose que tu dises, je l'entendrai ; en quelque endroit que tu ailles, mon regard t'y suivra. Cependant, Conrad, ne crois pas que mon protectorat te soit accordé sans conditions. Il faut que désormais tu sois digne de ton père, digne de moi. Que penseraient les fées mes sœurs si elles me voyaient couvrir de mon affection un enfant ingrat, négligent, oisif? Elles me blâmeraient, et je serais obligée de ne plus m'occuper de toi. En conséquence, mon cher petit, travaille courageusement; applique-toi à surpasser tes camarades. Songe que toute ta fortune est désormais dans ton savoir: fasse enfin que du haut des cieux ton pauvre père puisse te bénir. En attendant, comme première marque de mon amitié, accepte ceci. »

La fée frappa le plancher de sa baguette: aussitôt un négrillon entra. Il était vêtu à la mauresque et portait une grande boîte richement incrustée. Sur un signe de la fée, le page noir posa à terre son fardeau. Après quoi, la fée, suivie de son serviteur, disparut, et la chambre rentra dans l'obscurité.

On comprendra aisément avec quelle impatience Conrad attendit le retour de l'aurore. Aux premières lueurs du jour il se jeta à bas de son lit et courut à la boîte, qu'il se hâta d'ouvrir et où il trouva de beaux et bons livres. Peut-être eût-il mieux aimé recevoir de sa protectrice quelque jouet magnifique : mais nous devons dire qu'il remercia néanmoins la fée

très-cordialement et se plongea volontiers dans la lecture de sa nouvelle bibliothèque.

Dès qu'il put revoir ses camarades, il leur fit un pompeux récit de sa merveilleuse apparition. Ce fut par des rires, des huées, des moqueries qu'on lui répondit; et plus il s'obstinait à soutenir la sincérité de ses paroles, plus on se moquait de lui. Il eût fini par douter lui-même du témoignage de ses yeux s'il n'eût eu dans ses livres une preuve matérielle de la visite de la fée.

III. Deuxième apparition.

A partir de ce jour il s'opéra dans l'esprit et les habitudes de Conrad un changement manifeste. Ce n'était plus cet écolier indiscipliné, inattentif aux observations et désespérant ses maîtres. Il se mit à réfléchir sérieusement, à se rendre compte de ses actions et à songer à l'avenir. S'il retombait parfois dans ses mauvais penchants, il se disait en rentrant dans sa chambre et en revoyant ses livres : « La bonne fée me regarde; je l'afflige; il faut persévérer dans le bien. » Il lui arriva plus d'une fois aussi de mettre lui-même en doute, comme le faisaient ses camarades, l'existence de sa protectrice; cependant le secret penchant qui porte l'homme vers les êtres mystérieux et surnaturels dont il peut éprouver les bienfaits, ramenait promptement Conrad vers la fée des orphelins. Vainement l'âge était-il venu développer sa raison, Conrad se plaisait toujours à entretenir dans son esprit cette douce illusion; vainement se disait-il : « Je n'ai fait probablement qu'un rêve », il ne voulait pas s'éveiller.

Pourtant il avait eu de la peine à surmonter ses primitifs instincts de paresse : tant il est dangereux, ô mes chers amis, de s'abandonner à l'habitude du loisir, de laisser en quelque sorte se rouiller les ressorts de l'esprit! Conrad, une fois corrigé de son vilain défaut, était devenu un brillant élève.

Nous le retrouvons dans un moment grave et presque critique.

Il a dix-huit ans; demain il passera publiquement sa thèse

pour le doctorat. S'il échoue, sa carrière en souffrira considérablement. S'il réussit, il aura droit à une chaire de professeur, et pourra désormais — lui pauvre et orphelin — se suffire à lui-même, sans être obligé d'accepter davantage les bienfaits d'un tuteur, d'un étranger.

Ces considérations avaient jeté une perplexité étrange dans l'âme du jeune homme. A l'énergie avait succédé l'abattement, et déjà Conrad, sondant avec effroi l'avenir, se représentait à lui-même sa chute humiliante. Donc il en était venu à douter complétement de ses propres forces. Des dispositions de cette nature sont extrêmement fâcheuses : car elles peuvent en un jour faire perdre à l'esprit tout le terrain qu'il avait gagné pied à pied par la persévérance.

Les coudes posés sur la table de travail, la tête entre ses mains, Conrad méditait tristement. Il était près de minuit ; une lampe éclairait faiblement la chambre. La pensée du jeune étudiant s'était envolée vers la bonne fée...

Soudain la porte s'ouvre : une figure se dessine... C'est la fée ! Elle est revêtue du costume qui la couvrait il y a six ans ; elle tient la même baguette... Et, comme il y a six ans, la fée est gracieuse, souriante, affable.

Conrad, enchaîné à sa place par la stupeur, contemple avec une joie mêlée d'un peu d'effroi cette merveilleuse apparition.

« Non, murmure-t-il, ce n'est pas possible. Est-ce vous, bonne fée des orphelins ?

— Moi-même, mon cher enfant. Je t'avais dit que je veillerais sur toi ; j'ai tenu ma promesse. Tu dois reconnaître les effets de ma protection.

— Oh ! je vous rends grâce. Tout m'a réussi jusqu'à présent... et n'était la redoutable épreuve qui m'attend demain...

— Oui, elle est redoutable cette épreuve ; mais pourquoi te décourager ? Bien d'autres étudiants y ont passé sans succomber. Tu triompheras comme eux. J'ai eu connaissance des dispositions fâcheuses de ton esprit, et j'ai voulu venir pour t'exhorter à reprendre toute ta force. Aie confiance en toi ; présente-toi avec le sentiment de ton savoir, de ton intelligence, et nul doute que tu ne sortes victorieux de cette

epreuve. Triomphe, et je te donnerai bientôt de nouvelles marques de ma faveur. »

La fée fit un mouvement pour s'éloigner; alors Conrad, obéissant à une curiosité invincible, se leva en s'écriant : «Ne partez pas encore, de grâce! Laissez-moi presser votre main et m'assurer si vous êtes un être vivant ou bien une vaine ombre. »

Mais un geste imposant de la fée arrêta l'impétueux jeune homme, et un instant après, l'apparition s'était dérobée aux yeux de Conrad.

IV. Chapitre explicatif.

Nous n'entrerons pas dans les détails de la brillante lutte universitaire qui eut lieu, le lendemain, en présence des autorités et des plus notables habitants de Bonn. Disons tout d'abord que cette joute de science tourna complétement à l'avantage de Conrad. Ce fut avec une précision, une clarté étonnantes que l'étudiant répondit à toutes les questions. Chacun admirait l'éclat de son esprit, la variété de ses connaissances. En résumé, Conrad Keller fut proclamé docteur et nommé immédiatement professeur de philosophie. On l'entoura, on l'accabla de félicitations; ce fut à qui obtiendrait l'honneur de le recevoir à sa table. Mais, se tournant vers Sebaltus qui pleurait de joie, il dit en embrassant le recteur : « Voici mon second père; à lui seul appartient le reste de ma journée.

— Merci, mon ami, dit Sebaltus; je compte sur toi. Mais tant d'émotions ont dû t'échauffer le sang; va faire une bonne promenade. Tu me reviendras à cinq heures. »

Conrad s'inclina respectueusement et s'éloigna. Comme il arrivait au vestibule, un homme âgé et vêtu de noir s'approcha de lui, le chapeau à la main, et dit : «Monsieur Keller, deux mots, s'il vous plaît.

— Parlez, monsieur.

— Voulez-vous avoir une surprise agréable?

— Singulière proposition!

— Il m'est défendu de m'expliquer. Mais si vous ne craignez pas de me suivre, vous vous en réjouirez demain.

— Moi craindre!... Rien qu'un doute à cet égard me déciderait.

— Venez donc. »

Le vieillard conduisit Conrad sur la place. Il y avait là une chaise de poste attelée de quatre chevaux; Conrad, invité à y monter, s'élança en riant dans la voiture qui partit rapidement.

Quel fut l'étonnement du jeune homme quand il se vit dans la campagne! En vain il pressait de questions son compagnon; celui-ci, muet comme la statue d'Harpocrate le dieu du Silence, ne répondait que par des monosyllabes. Le soir vint; la voiture avait traversé des villages, des bourgs et des villes sans s'y arrêter un instant. Conrad pensait à la fée; car tout cela lui semblait de la magie.

« Enfin nous voici arrivés! » dit le vieillard.

Conrad se pencha et aperçut, autant que l'obscurité de la nuit permettait d'y voir, un vaste édifice qui lui fit l'effet d'un antique château. Des laquais se présentèrent avec des flambeaux; ils reçurent très-respectueusement notre voyageur et l'introduisirent dans un joli appartement nouvellement décoré. Là, sur une table de marbre était servi un souper délicat, auquel Conrad fit honneur. Après avoir satisfait son appétit, le jeune homme voulut satisfaire sa curiosité et parcourir le château, dont les maîtres ne s'étaient pas encore montrés: mais il reconnut qu'on l'avait enfermé à double tour.

Ce ne fut pas sans appréhension qu'il se mit dans un lit très-moelleux: Où l'avait-on conduit? voulait-on attenter à sa liberté?

Ces réflexions assez pénibles le tinrent quelque temps éveillé; mais la fatigue du voyage amena enfin un profond et bienfaisant sommeil...

« Debout, debout, monsieur; il est tard, vos hôtes vous attendent pour déjeuner. »

Ces paroles, prononcées à haute voix, firent ouvrir les yeux au dormeur. Il aperçut son compagnon de route.

« Ah çà! dit-il, où suis-je décidément?

— Chez mes maîtres.

— Quels sont-ils ?

— Vous allez le savoir.

— Ah ! bien ; alors je ne vais pas perdre de temps pour m'habiller.

— Tenez, monsieur, voici du linge blanc et des habits neufs. Votre costume d'hier est souillé de poussière.

— J'accepte, » dit gaîment Conrad.

Bientôt il fut prêt et descendit avec le majordome.

Celui-ci ouvrit la porte d'une magnifique salle à manger, où se trouvaient déjà réunies vingt à trente personnes, dont l'extérieur annonçait la distinction.

« Monsieur Conrad Keller ! » dit le vieux serviteur.

A ce nom, et à la vue du jeune homme, il se fit dans le cercle un mouvement marqué d'attention. Une dame se détacha du groupe et vint au devant de Conrad.

Le jeune homme jeta un cri.

« Grand Dieu !... ma protectrice !...

— Oui, dit la dame avec un gracieux sourire ; votre protectrice naturelle... votre tante.

— Non, non, ce n'est pas possible, madame ! Vous êtes...

— J'ai été, pour relever votre courage, pour vous inspirer de l'ardeur, un être mystérieux, une fée. Maintenant je suis et serai toujours pour mon cher neveu la comtesse de Siegendorf.

— Ma bonne tante ! quelle reconnaissance ne vous dois-je pas !... Cependant vous m'enlevez une illusion : il n'y a donc plus de fées ?

— Non, mon ami... J'étais la dernière. »



UNE LEÇON

PAR

Mme CAMILLE DE REVEL



Un jeudi, Mme Herman était allée visiter sa fille Armande à la pension de Mme Calbonne, aux soins de laquelle elle avait confié, depuis plusieurs années, l'éducation de cette enfant chérie. Mme Herman avait senti qu'entre des mains trop indulgentes les défauts d'Armande grandiraient avec elle ; que ses qualités, trop exaltées par sa famille, finiraient par s'énerver ; que sa beauté, vantée sans cesse par des amis imprudents, donnerait naissance à mille vanités puériles ; que sa richesse enfin, qu'elle devinerait par son entourage, détruirait sa simplicité native : et cette sage et courageuse mère s'était privée de sa fille au moment où l'âge allait en faire pour elle une amie.

Bonne, aimante, appliquée, généreuse, discrète, exacte à remplir le moindre de ses devoirs, Armande paraissait une fille accomplie, jusqu'au moment où elle était blessée dans son orgueil ; alors elle écrasait de ses dédains quiconque l'avait offensée. Aussi, malgré ses bonnes qualités, n'avait-elle encore eu que des ennemies ou des esclaves dans ces lieux où se forment toujours les premiers liens de l'amitié.

On admirait Armande, pourtant on la fuyait ; mais les plus audacieuses ne se se moquaient d'elle que tout bas, car sa fortune et ses réels avantages l'entouraient d'un rempart qu'on n'osait attaquer de front.

La Leçon.



Maman je te présente Mlle. Mélanie, fille unique de Mme. la Comtesse de Fienne.

Après une courte promenade, Mme Herman et sa fille s'étaient assises au fond du jardin.

« Maman, dit Armande, en approchant câlinement sa jolie figure des lèvres de sa mère, mes maîtres sont tous enchantés de moi ; j'aurai plus de prix encore que l'année dernière, et lorsque je paraîtrai dans le monde, j'espère leur faire honneur et flatter ton orgueil. »

A ce mot, Mme Herman, qui s'abandonnait aux témoignages de tendresse de sa fille, reprit toute sa sollicitude.

« Tu ne connais pas le cœur d'une mère, ma chère enfant, lui dit-elle ; l'orgueil n'y tient qu'une bien faible place. Le bonheur de ses enfants est tout ce qu'une mère désire, ce bonheur fût-il humble et caché ; et si elle a parfois un sourire pour la beauté et les succès de sa fille, elle a plus d'amour encore pour celle qui est maltraitée de la nature et rebutée du monde.

— Quoi ! maman, tu ne seras pas heureuse quand, par mes talents, ma position, ma fortune, je m'élèverai au-dessus de mes compagnes, et que leurs mères te porteront envie ? »

Mme Herman se tut ; une pensée pénible fit incliner sa tête. Elle avait manqué son but en se séparant de sa fille. L'orgueil, ce vice qui paralyse les plus nobles qualités, régnait en despote dans le cœur d'Armande. Elle se disait, la pauvre mère, que trop souvent une pension est une miniature du monde où les passions, conservées comme de jeunes arbustes dans les pépinières, n'attendent qu'un terrain plus vaste pour se développer.

En ce moment deux jeunes filles vinrent à passer : l'une, toute fraîche, tout épanouie, avait plus de gentillesse que de distinction ; vive au plaisir, lente à l'ouvrage, d'une égale humeur, un peu gourmande, passablement étourdie, mais toujours prête à rendre service, Adèle était ce qu'on nomme *une bonne enfant*. Elle avait endossé la *livrée* de Mlle Armande, et pour quelques pots de confitures elle s'était faite bénévolement sa complaisante.

L'autre portait un deuil sévère : son abord paraissait froid et plein de dignité ; ses traits étaient fins et délicats ; mais le cercle bleuâtre qui entourait ses yeux et leur expression mé-

lancolique annonçaient une souffrance en désaccord avec sa grande jeunesse.

Au moment où ces deux jeunes personnes passaient, après un profond salut, devant Mme Herman, le mouchoir d'Armande tomba : Adèle, pour aller le ramasser, retirait son bras appuyé sur celui de sa compagne ; mais la jeune fille en noir le lui retint avec une sorte d'autorité, en prononçant assez haut pour être entendue :

« On ne doit rendre à ses compagnes que les services qu'elles n'exigent pas. » Et les deux jeunes personnes s'éloignèrent, tandis qu'Armande, rougissant d'un dépit qu'elle ne pouvait dissimuler, feignit de ne pas avoir compris cette leçon.

Le ton de justice avec lequel elle avait été faite frappa Mme Herman. « Je connais Mlle Adèle; mais quelle est cette jolie personne en grand deuil? dit-elle à sa fille.—Tu la trouves jolie, maman? cependant elle est bien pâle et bien maigre. Au surplus, ajouta Armande avec franchise, je suis fâchée qu'elle te plaise, car je ne puis la souffrir. Elle est très-impertinente. On dit qu'elle a de l'esprit, de grandes dispositions; mais c'est l'intérêt de Mme Calbonne de faire courir ce bruit, car cette demoiselle doit être un jour sa sous-maîtresse. Elle est élevée ici par charité, ce qui ne s'accorde guère avec les grands airs qu'elle se donne. — Son nom? demanda Mme Herman, qui souffrait du dédain de sa fille pour une jeune fille pauvre. — Je ne me le rappelle pas. Elle n'est ici que depuis peu de temps. On l'appelle Mélanie. Du reste, c'est la fille d'une grande dame, d'une comtesse, qui est morte sans fortune. On dit que sa famille a d'abord été ruinée par la Révolution, et que son père l'a été ensuite par un banquier. C'est peut-être parce que je suis la fille d'un banquier qu'elle m'accable de ses grands airs. — Mais toi-même, ma fille, as-tu été pour elle polie, affable, bonne, comme tu dois l'être avec une compagne malheureuse? — Maman, pour être vraie, je t'avouerai que j'ai repoussé ses avances. — Et pourquoi, si on en dit tant de bien? — Mais, maman, lorsque je serai dans le monde, ma position ne me permettra pas d'être liée avec une sous-maîtresse. »

Mme Herman pâlit. Elle garda un moment le silence ; puis, comme Armande lui en demandait la cause : « Mon Dieu, ma pensée était bien loin d'ici. Pardonne-moi, chère enfant ; mais ce que tu viens de me dire me rappelle une histoire bien touchante qu'une de mes amies m'a contée, et je veux te la dire à mon tour.

« Il y a déjà bien des années, il existait, dans une petite ville du Midi, un pauvre couvreur, honnête et laborieux, nommé Jacques Dufour. Il fut tué en tombant du haut d'une maison à laquelle il travaillait. Sa jeune femme en éprouva une douleur si violente, qu'elle mourut peu de jours après, en mettant au monde une petite fille, qui serait morte aussi d'abandon et de misère sans la charité d'une grande dame du pays, Mme la marquise de Gernancé, propriétaire de la maison du haut de laquelle Jacques était tombé. Elle fit une quête pour la petite fille, la mit en nourrice, la nomma, d'un de ses noms, Jeanne, la surveilla avec une sollicitude toute maternelle, et renouvela cette quête chaque année au profit de la pauvre enfant ; mais chez certaines âmes la charité, pour se ranimer, a besoin de changer d'objet : on se lassa de l'orpheline à mesure qu'elle grandissait ; la marquise de Gernancé s'en trouva seule chargée, et, bien qu'elle n'eût qu'une fortune modeste et une fille à élever, elle adopta la pauvre Jeanne ; elle la mit à l'école, suivit sa petite éducation, ses progrès, forma son cœur à la vertu, développa l'intelligence qui devait la diriger sans exciter l'imagination qui pouvait lui faire rêver un autre sort, finit par la prendre comme ouvrière, et enfin comme femme de chambre, ne voulant pas l'exposer à un monde qu'elle regardait comme dangereux.

« Sur ces entrefaites, cette généreuse dame maria sa fille au comte de Fienne, et la vit avec une grande douleur s'éloigner d'elle pour aller s'établir en Amérique, où sa famille avait eu jadis de grandes propriétés, dont son gendre espérait réunir les débris. Jeanne pleura amèrement en se séparant de la jeune comtesse ; mais la reconnaissance l'enchaînait près de celle dont l'âge et l'isolement réclamaient tous ses soins. Hélas ! ce fut pour bien peu de temps. Mme de Gernancé avait

caché sa douleur à sa fille; mais cette séparation était un sacrifice au-dessus des forces de la pauvre mère. Elle s'affaiblit sensiblement, et, deux ans après le départ de son enfant, elle mourut entre les bras de sa fidèle Jeanne, qui la pleura, qui la pleure encore, dit Mme Herman, essuyant ses larmes.

—Vous la connaissez donc, maman? reprit Armande.

—Oui, ma fille; mais laisse-moi achever.

« La marquise ne voulant pas, même en faveur de ses bonnes œuvres, dépouiller ses héritiers légitimes, s'était vouée à la plus sévère économie pour préparer un avenir à Jeanne. Elle lui laissa 10,000 fr. Riche pour sa position, Jeanne, qui devait à sa bienfaitrice des principes purs, une éducation solide, une réputation sans tache, trouva facilement à se marier. Elle fixa son choix sur un jeune homme qui travaillait dans un magasin d'épiceries, orphelin comme elle, comme elle honnête et laborieux. Tous deux allèrent s'établir à Bordeaux. Leur fortune s'accrut, grâce à leur intelligence, à leur bonne conduite; d'heureuses chances les aidèrent, une juste ambition les poussa : sans oublier jamais d'où ils étaient partis, ils pensaient que chaque homme a le droit d'avancer quand il marche honorablement. De plus vastes entreprises leur réussirent; ils quittèrent le commerce, firent valoir leurs fonds, acquirent une fortune immense. Un jeune enfant avait comblé leurs vœux... Mais, hélas! c'était trop de bonheur! Jeanne perdit son mari, et à cette douleur profonde, que le temps n'effacera jamais, vint se joindre celle de n'avoir pu retrouver les traces de Mme de Fienne, la fille de cette vertueuse protectrice à laquelle elle doit une fortune qu'elle voudrait aujourd'hui partager avec elle. »

En finissant ce récit, Mme Herman était si visiblement émue, qu'Armande, qui l'avait écoutée avec une profonde attention, reprit avec une sorte de curiosité inquiète :

« Mais, maman, quel rapport a cette touchante histoire avec Mlle Mélanie?

—Si elle n'a pas de rapport avec cette jeune fille, elle en a avec ton orgueil, » dit Mme Herman, essuyant ses larmes. Puis elle reprit avec exaltation :

« Vous êtes belle, pleine d'esprit, de talents, ma fille, et vous avez une grande fortune ; c'est à de tels avantages que vous devez sans doute tant de hauteur ; mais sachez que d'un mot on peut vous attirer les dédains de ce monde où vous croyez trôner, si vous y rencontrez surtout des femmes qui vous ressemblent, car vous êtes la fille d'une servante, jadis recueillie par charité ; je suis Jeanne Dufour ! » Et en terminant cette phrase, Mme Herman regarda fixement sa fille : elle fut effrayée de l'effet du coup qu'elle venait de lui porter. Armande, repliée sur elle-même, les bras pendants, les yeux fixés à terre avec une expression de terreur, ne retrouvait sa respiration qu'à travers des secousses entrecoupées ; un feu brûlant empourprait sa figure ; elle ne pouvait prononcer un seul mot : elle paraissait anéantie.

En donnant cette rude leçon à sa fille, Mme Herman n'avait pas prévu à quel point la réaction pouvait agir douloureusement sur elle-même ; une pensée affreuse traversa son esprit. L'orgueil avait-il tout détruit chez Armande ? allait-elle renier sa mère ? Alors, fondant en larmes, elle s'écria : « J'ai perdu ma fille, elle rougit de moi ! »

A cet appel fait à son cœur, Armande le retrouva tout entier ; elle se précipita dans les bras de sa mère, en la couvrant de baisers et de larmes. « Moi, rougir de toi ! s'écria-t-elle. Et j'ai pu te le faire penser ! Oh ! maman, je te chéris, je t'admire plus que jamais. Pardonne à un premier moment de surprise douloureuse... Va, je te comprends, ma bonne mère ; tu as sacrifié ton orgueil pour abattre le mien.

—Tu es dans l'erreur, reprit Mme Herman, heureuse d'avoir retrouvé sa fille : ce n'est pas à cacher mon origine que je mets mon orgueil, mais à la reconnaître ; et si tu ne l'as pas sue plus tôt, c'est que ton caractère, qui s'est développé dès l'enfance, m'a fait te garder comme une leçon ce qui n'eût été qu'un simple aveu. La naissance, ma fille, ajouta-t-elle avec plus de calme, est un avantage social qu'il ne faut pas plus nier que les autres. Chez le sot, cet avantage ne s'étend pas plus loin : il croit qu'un blason le tient quitte de tout ; chez l'homme dont l'âme est élevée, c'est une raison de valoir

mieux encore, parce qu'il est plus en évidence. Bien porter un beau nom est un mérite; ne pas rougir du sien, quand il est sans tache, est un autre genre de noblesse. Je mets la mienne à légitimer par ma conduite ce que ma protectrice fit jadis pour moi, à me rappeler d'où je suis partie, à lui conserver une reconnaissance que tant d'ingrats étouffent dans leur cœur. Jouis, mon enfant, des biens que tu dois à l'intelligence, à l'intégrité de ton père; relève la tête si l'on veut t'humilier, mais ne t'enorgueillis pas de ce que tu possèdes : rien ne donne ce droit à une femme sensée, tout le défend à une fille chrétienne. »

L'heure de la classe allait sonner. Forcée de se séparer de sa fille, Mme Herman l'embrassa plus tendrement encore que de coutume. Armande, profondément émue, emportait au fond de son âme le germe des plus sages, des plus généreuses pensées.

Un peu souffrante pendant plusieurs jours, Mme Herman fut ensuite obligée de passer quelque temps à la campagne. Armande lui écrivit exactement : elle aussi avait été ébranlée par cette secousse imprévue, mais elle le cacha religieusement à sa mère, qui ne rencontra dans ses lettres que les expressions de la plus profonde tendresse, des plus respectueux sentiments. Elle y parlait souvent de Mme de Gernancé, de la comtesse de Fienne, sa fille; et, loin de paraître rougir de tous ces souvenirs, elle cherchait à les ranimer par mille questions, mille détails, dont Mme Herman devinait toute la délicatesse.

A son retour de la campagne, Armande lui fit demander de venir la voir. Mme Herman n'avait pas franchi le seuil de la porte, qu'elle serrait dans ses bras sa fille, dont la tendresse était plus empressée, plus vive que de coutume, et trouvait mille mots plus doux encore pour se traduire, s'épancher.

Se tenant par le bras, elles entrèrent ensemble dans le jardin. « Qu'il y a longtemps que je ne t'ai vue! lui disait Armande; mais je n'ai pas perdu mon temps, va! » Et elle la regardait d'un air si caressant, que Mme Herman lui demanda si elle lui avait ménagé une surprise. « Oui... peut-être... Mais

je veux avant tout te présenter une nouvelle amie, une bonne et charmante demoiselle, dont l'esprit et la raison sont au-dessus de son âge.

—Elle n'est donc ici que depuis mon départ?

— Non, maman, car tu la connais déjà; tu avais deviné tout ce qu'elle vaut, quand moi je la méconnaissais, parcequ'elle ne se courbait pas sous mon sot orgueil. »

Au bout de l'allée on aperçut la jeune sous-maîtresse en deuil, qui arrivait timidement. Mme Herman, touchée de cette réparation de sa fille, pressa tendrement le bras qu'elle avait passé sous le sien. « Tu me rends bien heureuse, chère enfant, lui dit-elle avec une douce émotion.

—Oh! plus encore que tu ne le crois, bonne mère, répondit Armande. En voulant réparer mes torts près d'une compagne, j'ai trouvé une récompense qui t'était due bien mieux qu'à moi. » Alors, prenant la main de la jeune personne, elle ajouta d'une voix tremblante de larmes : « Maman, je te présente Mlle Mélanie, fille unique de Mme la comtesse de Fienne, petite-fille de la marquise de Gernancé, orpheline comme tu l'as été. Veux-tu me la donner pour sœur? »

Il est des situations que le cœur devine bien mieux qu'on ne saurait les exprimer. Qui pourrait peindre le bonheur de Mme Herman! Elle voyait un noble sentiment remplacer le défaut qui devait dessécher l'âme de sa fille; elle retrouvait l'enfant de sa bienfaitrice, elle pouvait acquitter la dette sacrée de la reconnaissance. Mélanie, par une fausse fierté, ne vint pas lui ravir un pareil bonheur, car elle connaissait par sa mère l'histoire de Jeanne Dufour l'orpheline. Orpheline et pauvre à son tour, Mélanie avait espéré en elle; mais quand le hasard l'eut rapprochée d'Armande, qui la repoussa, elle eût rougi de réclamer le souvenir d'une femme qu'elle jugeait devoir être aussi orgueilleuse que sa fille.

La franchise d'Armande, son bon cœur, qui, pour complaire à sa mère, la poussa vers Mélanie, avait tout réparé, en amenant entre elles les plus tendres épanchements.

Aujourd'hui Mlles Mélanie et Armande sont sorties de pension, et Mme Herman a deux filles.

L'orpheline de la comtesse de Fienne a retrouvé près de Mme Herman l'asile que son aïeule donna jadis à l'orpheline de Jacques Dufour. Touchant échange des cœurs généreux, où le plus reconnaissant est presque celui qui donne !

Adèle vient voir souvent ses amies ; mais, loin de profiter de son facile caractère, Armande cherche à lui rendre maintenant, par des soins plus empressés encore, tous les soins qu'autrefois elle daignait accepter.

Et l'orgueil d'Armande, ce vain orgueil qui se nourrit de louanges et de chimères, a disparu pour faire place à la noble fierté qui exige avant tout l'estime de soi-même.

LETTRE

D'UN JEUNE MARIN A SA SOEUR.

Les Philippines

PAR Mme FANNY RICHOMME.



Ma bonne sœur, ta dernière lettre m'est arrivée comme une douce consolation de mon exil, qui, pour être volontaire, ne m'en semble pas moins fort pénible. Dans ces tristes moments où l'absence pèse sur mon cœur de tout son poids, je me demande comment j'ai eu le cruel courage de quitter une mère adorée et une sœur qui était en même temps pour moi l'amie la plus tendre et la plus aimée. Dans ces moments de découragement, j'ai besoin de me répéter que tout homme dans ce monde a une mission utile à remplir, et que la Providence le dirige à son insu vers le but qu'elle-même a marqué.

En effet, moi qui avais toujours rêvé de rester auprès de

vous, des succès dans mes études me poussent à l'Ecole Polytechnique ; là encore une heureuse réussite dans la partie qui regarde les sciences me fait choisir au sortir de l'école pour faire partie de l'expédition scientifique explorant les mers de l'Inde. J'étais bien fier de ce choix ; et ma bonne mère, et toi chère Emma, comme vos yeux brillaient de satisfaction en entendant les paroles bienveillantes du ministre ! et cependant ces éloges de ma bonne conduite, de mon savoir allaient me lancer dans une carrière aventureuse et m'éloigner de vous pour longtemps peut-être.

Je l'avoue, d'abord je ne sentis qu'un noble orgueil et le désir de justifier les espérances que ma jeunesse avaient fait naître, et puis, voir par mes yeux toutes ces choses dont mes livres ne pouvaient me donner qu'une idée bien imparfaite, tout cela m'enchantait et ne contribua pas peu à sécher les larmes du départ... Mais quand les mers furent entre vous et moi, quand les jours et les mois passèrent sans vous voir, sans vous entendre, oh ! alors je pleurai amèrement, et je maudis la pensée qui m'avait fait sacrifier le bonheur à un vain désir de savoir, à une gloire qui peut-être n'était que l'orgueil déguisé. J'en étais presque venu au projet d'abandonner la partie et de me jeter sur le premier vaisseau qui ferait voile vers la France, mais vos lettres arrivèrent !... Celle de ma mère, si pleine de tendresse qu'elle pénétrait mon cœur, me traçait en même temps mon devoir d'une manière si noble et si persuasive qu'elle m'éleva au-dessus de moi-même. Je compris que chaque homme doit apporter sa pierre à l'édifice social selon l'intelligence que le Créateur lui a départie. Après avoir lu la lettre de ma mère je n'étais plus animé d'une vanité vulgaire, mais d'une sainte émulation : je devais faire fructifier le *talent* que Dieu m'avait confié, et cela dans le but de glorifier l'auteur de mon être. A dater de ce jour je ne pleurai plus, je travaillai avec ardeur en pensant à ma mère et à me rendre digne de son estime, et j'ose croire que mes efforts n'ont point été vains : les suffrages de mes chefs, et les marques d'intérêt dont ils me comblent me prouvent que je suis dans la bonne route.

Toi, chère sœur tu as aussi concouru à exciter mon zèle; tu me demandes de t'admettre à mon bord, tu veux, en esprit, du moins, faire partie de l'expédition scientifique à laquelle je suis attaché. Que n'es-tu homme, cela pourrait être une réalité et non une fiction; mais que dis-je? que resterait-il à ma mère? Non, Dieu a mieux arrangé les choses et je le bénis d'avoir créé un ange pour suivre ses pas. Travaillons au bonheur de cette tendre mère tous deux à notre manière, toi par tes soins de tous les instants, et moi en me rendant digne de l'amour quelle me porte et du nom qu'elle m'a donné.

C'est donc en esprit seulement que tu suivras mon voyage, et je tâcherai de répondre à ton désir en mettant sous tes yeux les peintures les plus intéressantes et les plus fidèles des lieux que je vais parcourir. Tu réclames des détails sur les mœurs et même sur les constitutions des peuples que je rencontrerai sur mon passage; tu te plains que jusqu'à ce jour je t'aie traitée en femme futile en ne te parlant que de costumes; ce reproche est mérité: il est vrai que j'aurais craint de te paraître pédant en te faisant part des observations qui m'occupent: pardon, ma chère Emma, tu es si jeune que j'ai de la peine à distinguer *la demoiselle* de l'aimable enfant avec laquelle je jouais encore avant mon départ. Les femmes sont des plantes que la tendresse maternelle développe vite. Nous autres garçons, l'éducation de collége loin du foyer domestique nous rend semblables à ces arbres en plein vent qui se couvrent de feuilles bien plus tard que ceux placés à l'abri d'un mur protecteur. Ainsi, mon Emma, je m'incline devant ta précoce raison et je ne te traiterai plus en femme futile. Pouvoir te communiquer toutes mes impressions sera un lien nouveau qui resserrera notre intimité; et j'observerai avec plus d'attention, avec l'idée de te transmettre ce que j'aurai vu ou recueilli.

Situation des Philippines.—Place-toi, ma sœur, devant une carte du globe, du côté où se trouve l'Asie; dirige tes regards vers un groupe d'îles situées à gauche de l'empire de la Chine et de la presqu'île orientale de l'Inde. Entre les 5 degrés 30 minutes jusqu'au 19me de latitude septentrionale, tu

trouveras là l'Archipel Océanien et tu découvriras bien vite les Philippines. Si tes yeux sont bons, et ceux du cœur le sont toujours, tu distingueras dans la rade de Manille, la plus considérable de ces îles, le vaisseau qui porte ton frère. Et, tiens, voici ce frère qui, dans sa cabine, écrit à sa sœur chérie et lui trace le tableau des choses qu'il a vues. Sur la table sont épars les croquis des lieux qu'il a parcourus et voici les détails qui doivent accompagner ces croquis.

Conquête. — Je n'ai pas besoin de te rappeler que c'est sous Charles-Quint, en 1521, que Magellan découvrit ces îles et les conquit à la domination espagnole. Mais remarque, ma sœur, que, dans le même temps à peu près, Fernand Cortez et Pizarre, également au nom de l'Espagne, parcouraient l'Amérique, le feu d'une main et le crucifix de l'autre, tuant tout ce qui leur résistait ou voulait garder ses croyances. L'inflexible histoire a jugé sévèrement de telles cruautés, et la gloire de ceux qui découvrirent le Nouveau Monde en a gardé la tache ineffaçable. Plus humaine cette fois, ou comprenant mieux ses intérêts, l'Espagne dicta à ses nouveaux sujets de l'Océanie des lois plus douces. Grâce au pacifique génie de Legaspi, premier fondateur civil de la colonie, et à la charité ardente et éclairée du père Urdaneta, officier espagnol devenu moine de Saint-Augustin, ces Indiens adoptèrent la civilisation européenne et se convertirent à la foi du Christ par degrés et sans secousse.

Peuples primitifs. — Les habitants des Philippines étaient déjà des conquérants venus de l'Inde qui avaient subjugué les naturels du pays. Ces derniers, refoulés par les vainqueurs dans le fond de leurs forêts ou sur le faîte des hautes montagnes volcaniques qui dominent la contrée, sont restés étrangers à la civilisation, et, dévorés d'une soif ardente de vengeance, ne perdent aucune occasion d'exercer contre leurs oppresseurs de cruelles représailles.

Dans mes courses scientifiques à travers les montagnes, j'ai rencontré de ces indigènes ; et quoique leur position misérable excitât toute ma pitié, leur aspect sauvage m'a causé une sensation peu agréable : tranchons le mot j'en ai eu peur... Un

arc, un carquois de bambous renfermant des flèches empoisonnées, un pagne, une espèce de jarretière ou lanière de porc sauvage forment toute la parure des Négritos. Ils errent toujours suivis de leur compagne, qui, les cheveux épars porte le négrillon qu'elle allaite, tantôt sur le dos, tantôt sur le devant de la poitrine, où il est maintenu par une écorce d'arbre attachée autour du cou de la mère. Ils dorment partout où la nuit les surprend, soit sur un arbre, soit sur l'herbe ; et quand ils ont froid, ils allument de grands feux et se roulent dans la cendre chaude où ils passent la nuit.

Coutumes et hommages funèbres. — Au décès d'un des leurs, qu'ils attribuent toujours aux maléfices de leurs ennemis, l'un d'eux, se présentant aux parents du mort, déclare qu'il va partir et jure qu'il ne reviendra qu'après avoir tué un Indien. Et lorsque ses traits empoisonnés ont abattu un ou plusieurs ennemis, il revient parmi les siens se mêler aux réjouissances, hommages funèbres rendus à leurs morts.

J'herborisais dans la montagne ; emporté par le désir de conquérir des plantes inconnues à nos contrées et des minéraux précieux, je m'étais éloigné de mes compagnons de voyage, lorsque je tombai sans m'en douter au milieu d'une cérémonie funéraire que célébraient ces sauvages. Comme je pouvais craindre de devenir leur victime, je grimpai, grâce à mes talents gymnastiques, au haut d'un arbre touffu et élevé, et de cet observatoire je pus sans danger contempler ce spectacle extraordinaire.

Un de leurs prêtres, espèce de sorcier dont la principale occupation est de prédire l'avenir, venait de mourir. Selon la coutume, on lui avait enlevé les intestins pour les faire griller et les consulter, à la manière dont les aruspices romains cherchaient l'avenir dans les entrailles des victimes animales immolées à leurs dieux. Le corps assis sur un siége avait reçu depuis plusieurs jours la visite de tous les parents et des amis ; de nombreux repas, ou plutôt des orgies, avaient eu lieu aux dépens du riz et des troupeaux du défunt ; tu comprends que tous ces détails, je les ai appris plus tard. Dans le moment que je te décris, assis en cercle autour de ce cada-

vre déjà en putréfaction, on buvait, on pleurait, on chantait des chansons lamentables en l'honneur du mort et des autres parents décédés depuis longtemps. Enfin, fatigués des excès de tous genres qu'entraînent après elles ces hideuses fêtes, les sauvages s'endormirent, et je pus ainsi, sans danger, passer au milieux d'eux au travers des débris de leur infernal festin, et même les contempler assez à mon aise pour t'esquisser leur portrait.

Population. — On évalue à près d'un million d'individus les habitants incivilisés des Philippines, tandis que la population soumise à l'Espagne compte trois millions sept cent mille Indiens convertis au christianisme.

Organisation du travail. — On ne saurait trop louer l'organisation politique et industrielle de cette colonie, où l'esclavage a été aboli, où les anciennes lois et coutumes du pays sagement combinées avec les principes de la civilisation, ont doté ce peuple à demi barbare d'institutions vraiment libérales qui feraient envie à plus d'un peuple de notre vieille Europe. Quant aux détails de ces institutions je t'en fais grâce ; malgré tout ton désir de t'instruire, je pense que d'autres observations te plairont davantage. Par exemple, tu serais bien étonnée si je te disais que dans ces contrées lointaines et sauvages j'ai retrouvé une organisation du travail dont serait jaloux M. Louis Blanc, auteur d'un ouvrage remarquable sur ce sujet intéressant. Avant mon départ, cet ouvrage était, tu te le rappelles, le sujet de longues et vives discussions qui faisaient ton désespoir, car chacun applaudissant d'ailleurs aux intentions pures et philanthropiques de l'auteur, contestait ou désapprouvait ses moyens. Aux Philippines on n'a rien écrit, mais tout naturellement et tout simplement un propriétaire de terres s'associe avec des ouvriers. Ceux-ci se chargent de la culture avec leurs propres buffles et tous leurs instruments de labourage, et puis quand le moment de la récolte est arrivé, le propriétaire reçoit la moitié des produits ; l'autre moitié est pour les travailleurs. De cette manière les uns et les autres sont intéressés à combiner leurs efforts pour que la terre produise le plus possible.

Caractère. — *Jeux.* — Ces Indiens ont le caractère doux et facile, une extrême mobilité d'esprit et le goût des amusements naïfs de la jeunesse. La balle, la marelle et surtout les combats de coqs ont pour eux un grand attrait. Ils perdent beaucoup d'argent à ce dernier jeu. Ils excellent aussi à diriger d'énormes cerfs-volants dont la carcasse en bambou, et le corps en papier du Japon sont doués d'une extrême légèreté qui les rend plus dociles que les nôtres. Le plus léger mouvement de la main les fait monter et descendre, et c'est plaisir de les voir par une belle soirée s'élever à une hauteur prodigieuse, lutter entre eux, s'entre-choquer dans l'azur du ciel. Quelques-uns de ces cerfs-volants ont des dimensions extraordinaires et sont munis d'un instrument en forme d'archet, dont les continuelles vibrations causées par le vent font entendre un bruit qui augmente par les divers mouvements qu'on leur imprime, ce qui produit une sorte de musique ressemblant assez à celle que forment les harpes éoliennes placées dans les ruines de nos vieux châteaux.

Mariage. — Je voulais, chère Emma, te donner des détails sur les cérémonies d'un mariage aux Indes espagnoles, et je m'étais fait inviter chez un habitant avec lequel nous avions eu des rapports, et qui allait marier sa fille. Il demeurait assez loin de la ville; j'étais parti un peu tard et faisais hâte pour arriver à l'heure indiquée, lorsque sur ma route et dans un endroit fort désert j'aperçois, à la porte d'une petite maison qui paraissait hermétiquement fermée, un homme agitant un sabre et frappant dans l'air d'estoc et de taille avec l'apparence d'une violente fureur. Contre qui s'exhalait sa colère? était-ce ma présence qui l'excitait? voulait-il par ces démonstrations m'éloigner de ce lieu? je me faisais toutes ces questions en avançant toujours, et la rage de cet homme paraissait s'augmenter à mon approche. Cependant il ne quittait pas les abords de son habitation; que s'y passait-il? Bientôt des plaintes qui parviennent à mon oreille me font soupçonner un crime, et j'allais m'élancer sur le forcené et peut-être forcer sa maison pour sauver la victime que j'y supposais enfermée lorsqu'un jeune homme de la noce, envoyé au-devant de moi

par le maître de la maison où je me rendais, vint heureusement m'arrêter; il me fit faire un détour pour éviter le furieux, et quand nous fûmes assez loin de lui, il m'apprit le mot de l'énigme. La femme de cet Indien était malade, et lui, travaillait à écarter d'elle le *Patiana* ou mauvais génie qui, dansla superstition de ces peuples, s'attache aux femmes pour retarder leur guérison.

Esclavage des femmes. — Voilà de bons maris, me diras tu? cependant, ma sœur, ne chante pas trop tôt leurs louanges. Dans son ménage la femme indienne est une véritable esclave: c'est sur elle que tout roule; toute son intelligence est mise en œuvre pour créer des ressources, car le mari passe sa vie dans le repos.

Cette petite aventure me fit arriver trop tard pour assister à la cérémonie du mariage, mais assez tôt pour prendre part au repas et aux réjouissances qui suivirent. Une circonstance me frappa : dans ces îles, comme au temps des patriarches, un prétendu doit servir pendant un temps plus ou moins long celui dont il veut épouser la fille, et lui faire des présents. Nouveau Jacob, le jeune homme qui se mariait avait acheté son bonheur par sept années de service domestique dans la famille de sa future : aussi cette dernière l'aimait-elle tendrement pour son dévouement et sa constance.

Un repas. — Maintenant, chère Emma, quitte tes habitudes parisiennes pour prendre part à un repas d'intimité donné à quatre mille lieues de la capitale; vois ton frère placé entre deux belles Philippinaises, jeunes sœurs de la mariée; figure-toi ces dames assises en *cuclillas* (sur leurs talons), la *saya* (espèce de jupon) retroussée entre les jambes, et laissant à découvert des pieds délicats dans des *chinellas* de velours, brodées en or et en argent (sorte de pantoufles ou plutôt de sandales qui couvrent seulement les doigts des pieds).

Cuisine. — La *morisquetta* (plat de riz à l'eau) est cuite à point; autour de ce plat sont une foule de sauces différentes où chaque convive trempe selon son goût les bouchées de riz. Nos friandes insulaires promènent leurs petites mains (car on ne connaît pas les fourchettes) de la morisquetta au *sinigou*,

au poisson sec, à l'appétissante *fritada*, au jambon chinois, au tapu de cerf; elles y joignent comme assaisonnement les *pujos* et les mangues vertes conservées au vinaigre, et souvent des confitures : empruntant à chacun de ces plats quelque savoureux morceau, elles portent gracieusement l'ensemble du *bocadito* (bouchée) à une bouche ornée de dents blanches comme des perles; et si elles veulent vous témoigner une bienveillance particulière, elles vous offrent un de ces succulents *bocaditos*, et la politesse veut que vous acceptiez. En ma qualité d'étranger, j'ai eu, chère Emma, l'honneur d'une de ces bouchées, et je ne sais si c'est la grâce de celle qui me la présentait, mais j'ai trouvé le composé délicieux. Il y avait encore à ce repas un *pansit*, mets très-estimé, d'origine chinoise : c'est un composé de toutes sortes d'ingrédients que les Chinois seuls ont le talent de cuire à point et d'assaisonner convenablement; aussi les Chinois sont-ils des cuisiniers très-recherchés. Il entre dans le *pansit* du vermicelle, du macaroni, des légumes, des échalotes, de la chair à saucisses et une espèce de poisson appelé chevrette.

J'ai parlé des Chinois comme cuisiniers, mais ils cumulent bien d'autres fonctions : ils ont surtout une grande habileté commerciale; les bons calculs et les gros bénéfices sont toujours de leur côté. Ils sont au nombre de 250,000 répandus dans la colonie; ils forment dans son sein une société à part, qui a sa religion, ses lois et un langage inintelligible. On peut les comparer aux Juifs du moyen-âge pour le caractère, et, comme ces derniers, ils sont détestés, tourmentés, et se vengent de ces injustices en gagnant de l'argent, qu'ils accumulent et tâchent de dérober aux regards sous les apparences de la misère. Les Indiens, jaloux de la concurrence redoutable qu'ils font à leur commerce, ne leur épargnent ni les invectives, ni les coups de pierre ou de bâton, ni même les coups de couteau. Les Chinois souffrent sans se plaindre. Ils ne sont que tolérés dans le pays; mais ils couvent leur ressentiment, et attendent en silence l'occasion d'éclater. Leur vengeance est alors terrible. L'histoire de la colonie est ensanglantée par les attaques, les conspirations et les crimes des Chinois.

Maisons de Manille. — Nous qui, en France, nous faisons une affaire d'un déménagement, devrions venir prendre des leçons à Manille. J'ai rencontré un individu qui transportait sa maison avec tout son mobilier, et jusqu'à ses enfants endormis sur leur natte; il est vrai que ces insulaires ont des mobiliers un peu plus simples que les nôtres. Ils savent se passer, ou plutôt ils ignorent ces mille riens qui nous sont si nécessaires; et puis une case indienne est d'une construction plus portative que nos maisons de pierres. Des branches et des feuilles de palmier attachées avec des liens de rotin sont posées sur quatre piliers ou davantage; sur ces piliers on dispose un plancher de bambou; une natte couverte d'un moustiquier est étendue à terre, et sert de lit à toute la famille et même aux amis : là ils fument leur cigarette, mâchent leur bétel ou dorment tranquillement tous ensemble.

Industrie. Broderie. — Je ne dois point oublier de te parler de l'adresse et de l'industrie de ces insulaires. Ils savent très-bien, et en peu de temps, préparer le cuir de buffle et celui de vache; ils tissent parfaitement le coton, la soie, les filaments du bananier, et ceux bien plus déliés de la feuille de l'onanus. Ils n'ont pourtant que de mauvais métiers en bambou, qu'ils construisent eux-mêmes. Tu serais jalouse, Emma, si tu voyais les admirables broderies qui naissent sous les doigts intelligents des jeunes filles de Malate, village situé près de Manille : ce sont des chefs-d'œuvre de patience et de goût; et ce qu'il y a de surprenant, c'est la grossièreté des outils avec lesquels sont exécutés ces ouvrages si délicats. Je te porterai, ma sœur, des échantillons du savoir-faire des Philippinaises, et tu verras, médisance à part, que, même aux extrémités du monde, quand il s'agit de toilette, la femme excelle toujours. Pardonne-moi ce petit trait masculin.

Climat. — Avant de quitter ces îles, je te dois encore quelques détails sur le climat du pays. Par leur situation, elles jouissent de tous les avantages particuliers aux terres situées sous les tropiques, sans toutefois en éprouver les grandes chaleurs. Aux pluies, qui commencent à tomber en mai et durent jusqu'au mois de septembre, ce qu'on peut appeler leur hiver,

succède la saison la plus agréable, pendant laquelle les arbres sont couverts de feuillage et les campagnes de la plus riche végétation,

Production.—La principale production des Philippines est le riz, qui, joint à la moelle du palmier et aux bourgeons de la canne à sucre et de l'osier, forme en grande partie la nourriture des habitants. Il y croît aussi des légumes, des patanis, des haricots, du café, du cacao, du sucre, du blé, de la vigne, du millet, des arbres à pain, des plantains, des orangers et des mangoliers; il y a peu d'autres arbres à fruits : on y récolte aussi l'indigo et le tabac, qui est excellent.

La croupe des montagnes volcaniques qui dominent ces îles est couverte de bois propres à toutes sortes de constructions, tandis qu'elles recèlent dans leur sein des mines d'or et de fer. Tu vois, mon Emma, que le Créateur n'oublie aucun de ses enfants, et qu'il leur partage ses faveurs, si ce n'est également, au moins selon leurs besoins.

Cette fois, ma sœur, tu ne te plaindras pas que je t'aie épargné les détails, et je pourrais bien avoir abusé de la permission... Mais si toutes mes observations ne te semblent pas amusantes, considère-les comme une leçon, et que l'affection que tu as pour le maître te la rende moins ennuyeuse. D'ailleurs, tous tant que nous sommes, grands et petits, nos efforts doivent tendre à augmenter la somme de nos connaissances; mon voyage n'a pas un autre but, et, comme dit un proverbe norwégien, « un jour apprend quelque chose à l'autre, et le monde est partout la terre du Seigneur. »



NE PAS SE FIER A L'APPARENCE

PAR Mme TH. MIDY.



Vers la fin de 1669, un jeune homme d'une bonne et honnête famille de Chartres se rendit à Paris pour y solliciter une place qui dépendait entièrement de M. le premier président de Lamoignon, marquis de Baville.

Porteur d'une lettre de son père, qui avait autrefois connu l'intègre et digne magistrat dont il s'agit, notre jeune homme n'était pas sans quelque inquiétude sur le résultat de son voyage; car il savait qu'un grand seigneur, si haut placé, si occupé, devait avoir bien autre chose à faire que d'accorder des audiences à des gens de peu de valeur, et que de se ressouvenir d'anciennes connaissances placées sur un échelon si fort au-dessous de lui. « Mais c'est égal, se disait en manière de consolation Godefroi-Laurent, c'est égal, je vais être à Paris, toujours; ma bourse est assez bien remplie pour pouvoir y rester trois mois, et, grâce aux lettres de recommandation qui m'ont été données pour plusieurs bonnes maisons de la grande ville, je formerai des liaisons utiles. Je tâcherai de devenir indispensable, agréable, du moins, à quelque personnage influent, à force de politesse, de complaisance, de soins, et en cela, je serai puissamment aidé par ma bonne mine, mon heureux caractère, par mon esprit, ma perspicacité. »

Vous pouvez voir, d'après cet aperçu, que le jeune Godefroi ne manquait pas d'aplomb, ni d'amour-propre non plus;

mais, à cela près, c'était un excellent garçon, fort obligeant, instruit, et ayant le cœur bien placé. Malheureusement, il avait le jugement faux et ne connaissait nullement le monde qui lui devait une bonne leçon : cette leçon, complément de son éducation, ne se fit pas attendre, ainsi que vous allez le voir.

Le lendemain du jour où notre héros arriva, et dès qu'il fut lavé, parfumé, frisé, habillé, le tout à la dernière mode et dans le dernier goût, il s'en alla vite à l'hôtel qu'habitait M. de Lamoignon, afin d'accomplir la mission dont son père l'avait chargé : malheureusement c'était un dimanche, jour de repos pour tous; en sorte que celui qu'il demandait était absent et tout ce que put dire le suisse au visiteur désappointé, ce fut que M. le marquis de Baville devait être à Auteuil.

Préoccupé de la crainte de ne pas obtenir ce qu'il souhaitait, et désirant sortir d'inquiétude le plus promptement possible, Godefroi prit vite une chaise et se fit mener à Auteuil, se fiant sur sa bonne étoile qui devait lui faire rencontrer M. de Lamoignon.

Dans ce petit village, qu'affectionnaient tous les grands esprits de ce temps-là, c'était la fête patronale, et grande était la foule des promeneurs. Tout Paris était là : aussi notre jeune homme se trouvant ébloui par le feu des diamants de tant de belles dames, enivré par les doux parfums qui s'exhalaient de tant de fraîches toilettes, notre jeune homme, dis-je, vit qu'il n'y avait rien autre chose à faire que de se garantir des coudoiements de tous ces paysans, bourgeois, hommes de robe, hommes d'épée et courtisans qui encombraient le lieu où il avait follement espéré trouver M. de Lamoignon.

Déjà, il était prêt à s'en retourner à Paris, faute d'avoir à qui parler, lorsqu'un jeune homme de bonne mine, grand, bien fait, bien vêtu, et qui sentait son seigneur d'une lieue, vint s'asseoir sur un siége vide près de l'endroit où s'était placé Godefroi; un mouvement qu'il fit en s'asseyant poussa à terre le chapeau du jeune Laurent, et, comme tous deux se baissèrent à la fois pour le ramasser, il y eut entre eux assaut

de politesse, d'excuses, de remercîments, et la conversation s'engagea.

Le nouveau venu s'exprimait bien, il avait l'esprit vif, caustique, ce qu'on appelle du trait; il intéressa, il fit rire notre provincial, qui ne se sentait pas d'aise d'une telle rencontre, et qui pensa que tous ses rêves se réaliseraient par le moyen de ce jeune seigneur. Ils commencèrent donc par passer en revue la société brillante qui les entourait, l'un demandant, questionnant, pour savoir; l'autre, répondant avec complaisance, avec aisance, et faisant l'historique de chaque promeneur, car il n'en était pas un qu'il ne connût parfaitement.

Enchanté de la courtoisie de son cicérone, Godefroi le supplia d'accepter des rafraîchissements dans le meilleur endroit d'Auteuil; là, se hasardant à lui demander s'il allait en ville, il en reçut une réponse qui le combla de joie, puisqu'elle lui fournit l'occasion de lui offrir la moitié de sa chaise pour le retour. « Je suis attendu à l'hôtel, ce soir, avait été la réponse du jeune compagnon de Godefroi, qui se voyait d'avance invité, choyé, bien reçu dans la famille de son nouvel ami.

La route se fit pourtant sans que celui-ci lui donnât son adresse ou l'engageât à le venir voir; et ce fut Godefroi qui, timidement, respectueusement, lui remit celle de la maison dans laquelle il était descendu à Paris, et où il devait attendre, lui dit-il, le succès de démarches qu'il allait faire auprès du marquis de Baville.

« Puisque vous avez une démarche à faire près de M. de Lamoignon, répondit le jeune homme d'un ton qui voulait être protecteur et qui n'était qu'impertinent, vous ne pouviez mieux vous adresser qu'à moi... aussi, dès demain, lui dirai-je le bien que je pense de vous. »

Godefroi se confondit en remercîments qui se seraient sans doute prolongés de beaucoup, si l'inconnu ne lui eût demandé de faire arrêter au lieu où ils étaient alors, l'hôtel qu'il habitait étant tout proche.

Une fois seul, Godefroi remercia sa bonne étoile, rentra chez lui, et décida que, pendant qu'il était en veine de bonheur, il lui fallait aller, dès le lendemain, chez celui dans lequel

il espérait plus que jamais un protecteur futur, grâce à l'intercession de son nouvel ami.

L'inconnu, en effet, avait dû tenir parole ; car lorsque Godefroi eut été introduit, le lendemain, dans le salon du magistrat, la première personne qu'il y vit fut le jeune homme de la veille. Appuyé sur une console, il écoutait un vieillard vêtu simplement, de couleur sombre, qui lui parlait tout bas et qui sembla à Godefroi devoir faire partie de la domesticité de la maison ; il s'avança donc avec empressement vers sa nouvelle connaissance en lui tendant la main ; et se tournant vers le vieillard. « Vous permettez, n'est-ce pas, lui dit-il, monsieur l'intendant ? » car il comptait lui faire beaucoup d'honneur en lui donnant ce titre. Le vieillard sourit doucement, lui fit signe de la main de s'éloigner un peu, et continua la conversation qu'avait interrompue l'entrée de Godefroi.

« Monsieur, dit-il ensuite à ce dernier, je suis M. de Lamoignon ; vous avez, m'a-t-on dit, une demande à m'adresser ; asseyez-vous, expliquez-vous, et croyez que je suis tout disposé à vous être agréable et à faire droit, ajouta-t-il en souriant de nouveau, aux chaudes recommandations de M. Georges. »

En disant ces paroles, le marquis de Baville désignait de la main celui qui s'était fait le protecteur de Godefroi et qui sortit immédiatement du salon.

Godefroi, fort embarrassé par suite de la méprise qu'il avait commise en ce qui concernait M. de Lamoignon, crut ne pouvoir mieux faire pour la réparer que de se rejeter sur ce qu'il n'avait pas envisagé le marquis de Baville avant de lui donner la qualification d'intendant ; et pour prouver qu'il était grand physionomiste, il débita une foule de lieux communs sur la bonne grâce, la distinction native, l'air de grand seigneur, d'homme aimable, d'homme éminemment spirituel et comme il faut, qu'il avait de suite reconnu dans la personne de M. Georges qui, par surcroît, ajouta-t-il, se trouvait être un des amis intimes de M. de Lamoignon.

Après cette tirade, il sortit de sa poche la lettre de son père et la présenta à M. de Lamoignon. Celui-ci la prit et la lut de

l'air bienveillant qui lui était habituel. « M. Laurent, dit-il ensuite, vous êtes un peu léger, vous vous liez trop vite, sans savoir avec qui, et c'est un tort : mais vous êtes le fils d'un honnête homme, simple, bon, vertueux et tel que vous serez un jour, j'aime à le croire ; vous aurez donc l'emploi que vous sollicitez : pourtant ne me remerciez pas ; car c'est à moi de vous offrir mes remerciments, pour avoir pris en une si haute estime mon valet de chambre Georges, un honnête garçon dont l'unique défaut est une assez bonne dose d'assurance, comme vous avez pu voir, et que vous avez hier choyé, régalé, voituré. Eh quoi ! vous ne répondez rien, ajouta-t-il avec bonté en tendant la main d'un air affectueux au jeune Godefroi ; allez-vous en vouloir au ciel parce qu'il vous envoie, avec une bonne place et un ami zélé que vous aurez en moi dès aujourd'hui, une petite leçon ? vous savez pourtant le proverbe :

« *Abondance de bien ne nuit pas.* »

LES RÉALITÉS MERVEILLEUSES.

(Deuxième Article.)

PAR Mme LOUISE LENEVEUX.



Vous souvient-il, mes chers lecteurs, qu'après avoir passé avec succès mon dernier examen de droit, j'avais été, sur la demande de mon bon oncle Pichegru, passer quelques mois auprès de lui ? Vous souvient-il aussi que le digne homme dont l'âge et l'étude semblaient encore augmenter le goût pour l'histoire naturelle, avait commencé le lendemain de mon arrivée une conversation des plus intéressantes qui fut interrompue par la cloche malencontreuse du déjeuner ? Oui,

sans doute, vous vous en souvenez ; au moins j'aime à le croire, car je sais que beaucoup d'entre vous s'intéressent vivement aux causeries instructives de mon oncle Pichegru.

Nous arrivions donc pour nous mettre à table, lorsque Madeleine courut à nous d'un air visiblement contrarié. « Monsieur, dit-elle à mon oncle, voici un vieillard et une jeune demoiselle qui demandent à vous parler. Faut-il faire attendre que vous ayez déjeuné ?

— Du tout, du tout, dit vivement mon bon oncle, faites entrer, nous déjeunerons un peu plus tard. »

Un vieillard à l'air respectable entra ; il découvrit un front chauve couronné de cheveux d'un blanc argenté : une jeune fille de l'extérieur le plus modeste le suivait.

« Asseyez-vous, monsieur, dit mon oncle avec bienveillance en approchant un siége près de lui, tandis que moi-même j'en présentais un à la jeune fille dont la rougeur et la timidité prévenaient en sa faveur !

— Vous pardonnerez peut-être mon indiscrétion, monsieur, dit le vieillard, lorsque vous connaîtrez le motif qui me conduit près de vous. M. votre neveu est avocat, et votre obligeance bien connue m'a fait espérer que vous voudriez bien user de votre influence près de lui pour le prier de plaider une cause bien juste et digne de...

— Moi, monsieur, fis-je avec une exclamation de surprise et de joie ! mais l'on vous a trompé, je viens à peine de terminer mes études et je n'ai jamais plaidé !

— Eh ! qu'importe, monsieur, reprit le vieillard avec vivacité, la conviction donne de l'éloquence et votre cœur est si généreux !

— Voyons, dit mon oncle, de quoi s'agit-il ?

— De faire rendre à cette jeune fille un héritage, un titre qu'une famille puissante lui conteste. Monsieur, continue-t-il, la jeune personne que vous voyez ici, bien qu'elle soit mon enfant par le cœur, ne m'appartient pas, elle est d'une noble famille !

— Oh ! je suis votre enfant, reprit vivement la jeune fille, comme blessée de cet aveu nécessaire, vous êtes mon véri-

table père, et je vous appartiens par les liens les plus sacrés, ceux de la reconnaissance. »

En disant ces mots, elle regarda le vieillard avec une indicible expression de tendresse, puis elle rougit timidement en rencontrant les regards de mon oncle attachés sur elle avec bonté.

« Si j'ai fait ce que ma conscience et mon devoir me dictaient à votre égard, chère enfant, votre tendresse vraiment filiale m'en a grandement récompensé. Mais voici ce dont il s'agit : j'ai été pendant 22 ans l'intendant et je puis dire l'ami du comte d'Uzez. Le comte, loyal et généreux, avait un caractère fort timide ; il épousa secrètement la fille d'un de ses fermiers. Claire était belle et pure comme les anges ; mais la distance sociale qui la séparait de lui était trop grande pour qu'une famille riche et noble pût autoriser cette union : aussi le comte remit à des temps plus éloignés la publication de son mariage. Au bout d'un an, Claire mourut en donnant le jour à la pauvre orpheline que vous avez devant les yeux. Le jeune comte alors éloigna l'enfant, et n'eut jamais le courage de l'avouer hautement, surtout lorsqu'un second mariage d'ambition et de fortune fut venu mettre à cet aveu un obstacle insurmontable. Le comte était bon, mais faible ; il croyait pouvoir un jour par des générosités et des dons assurer à son enfant une position sinon brillante, du moins honnête : hélas ! la mort le surprit avant que ce devoir sacré fût accompli. Près de rendre le dernier soupir, il me fit appeler ; il voulut parler, mais déjà sa langue était glacée dans sa bouche. Je vis une larme de désespoir glisser sur son pâle visage ; il prit ma main, la serra convulsivement, leva les yeux au ciel, comme pour implorer son pardon, et mourut.

« J'avais compris ce muet langage, car moi seul je connaissais le secret qui venait empoisonner les derniers instants du comte, et, pour honorer sa mémoire et respecter ses dernières volontés, j'ai fait élever sa fille aussi bien que ma position modeste a pu me le permettre. Louise, malgré son extrême simplicité, a reçu une éducation solide, et l'honnête homme qui l'épousera un jour, quelle que soit d'ailleurs

l'issue de ce procès, n'aura pas à rougir de son ignorance. Tant que le vieux duc d'Uzez a vécu, j'ai respecté le secret de mon maître ; mais aujourd'hui qu'il est mort, aujourd'hui que la comtesse elle-même a cessé de vivre, j'ai dû réclamer pour Louise un titre et un héritage légitime. On conteste ses titres, on nie la vérité ! et que puis-je, moi, pauvre vieillard? ma voix n'a pas d'éloquence ; des défenseurs, en est-il pour celui qui n'a pas d'or !... Mais vous, monsieur, dit-il en se tournant vers moi, vous êtes jeune encore, et peut-être une cause aussi légitime sourira-t-elle à votre cœur généreux ? Peut-être aussi saura-t-elle vous inspirer, et développer un talent encore au berceau. Oh ! par pitié ne me refusez pas ! Soyez le défenseur de l'orpheline ! voyez mes cheveux blancs, et jugez si je dois trembler en pensant que la mort peut lui enlever le seul appui qui lui reste ! »

Le vieillard était tremblant d'émotion, des larmes vinrent humecter sa paupière ; je lui serrai la main avec cet élan qui part du cœur. Merci, lui dis-je, merci, brave et digne homme, pour m'avoir bien jugé. Oui, je la défendrai cette cause du faible contre le fort, et le ciel m'inspirera, car ce sera le jugement de Dieu ! »

Le vieillard reprit toute sa sérénité, et Louise, après m'avoir témoigné d'une manière touchante sa reconnaissance, prit congé de nous avec son père adoptif.

Quant à moi, je dois l'avouer, je ne me possédais pas de joie ! Il était donc enfin arrivé, ce client que j'avais tant désiré ! et qu'elle était belle à défendre cette première cause ! Mon cœur en bondissait d'impatience. Bon vieillard ! pauvre jeune fille ! oh ! votre espoir ne sera pas trompé !

J'étais dans une profonde méditation lorsque mon oncle, me frappant sur l'épaule, m'arracha tout-à-coup à mes réflexions. « Et notre déjeuner me dit-il? il me semble que nous sommes aujourd'hui fort en retard. » Mon oncle approcha un fauteuil de la table, et, déposant un microscope qu'il tenait à la main et qu'il portait toujours sur lui, il se disposa à manger.

« Voici, lui dis-je en examinant le microscope, un instru-

ment auquel la science est redevable d'immenses découvertes : c'est au moyen de ces verres grossissants que l'on a pu étudier les organes délicats des plantes, la circulation de la sève, les insectes les plus imperceptibles. C'est aussi par ce moyen que l'on a pu arriver à la connaissance des astres et des planètes ; l'invention du microscope date-t-elle de loin, mon oncle ?

— Elle date du milieu du XIVe siècle ; ce fut un vieil alchimiste, dont personne n'a jamais su ni le nom ni la patrie, qui le découvrit ; pauvre hère parcourant le Tyrol, vivant presque d'aumônes et couchant dans une grange abandonnée. Il fut un jour trouvé mort au fond d'un bois par des pâtres ; il tenait à la main un petit tube de cuivre dont l'ignorance de ces pauvres gens ne pouvait concevoir l'utilité. Ne sachant qu'en faire, ils le portèrent chez des moines qui, plus instruits qu'eux, en essayèrent d'abord l'usage, puis en firent l'application sur une imperceptible araignée : elle leur parut alors grosse comme un crabe. Les moines se félicitèrent d'une découverte aussi importante ; ils rendirent solennellement au savant les honneurs de la sépulture chrétienne, et firent exécuter des recherches dans le lieu qu'il habitait : on trouva, au milieu de nombreux papiers épars, une notice détaillée sur l'usage du microscope, sur les précautions à prendre pour le bien construire ; puis des observations fort curieuses sur des insectes inconnus, avec l'histoire de leurs mœurs. Le microscope est l'une des plus admirables inventions humaines !

« Ah ! voici, dit mon oncle en me passant une assiette couverte d'huîtres, une attention de Madeleine ; tu vois que ton absence ne lui a pas fait oublier tes goûts. — Bonne Madeleine ! »

J'avais à peine exprimé par cette exclamation ma reconnaissance à la fidèle domestique qui avait soigné mon enfance, que, prenant machinalement le microscope, je l'appliquai sur une huître. O malheur ! mille fois malheur au gastronome affamé dont la vue aperçoit une huître sous son véritable aspect ! ce n'est plus une huître, mais un monde effrayant de serpents, de crocodiles, un spectacle à compri-

mer l'appétit le plus robuste, à faire dresser les cheveux.

« D'abord je vis un horrible monstre, d'une étrange bizarrerie dans ses formes, enveloppé d'une espèce de double manteau sous lequel on voyait battre encore un cœur allongé, noirâtre, faisant de vains efforts pour envoyer un reste de vie dans les artères de l'animal expirant, puis à l'entour, une rivière d'eau salée, où nageaient par milliers de grands crabes, des vers d'un blanc jaunâtre, des araignées velues, et toute la bande bigarrée des animaux infusoires. Je rejetai mes huîtres loin de moi.

— Qu'as-tu donc? me dit mon oncle.

— Ce que j'ai! O mon oncle, comment avez-vous le courage d'avaler de si horribles animaux?

— Parce que je n'applique pas mon microscope sur une huître lorsque je dois la manger.

— Mais savez-vous qu'en une bouchée vous engloutissez des myriades d'animaux vivants, des pavés de sel et des plantes de toute espèce!

— Je sais qu'une huître est un mollusque ayant un cœur, une bouche, des intestins, et qui respire, comme tous les poissons, par des organes que l'on appelle *branchies*. Je sais aussi que l'huître enveloppée d'une coquille pierreuse vit et meurt attachée sur le roc où elle a pris naissance.

— Mais tu ne manges pas? me dit mon oncle.

— Que le ciel me garde de jamais toucher à une huître! j'aimerais mieux mourir de faim : heureusement pour moi, ce n'est pas la seule chose que nous ayons sur la table. Veuillez, mon oncle, me passer un morceau de ce fromage de Parmesan. »

Prendre le microscope, jeter les yeux sur mon assiette, la lancer loin de moi, pousser un grand cri, tout cela fut l'affaire d'un instant. Non, pas un de vous, mes chers petits lecteurs, ne saurait se figurer le hideux aspect d'un morceau de fromage, assemblage de corruption que se disputent à l'envi mille créatures abominables, au corps allongé, aux pattes grêles et crochues, à la tête hérissée de poils. Je repoussai la table de manière à la faire tomber.

« Te prend-il donc un accès de folie? me dit mon oncle. Que signifie cette exaspération à propos d'un morceau de fromage?

— Oh! mon oncle! regardez, je vous en supplie.

— Eh bien! ce sont quelques moisissures, comme on en voit sur toutes choses.

— Bien pire que cela.

— Peut-être les larves d'une espèce de mouche, ou bien encore quelques imperceptibles vers blancs et une sorte d'acarus.....

— Assez, mon oncle, assez je vous en supplie, permettez-moi de repousser cette ignoble composé d'animaux et de corruption.

— Mais alors que mangeras-tu?

— Quelque chose où il n'y ait ni acarus, ni vers, ni moisissures... Passez-moi des fruits secs, je vous en prie?

— Tu trouveras des acarus sur les figues et souvent des vers sont mêlés à leur substance; les raisins sont dans le même cas, il n'y a guère que les amandes où le microscope ne découvre rien d'animé. »

Je remplis mon assiette d'amandes, et la faim me fit dévorer cette maigre chère avec une telle gloutonnerie que je faillis étrangler.

Je remplis mon verre d'eau et j'en bus quelques gorgées avec avidité, puis, poussé par la curiosité, je repris le microscope; ô supplice de Tantale! pour rien au monde je n'eusse voulu y avoir trempé les lèvres, tant il me parut rempli d'animaux de toutes sortes.

« Prends un verre de vin, me dit en riant mon oncle, car je le vois, ton déjeuner sera léger; à part quelques petits cristaux, tu ne rencontreras rien dans cette boisson qui puisse t'inspirer du dégoût. »

Il était temps de recourir à ce dernier moyen. Je dévorai mon pain et mes amandes, et mon oncle acheva en paix son repas.

« C'est une magnifique invention que le microscope! dis-je à mon oncle, mais je me garderai désormais de m'en servir à table. »

Mon oncle se leva en riant; je le suivis au jardin, pensif et d'assez mauvaise humeur. Cette fois, la science m'avait mal servi et mon estomac maudissait intérieurement mes études microscopiques.

Cependant le printemps exhalait sa douce influence, le soleil était splendide. Je m'assis à côté de mon oncle, à l'ombre de l'ébénier qui baigne sa belle chevelure dans la mare dont je crois avoir une fois déjà parlé à mes lecteurs; je m'assis, mais sans dire un mot, absolument comme un enfant gâté qui boude; mon oncle me regardait malicieusement en dessous. « Vois-tu, me dit-il au bout d'un instant, cherchant à me distraire de ma mauvaise humeur, vois-tu ce petit lézard qui nage joyeusement dans cette mare; il est brun en dessus, d'un joli rouge en dessous, semé de petites taches noires : regarde, sa tête est rayée de la même couleur, et le dos du mâle est orné d'une belle crête festonnée; ce n'est qu'à cette époque seulement qu'il est ainsi paré. C'est la salamandre ponctuée; si cela peut t'amuser nous allons la prendre, et nous ferons sur elle quelques expériences. »

J'allai chercher un filet, et au bout d'un instant l'animal était en notre possession.

« Si nous lui coupons une patte au ras du corps, me dit mon oncle, huit jours après nous lui trouverons un moignon qui se sera allongé, et nous offrira au milieu une articulation qui représentera le coude; quelques jours plus tard, ce moignon prendra des formes, et nous reconnaîtrons facilement le bras et l'avant-bras; puis une sorte d'empâtement élargi qui bientôt se divisera en doigts, puis en main complète; enfin, au bout d'un mois, plus ou moins, suivant la chaleur de la saison, la patte sera en tout semblable aux autres. Nous pouvons lui couper deux pattes, puis trois, puis toutes les quatre; il en sera toujours de même.

« Si nous lui arrachions un œil, continua mon oncle, penses-tu que l'animal reste borgne?

— Mais... sans aucun doute.

— Eh bien, il n'en est rien : ses paupières se gonfleront peu à peu, puis un beau matin, lorsqu'un doux rayon de so-

leil jettera sur la nature sa chaleur créatrice, la salamandre fera un effort, ouvrira ses paupières et montrera à l'observateur surpris deux yeux aussi brillants l'un que l'autre et réfléchissant avec une égale limpidité le vif éclat de la lumière du jour; il en sera de même si nous lui crevons les deux yeux!

Veux-tu que nous lui coupions la tête? voici qui est fait; notre salamandre sans tête se promène tranquillement sur la vase du bassin. Cependant sa marche est plus lente, elle semble tâtonner avec ses pattes de devant, on voit qu'elle craint de heurter sa plaie contre les corps qui l'environnent. Chaque fois qu'elle veut respirer, elle monte à la surface de l'eau et présente à l'air son cou comme l'animal entier vient y présenter son museau: l'air pénètre dans les poumons par le trou de la trachée, et l'animal regagne le fond. Il m'est arrivé d'en conserver une ainsi dans un bocal pendant plusieurs mois; au bout de quelques jours, elle connaissait son vase par cœur au point de ne plus se heurter contre les parois. Plusieurs animaux offrent le même phénomène: les tortues, par exemple, se forment très-bien un œil nouveau, quand on leur en a arraché un; il m'est arrivé de vider entièrement la boîte osseuse formant le crâne d'une tortue, elle a continué à vivre dans mon jardin avec toutes ses habitudes. Cependant ses mouvements étaient lents et moins réguliers. Je l'ai gardée près d'une année en cet état, et le froid seul la fit périr.

« Tiens, vois encore courir et nager au fond de la mare ce petit poisson que l'on nomme *têtard*, et que les enfants nomment caboche en raison de la grosseur de sa tête: c'est bien un véritable poisson, car il respire par des branchies compoposées de petites houppes très-nombreuses; son museau est terminé par une sorte de petit bec corné, et son corps se prolonge en arrière par une longue queue plate et charnue; son œil est dépourvu de paupières; il ne peut vivre que dans l'eau comme tous les poissons; ses mœurs sont tout-à-fait innocentes.

« Suivons-le dans les premières phases de sa vie: lorsqu'il a atteint une certaine grosseur, il cesse de croître et reste ainsi quelque temps stationnaire. Mais bientôt deux appendices se montrent à l'extrémité de son corps, s'allongent rapidement

et nous pouvons déja reconnaître deux pattes très-bien organisées. Pendant quelques jours, il ne se manifeste aucun autre changement, si ce n'est que sa queue maigrit et s'oblitère. Ensuite ses couleurs pâlissent et deviennent ternes, sa peau se fend sous sa poitrine, et il en sort deux pattes de devant aussi perfectionnées que les autres. L'animal est inquiet, il s'agite avec vivacité et se frotte le museau contre tous les corps durs qui l'environnent. Tout-à-coup, un véritable masque qui lui couvrait la tête se détache, tombe, entraîne avec lui le bec corné et met à découvert une énorme gueule munie de grandes et fortes mâchoires et deux yeux garnis d'une triple paupière. La métamorphose est aussi complète à l'intérieur : les branchies disparaissent pour faire place à des poumons, et le têtard ne pouvant plus respirer dans l'eau se hâte d'en sortir.

« Ce n'est plus un poisson, mais la grenouille commune.

—Quelle étrange métamorphose, cher oncle ! et que la nature est admirable dans ses transformations !

—Sur les lenticules d'eau qui nagent à la surface de cette mare, je vais te faire voir l'être le plus singulier que la nature ait produit dans la classe des animaux : c'est l'hydre verte. Son corps est conique, et ressemble à un petit cornet vert. L'ouverture de ce cornet est la bouche ; avec une organisation aussi simple, ce polype accomplit cependant toutes les fonctions de l'animalité : il nage, rampe, marche même en fixant alternativement ses deux extrémités comme les sangsues ou les chenilles arpenteuses ; il agite ses tentacules et s'en sert pour saisir sa proie qu'il avale et digère à vue d'œil dans la cavité de son corps transparent ; il n'a pas d'yeux et cependant on le voit rechercher la lumière. Prenons un de ces animaux, déposons-le dans un verre rempli d'eau que nous aurons le soin de renouveler de temps à autre, et nous pourrons essayer quelques-unes des curieuses expériences de divers naturalistes.

« Au bout de quelques jours, tu verras poindre sur le corps de notre polype çà et là de petites végétations qui formeront bientôt des branches : ce sont ses enfants qui commencent à

naître ; puis, quelques jours plus tard, il se détachent de leur mère pour jouir d'une existence à part. Les hydres, dont nous connaissons cinq ou six espèces autour de Paris, se reproduisent toutes ainsi, de même que les plantes qui reprennent de *bouture*.

« Essayons de retourner un de ces animaux de manière à mettre en dehors l'intérieur de son corps et de mettre la surface extérieure en dedans, absolument comme lorsque l'on retourne un gant ou un bas. Cette nouvelle manière d'être lui est complétement indifférente ; il nage, marche, mange et digère comme si nous ne lui avions rien fait du tout. Cette expérience est une des plus curieuses qui ait jamais été faite en histoire naturelle.

« Mais en voici deux, un grand et un petit, qui se disputent une proie consistant en un petit ver : l'un l'a saisi par un bout, l'autre par l'autre, et tous deux l'avalent avec avidité par l'extrémité qu'ils tiennent ; ils se rapprochent ainsi l'un de l'autre, et les voilà enfin bouche contre bouche. Que va-t-il arriver ? c'est que le petit polype, ne voulant pas dégorger la partie de ver qu'il a engloutie, est tout simplement avalé par l'autre. Mais tu peux être sans inquiétude sur son compte, car dans l'estomac de son camarade il sera comme Arlequin qui prenait patience dans le ventre de la baleine en mangeant une friture de goujons. En effet, il continue paisiblement à avaler le ver tout entier ; puis, quand il a digéré à son aise, il déchire l'estomac du gros polype, en sort, et tous deux se portent aussi bien et sont aussi bons amis que s'il n'était rien arrivé !

« Maintenant, mon bon ami, si tu veux te transporter en imagination sur une des roches pittoresques qui s'avancent au milieu des eaux limpides de la Méditerranée, le soleil paraît à l'horizon ; une vive lumière vient éclairer tout-à-coup le fond sablonneux de la mer, et voici qu'il se métamorphose en un brillant tapis tout couvert d'anémones fleuries aux couleurs vives et variées ; l'amateur du jardin le plus riche en renoncules et en anémones aurait honte de la pauvreté de son parterre s'il le comparait à celui-ci. Au milieu de ces

fleurs écloses avec les rayons du soleil, en voici une d'un beau rouge orangé; sa corolle est large de trois pouces, elle est portée sur un long pédoncule. Elle est formée de deux rangs de pétales assez courts et teintée d'un joli cercle rose: on la nomme l'*actinie coriace;* à côté, voici l'*actinie pourpre*, à fleurs plus petites, plus doubles que la précédente; ses pétales sont plus longs, d'un joli pourpre, tachetés de vert, puis encore l'*actinie blanche* ressemblant à un large œillet de quatre pouces au moins de dimension; plus loin sont les *zoantes*, différant des premières en ce qu'un grand nombre de fleurs se trouvent réunies sur une tige commune et rampante, elles offrent les couleurs les plus variées: voici les lucernaires, qui ressemblent à un parasol. Je ne finirais pas si je voulais te décrire toutes ces filles du soleil qui ferment leur calice dès que le moindre nuage s'interpose entre elles et lui.

« Les fleurs sont, tu le sais, mon cher neveu, le symbole de l'innocence. Étudions un instant les mœurs de celles-ci. Des crustacés, des coquillages, des petits poissons, réveillés par les premières lueurs du jour, viennent innocemment se jouer, s'ébattre auprès de ces brillantes fleurs. Tout-à-coup leurs corolles frémissent, les pétales s'agitent, s'allongent et saisissent au passage avec voracité ces pauvres animaux, les enlacent, les approchent d'une énorme bouche qui se dilate et les engloutit. Puis les pétales se contractent et disparaissent, le pédoncule de la fleur se racourcit, se détache de dessus le sable, et voilà nos prétendues plantes qui rampent, qui marchent en culbutant, qui nagent et quittent cette place pour aller ailleurs guetter de nouvelles proies.

« Ces êtres délicats et charmants que nous prenions pour d'innocentes fleurs, sont des animaux voraces qui cachent leur férocité sous les apparences les plus trompeuses.

« Mais le soleil est déjà derrière la montagne, dit mon oncle en se levant, je vais faire ma promenade ordinaire dans le bois: tu ne seras pas fâché, je pense, de te trouver seul pendant quelques heures; je n'ai pas oublié que dans un mois tu dois paraître au barreau, et que d'une première cause dépend le plus souvent la réputation d'un jeune avocat... Je te

laisse donc à tes études... A ce soir. . . . .

. . . .

Prendrez-vous part à mon bonheur, mes chers petits lecteurs? je l'espère par toute la tendresse que je vous porte!

Un mois s'est écoulé, j'ai gagné mon procès! Quelle journée! quel moment! J'ai vu les larmes d'un vieillard me tomber sur les mains, une jeune fille belle et vertueuse était à mes pieds; tout l'auditoire a murmuré mon nom; j'étais ivre... non de vanité, mais de joie; je n'entendais plus rien, qu'un bourdonnement flatteur; mon oncle s'est précipité dans mes bras, il pleurait de tendresse et de joie. « Oh! tu seras la gloire de la famille! merci, merci pour tout le bonheur que tu me donnes. — Cher oncle, tout ce que je suis, tout ce que je sais, ne vous le dois-je pas?» Et nos mains se sont pressées, et nos cœurs se sont confondus.

Sainte et douce journée tu ne t'effaceras jamais de mon souvenir!

« Tu ne me quitteras plus, n'est-il pas vrai, mon Édouard? Vois-tu, maintenant je suis vieux, bien vieux, et si je mourais... tu comprends qu'il faut que tu sois près de moi.

— Le ciel vous conservera, mon bon oncle : lorsque le moral est encore vert, le physique est à l'unisson; mais vos désirs sont des ordres pour moi.

— Si tu retournais à Paris, avec qui pourrais-je causer histoire naturelle?

— Je reste, mon cher oncle, je reste à une seule condition, c'est que vous cacherez le microscope chaque fois que nous devrons nous mettre à table.

— Touche là, me dit mon oncle en me tendant la main.» Et si mes lecteurs ont eu quelque compassion pour mon estomac, je leur dirai que j'ai repris appétit; et j'ajouterai bien bas, je ne sais si je dois l'avouer, j'ai mangé des huîtres... et même du fromage!



LE GASTRONOME PUNI.

PAR Mme ROSINE DE LASSALLE.



Devenu célèbre par ses habitudes gastronomiques, par sa joyeuse humeur et par la majestueuse ampleur de son abdomen, milord Farmouth est si connu dans Londres, que le plus petit enfant, si vous l'interrogiez au sujet de cet honorable gentleman, vous répondrait sans hésiter : C'est mylord Farmouth, le gourmand !

Aussi, comme il a la réputation d'un excellent convive, pas un seul repas un peu comfortable ne se donne sans qu'on lui envoie une invitation; et dire qu'on aura lord Farmouth à dîner, c'est dire que rien ne manquera, ni la chair la plus recherchée, ni les vins les plus excellents.

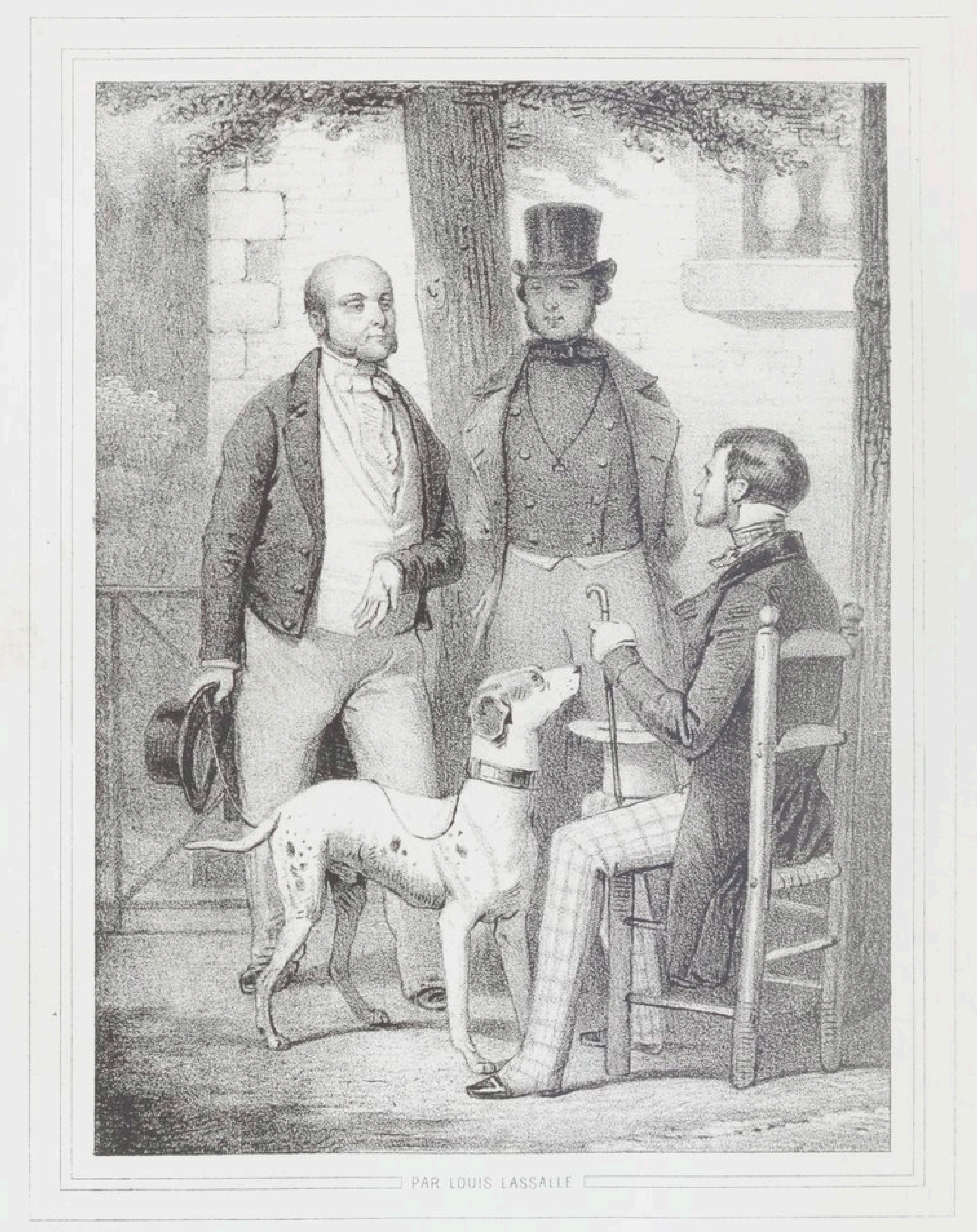
N'allez pas croire, à cause de cela, qu'il suffit de le demander pour l'avoir, ce cher mylord : ah ! que non pas ! — et, du reste, la chose serait-elle possible, quand il reçoit quelquefois dans un jour dix invitations différentes ?

Souvent embarrassé du choix, mylord Farmouth possède un domestique appelé John, lequel n'est occupé chaque matin qu'à fureter, s'informer et savoir quelles denrées ont été achetées par les maîtres d'hôtel de tels ou tels, qui visent à l'honneur de devenir les amphytrions de son maître.

Ainsi mis au courant par les rapports de John, mylord calcule; il réfléchit, il pèse, il compare dans son esprit le plumpudding de l'un et le rosbeaff de l'autre; le succulent gibier de celui-là avec le magnifique poisson que s'est procuré celui-ci, et toujours le plus fin repas est sûr d'avoir la préférence.

Pourtant il y a des jours de tristesse pour mylord; ces jours

Le Gastronome puni.



....Notre Gastronome les aborda, suivi d'un chien braque des plus beaux

sont ceux où, toutes choses égales d'ailleurs, il ne sait ni sur qui ni sur quoi fixer son choix ; alors sa seigneurie emploie, pour faire cesser son anxiété, un moyen des plus ingénieux ; il joue à pile ou face la satisfaction de l'heureux mortel qui le possédera ce jour-là.

Une fois donc, — c'était en septembre dernier, mylord et son laquais tenaient conseil. « Hélas ! hélas! disait le noble gentleman, j'ai bien envie de n'aller dîner nulle part aujourd'hui. Quoi ! rien de neuf! pas une seule pièce de gibier un peu remarquable! encore les mêmes entrées, les mêmes entremets, les mêmes rôtis qu'hier ! les mêmes qu'avant-hier ! les mêmes, enfin, que les jours précédents ! c'est fastidieux ! ennuyeux! révoltant! et si demain ressemble à aujourd'hui, ils dîneront sans moi, et nous verrons à trouver quelque chose qui me remette un peu en appétit, car si je continuais ainsi, je périrais bientôt de consomption ! Oui, je le sens, et je maigris déjà ! n'est-ce pas, John? qu'est-ce que tu en dis, toi ? »

Le fidèle serviteur jeta respectueusement un regard sur son maître, et, comme il lui sembla qu'effectivement cet embonpoint phénoménal qui le distinguait était légèrement diminué, John répondit par un soupir à l'interrogation du noble lord.

« Pour aujourd'hui, dit celui-ci, je dînerai chez mylord Fitz-Patrick. Autant vaut là qu'ailleurs, puisque rien ne me tente ! »

Son parti une fois pris, mylord s'en alla faire une petite promenade préparatoire ; puis, une heure avant dîner, il s'achemina doucement, tristement, la tête baissée, vers le logis de mylord Fitz-Patrick. Comme il passait auprès, notre héros se sentit tout d'un coup réveillé de sa léthargie par un fumet délicieux : ouvrir les yeux et les narines, se poser en arrêt comme eût pu faire le chien le mieux dressé, fut pour mylord Farmouth l'affaire d'une seconde ; ensuite il tourna ses regards vers la cuisine du lord Fitz-Patrick, laquelle, ainsi que beaucoup de cuisines de Londres, était située à l'étage inférieur et garantie par un fossé entouré d'une grille. Mais, oh malheur ! ce n'était pas de cette cuisine-là que s'exhalait le

fumet savoureux qui l'avait charmé, il s'échappait des flancs brunis d'un superbe chevreuil que faisait rôtir avec soin le cuisinier de la maison en face de celle où il allait dîner, maison dont le propriétaire lui était inconnu.

C'est égal, se dit le gastronome en serrant les poings, j'en mangerai, appartînt-il à Beelzébut, ou j'y perdrai le peu d'appétit qui me reste! Dans cet instant, un des amis de lord Farmouth passait par cette rue.

« Bonjour, dit-il, que regardez vous là avec tant d'attention?

— Je regarde cette cuisine, fit le gourmand, et j'en admire la propreté, la bonne tenue; enfin je souhaiterais que la mienne fût ainsi.

— On ne peut tout avoir, répliqua l'autre : vous avez un estomac parfait, pas d'embarras d'enfants ou de ménage; vos chiens se portent à ravir : goddam! que vous faut-il de plus! tandis que sir Sidney, pauvre homme! il digère mal, vit de régime, a une femme coquette qui le fait enrager, et vient de perdre hier un de ses meilleurs chiens, un chien d'arrêt, son favori; aussi en est-il désolé, car c'est un grand chasseur, et je viens de le voir au parc avec l'air si piteux, si triste, que je n'ai osé l'aborder, quoique je doive dîner chez lui aujourd'hui même.

— Un mauvais estomac qui digère mal vit de régime : où diable ce chevreuil est-il venu se nicher? se disait à part lui mylord Farmouth, tout en respirant cette excellente odeur de venaison qui le clouait au sol, comme eût fait l'aimant s'il eût été de fer, lorsque tout d'un coup une idée lui venant: « Mon bon ami, dit-il, allez au parc, je vous en prie, joignez y sir Sidney, et m'y attendez dix minutes, je vous y trouverai et lui porterai, je l'espère, une consolation à son chagrin. »

Effectivement, l'ami complaisant de mylord Farmouth n'avait pas rejoint sir Sidney depuis un quart d'heure, que notre gastronome les aborda, suivi d'un chien braque des plus beaux qu'il tenait au bout d'une laisse. Les compliments une fois échangés, il feignit une grande joie de pouvoir offrir à sir Sidney de réparer la perte qu'il avait faite dans la personne

de son chien, et il lui dit qu'il le suppliait d'agréer celui-ci qui était parfaitement dressé, en ajoutant que ce n'était pas le priver que d'accepter, parce qu'il en avait trois exactement pareils.

Sir Sidney était un homme simple, excellent, sans façon ; il accepta le chien, et remercia le lord en le priant de vouloir bien accepter son dîner, puisqu'aussi bien il trouverait chez lui un ami commun.

Grande fut la joie de lord Farmouth ; donner son braque, c'était peu de chose pour lui; aussi n'avait-il pas hésité un moment, et, dans sa disposition gourmande, il eût donné dix de ses chiens pour un filet de ce chevreuil dont le souvenir le poursuivait, et dont il sentait encore le ravissant parfum.

La promenade se fit donc dans les meilleures, les plus joyeuses, les plus heureuses dispositions du monde, sir Sidney caressant le superbe pelage de son nouvel ami, milord Farmouth se délectant d'avance à cause du bon repas qu'il allait faire, et l'ami riant en lui-même d'une pensée qui lui était venue, mais dont il ne témoigna rien.

Six heures sonnèrent; on revint au logis, on se mit à table; la femme de sir Sidney en fit les honneurs d'une manière charmante. Elle avait placé auprès d'elle son hôte improvisé et l'accablait d'attentions en s'excusant à chaque plat qu'il fût aussi peu digne de lui être offert. Le premier service enlevé, on servit le rôti. Mais en vain lord Farmouth ouvrait-il de grands yeux, pas de chevreuil pour une obole, et le malheureux gastronome, n'osant s'en informer, sentait son estomac qui le travaillait cruellement, car il avait réservé son bel appétit pour cet invisible chevreuil, unique objet de ses désirs gourmands : il y eut un instant où il se crut joué ; mais les figures étaient si calmes, si bienveillantes, qu'il ne put garder cette idée. Enfin, le dessert arriva, et sa dernière espépérance s'envola. « C'est singulier, dit-il en faisant un effort, j'avais cru sentir en entrant comme une odeur de venaison, je me suis trompé; c'est singulier ! — Ah ! je sais ce que c'est, fit lady Sidney d'un ton gracieux : notre voisin d'en face, lord Fitz-Patrick, avait aujourd'hui grand gala chez lui ; mais sa

cuisine étant de moyenne taille, il a fait prier notre chef, qui est un très-bon rôtisseur, de lui faire cuire un superbe chevreuil, le plus beau de tous ceux qu'on mangera cette saison, assurément !

Je vous laisse à penser quelle fut la rage et quels furent les regrets de lord Farmouth, et combien il maudit cette cruelle raillerie du sort et la déplaisante combinaison qui lui avait fait fuir la maison où l'on devait manger le chevreuil pour se jeter dans celle ou l'on ne devait en avoir que la fumée.

FIN DU VOLUME

